CAMPAGNES

PHILOSOPHIQUES.

VAM 1523410

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES, OU MEMOIRES DE M. DE MONTCAL;

Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenans l'Hiſtoire de la Guerre d'Irlande.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

SECONDE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A AMSTERDAM;
Chez DESBORDES, près la Bourſe.

M. DCC. XLI.

CAMPAGNES PHILOSOPHIQUES,

OU

HISTOIRE DE M. DE MONTCAL,

Aide-de-Camp du Maréchal de SCHOMBERG, tirée de ſes propres Mémoires.

Contenant la Guerre d'Irlande.

SECONDE PARTIE.

MADAME de Gien n'avoit pas douté que ſa Lettre ne me fît entreprendre ſur le champ le voyage de Dublin. Il ſembloit qu'elle eût compté les heures, & que meſurant ma diligence par l'impatience & les craintes de l'Amour, elle fût ſûre du tems où je devois arriver. Je vous attendois cet après-midi, me dit-elle, en me voyant paroître. Une aimable rougeur, qui s'étoit répandue tout d'un coup ſur ſon viſage,

m'apprit qu'elle ne m'avoit pas vû ſans émotion. Je l'augmentai par les plaintes paſſionnées auxquelles je me livrai ſans meſure; & n'ayant plus rien à diſſimuler dans un moment où je ne me flatois de la toucher que par l'ardeur de mes ſentimens, je lui marquai plus d'amour que je n'avois fait depuis que j'avois abandonné mon cœur à cette paſſion. Elle m'écouta les yeux baiſſés, & pour la premiére fois j'eus le plaiſir de penſer qu'elle m'entendoit ſans regret & ſans colére. Enfin, lorſque dans le tranſport qui animoit toutes mes expreſſions, je me hazardai à porter un baiſer ſur ſa main, elle ſe hâta de la retirer. Laiſſons, me dit-elle, des familiarités, qui ne conviennent point à ma ſituation. Souvenez-vous que je ſuis la femme d'un autre, & que rien ne pouvant ébranler la réſolution où je ſuis de retourner en France, j'aurai bientôt à rendre compte de ma fidélité & de ma conduite à mon mari. Mais il eſt donc vrai que vous m'aimez? reprit-elle, en levant ſur moi des yeux où elle me laiſſa lire pendant quelques momens autant de joie que de tendreſſe. Je lui renouvellai le ſerment de mon amour avec tant de ſincérité & d'ardeur qu'elle en parut ſatisfaite. Je

me repoſe ſur vos ſentimens, interrompit-elle enfin, & lorſque je ſuis prête à vous quitter, je n'apporterai plus de précautions pour vous confeſſer les miens. Je vous aime, & tous les efforts que j'ai faits pour combattre ma paſſion, ou pour vous la cacher, n'ont été donnés qu'à mon devoir. Mais je vous connois honnête & généreux. Vous n'abuſerez point de cette déclaration ; & s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous m'accorderez le droit de vous impoſer trois conditions, ſans leſquelles je rétracte l'aveu que je vous ai fait. La premiére eſt de ne mettre perſonne dans votre confidence, & d'écarter au contraire tous les ſoupçons qu'on pourroit former de vos ſentimens & des miens. La ſeconde, de ne m'écrire jamais un mot de tendreſſe ; quoique je vous accorde la liberté de m'écrire ſouvent, & que je vous promette de ne pas laiſſer vos lettres ſans réponſe. Enfin, la troiſiéme, de ne rien ajouter aux inſtances par leſquelles vous vous êtes flatté de m'ôter l'envie de partir. Mon Mari me rappelle. Il me promet autant de bonté, qu'il m'a marqué de fureur. L'honneur & la vertu ne me permettent point de balancer. J'expoſe mon repos & peut-

être ma vie aux caprices d'un Vieillard, qui m'a rendue la plus malheureuſe femme du monde depuis le premier jour de mon mariage. Mais je ne connois point de péril, où je vois clairement mon devoir ; & vous ſçavez que je n'aurois pas pris le parti de quitter la France, ſi je n'avois rien eu de plus terrible à redouter que la mort. Elle me ferma la bouche de ſa main, lorſqu'elle me vit prêt à l'ouvrir pour m'abandonner à de nouvelles plaintes ; & me renouvellant ſes ordres avec une fermeté ſans exemple, elle me proteſta que ſi je refuſois de m'y ſoumettre, je la voyois pour la derniere fois.

Etrange effet de l'amour ! qui rend le cœur capable d'embraſſer aveuglément ce qui eſt le plus contraire à ſes propres déſirs. Etonné, confus, auſſi charmé qu'affligé de tout ce que je venois d'entendre, je jurai aux genoux de Madame de Gien, qu'elle ſeroit obéie ſans réſiſtance. Je ne lui fis pas même valoir ce qu'il m'en coûtoit pour lui faire un ſi rigoureux ſacrifice ; & la penſée qui me ſoutint contre toutes les révoltes de ma tendreſſe, fut que m'aimant, comme il ne pouvoit m'en reſter aucun doute, elle devoit non-ſeu-

lement partager mes peines, mais avoir diſpoſé dans ſon eſprit les tems & les événemens qui devoient nous conduire un jour à des arrangemens plus heureux. Je paſſai trois jours avec elle, ſans avoir pouſſé un ſeul ſoupir, ni hazardé une ſeule plainte, qui n'euſſent été repouſſés comme une injure, & ſouvent étouffés d'un ſeul coup d'œil avant que d'avoir oſé naître. Elle prit enfin ſa route vers la Mer. Je la conduiſis juſqu'au Port où elle devoit s'embarquer. Elle me fit ſes adieux avec beaucoup de tendreſſe, mais d'un œil ſec; & j'eus la foibleſſe de ne pouvoir retenir mes larmes. Elle devoit traverſer l'Angleterre, pour gagner Oſtende, où elle comptoit de trouver une chaiſe & d'autres commodités juſqu'à Paris.

Les deux jours ſuivans furent pour moi deux nuits ſombres & cruelles, que je paſſai ſeul, & ſans pouvoir ſouffrir la lumiere. Je ne pris ni nourriture, ni repos. Tout me paroiſſoit ſi obſcur & ſi affreux dans mon avanture, que me reprochant plus d'une fois l'excès de ma ſoumiſſion & de ma complaiſance, non-ſeulement je me trouvai ridicule de m'être laiſſé abuſer par des eſpérances chimériques, mais que je fus prêt à

monter ſur le premier Vaiſſeau pour ſuivre les traces d'une Ingrate, & lui faire honte d'avoir abuſé de ma bonne foi ; car que pouvois-je prétendre, & que me reſtoit-il à eſperer d'elle, ſéparés comme nous allions l'être par la diſtance de Paris juſqu'à l'Irlande ? N'alloit-elle pas ſe rendre dans les bras de ſon Mari ? Et pouvois-je m'attendre qu'une perſonne ſur qui le devoir avoit aſſez de force pour l'y rappeller du fond de l'Irlande, fût jamais capable de retourner ſur ſes pas pour ſe rendre aux invitations de l'Amour ? D'ailleurs ne m'a-t-elle pas interdit juſqu'aux plus ſimples expreſſions de ma tendreſſe ? & que vouloit-elle dire avec ces promeſſes de m'aimer, & cette ſatisfaction d'être aimé, lorſqu'elle nous réduiſoit tous deux à n'accorder jamais la moindre liberté à nos ſentimens ?

Cependant je lui connoiſſois tant d'eſprit & de droiture, que dans une occaſion ſur-tout, où je ne pouvois lui attribuer la moindre vûe d'intérêt, il me paroiſſoit impoſſible qu'elle eût penſé à ſe défaire de moi par un lâche artifice ; Et puis quel beſoin avoit-elle de me faire quitter le Camp, & de me rappeller à Dublin ? Pourquoi me faire l'a-

veu d'une tendreſſe dont elle ne ſe ſeroit propoſée de recueillir aucun fruit ? De toutes ces réfléxions je conclus encore qu'il falloit me méfier de quelque choſe à l'avenir ; & qu'en attendant la révélation d'un myſtére, où je ne comprenois rien, je devois chercher tout à la fois mon bonheur dans l'eſpérance & dans le ſentiment actuel d'un amour que rien ne me paroiſſoit capable d'éteindre. Je retournai au camp avec cette réſolution. Dans le nouveau penchant que je me ſentois pour la méditation & la ſolitude, qui me ſembloient les ſeuls plaiſirs auxquels je puſſe déſormais être ſenſible, je renouvellai le deſſein que j'avois formé de me faire un exercice philoſophique de ma profeſſion. Il avoit été ſi continuellement interrompu par les ſoins que j'avois donné à Mademoiſelle Fidert, que j'étois preſqu'encore à le commencer. Mais je ne prévoyois point ce qui m'attendoit en arrivant au Camp.

Outre l'embarras de conſoler M. le Maréchal, & de me juſtifier contre ſes reproches, je trouvai des Lettres de Mademoiſelle Fidert dans les mains d'un Exprès qui avoit paru fort impatient de mon abſence. Elle m'apprenoit le nou-

veau malheur où elle étoit tombée par l'inclination qu'elle avoit inſpirée au fils du Chevalier Ecke, qui étoit un jeune homme de ſeize ans, ſous la conduite & les leçons d'un Précepteur. Plus pénétrant que ſon pere, il avoit découvert que l'habit qu'elle continuoit de porter, étoit une impoſture qui déguiſoit ſon ſexe. La bizarrerie de cette avanture avoit ſervi ſans doute autant que ſes charmes à faire naître une vive paſſion dans un cœur fort mal gouverné. Il avoit déclaré ſes ſentimens à Mademoiſelle Fidert, & ne lui trouvant point la facilité qu'il s'étoit promiſe à la vaincre, il l'avoit menacée auſſitôt de publier dans la maiſon qu'elle n'étoit qu'une fille déguiſée ſous des habits d'homme. Un procédé ſi brutal n'avoit pu inſpirer que de l'horreur à celle qu'il avoit cru tenter par ſon amour. Mais ſa ſituation n'en devenant que plus dangereuſe par la violence même qu'elle avoit à ſe faire pour ménager un Amant ſi odieux, elle me conjuroit d'examiner ſi elle devoit quitter la Terre du Chevalier Ecke, ou s'il n'y avoit pas quelque moyen d'engager le Pere à faire partir ſon fils, ſous quelque prétexte qui ne rendît pas le mal plus dangereux, en faiſant con-

noître à ce jeune indocile que c'étoit elle-même qu'il devoit accuſer de ſon éloignement.

Le vif intérêt que je continuois de prendre à ſes infortunes, me fit comprendre de quelle importance il étoit pour elle de ne pas différer à la ſecourir ; & l'ouverture que j'avois déja eue pour M. le Maréchal, me portant auſſitôt à la même confiance, je lui demandai ſon ſecours autant que ſes conſeils, pour une fille infortunée qui avoit beſoin plus que jamais de ſa protection. Il ne balança point ſur ſa réponſe. Je connois Ecke, me dit-il ; il a de l'honneur & de la diſcrétion. Intéreſſez le par ces deux motifs à vous aider lui-même ; & ne faites pas difficulté de lui dire que je ſçais votre ſecret. Je n'avois pas ſi bonne opinion de la diſcrétion du Chevalier ; cependant la néceſſité étoit preſſante. Je le comblai de ſupriſe, en lui apprenant que cet aimable Officier qu'il s'étoit trouvé tant d'inclination à ſervir, & qu'il avoit reçu ſi généreuſement dans ſa maiſon, étoit une fille de qualité, qui n'avoit pas moins d'agrémens dans ſon ſexe, qu'il lui en avoit trouvé ſous les habits du nôtre. Je ne me hâtai point de lui découvrir ſon

véritable nom, ni ſes avantures, & je crus qu'il ſuffiroit de lui en faire l'aveu, s'il le devinoit lui-même; mais après m'être efforcé d'échauffer ſon zéle par une peinture touchante des embarras de Mademoiſelle Fidert, je lui demandai ſon propre ſecours contre la témérité & les menaces de ſon fils. Il entra de ſi bonne grace dans le deſſein de la ſervir, qu'il auroit envoyé ſur le champ au jeune Ecke l'ordre de ſe rendre à Dublin, ſi je ne lui euſſe repréſenté que cette affaire devoit être conduite avec plus de ménagement. Un changement ſi bruſque pouvoit irriter ce jeune homme, & le porter à d'autres excès. Je propoſai de me charger moi-même de la commiſſion de l'éloigner, & profitant de la diſpoſition où je voyois ſon Pere, je parlai de le faire paſſer en Angleterre, ſous prétexte de lui faire achever ſes exercices à Londres. Mon deſſein, en prenant ce ſoin moi-même, étoit de l'enlever ſi bruſquement, que ſoit qu'il ſe défiât de nos vûes, ſoit qu'il les ignorât, il n'eut pas le tems de trahir le ſecret de Mademoiſelle Fidert. En faiſant valoir l'ordre de ſon Pere, dont je ſerois chargé pour le faire conduire à Londres, je pouvois lui faire croire que le ſoin avec lequel

il ſeroit gardé juſqu'au Port, n'étoit qu'une précaution contre les inſultes des Gens de Guerre.

Ce plan fut approuvé de M. le Maréchal, & je crus reconnoître dans la ſatisfaction avec laquelle il parut ſe prêter à tous mes arrangemens, qu'il ſe réjouiſſoit d'y trouver comme une eſpéce de certitude, que j'aimois Mademoiſelle Fidert. Il me donna deux de ſes Gardes, pour faire conduire le jeune Ecke à la mer. C'étoit mettre d'autant plus de vraiſemblance dans l'exécution de mon projet, que l'Emploi de ſon Pere donnoit une couleur naturelle à cette Eſcorte. J'arrivai en deux jours de marche au Château d'Ecke, & je fis le voyage avec cette lenteur pour n'y arriver qu'à l'entrée de la nuit. Le jeune homme étoit à ſouper avec Mademoiſelle Fidert, qui étoit forcée d'avoir pour lui cette complaiſance. Je le fis appeller, & lui ayant expliqué les ordres de ſon Pere, je crus lui faire goûter la promptitude avec laquelle je me diſpoſois à les exécuter, en lui inſpirant quelque frayeur de l'Armée Françoiſe, que je ſuppoſai en marche vers le Comté de Clare, & prête à fondre ſur le Château. Mais cette allarme produiſit un effet

tout oppoſé à mes eſpérances. Les craintes du jeune Amant ſe tournerent ſur Mademoiſelle Fidert. Je ne vois rien, me dit-il, de plus redoutable ici pour moi que pour M. Reland, c'étoit le nom qu'elle avoit pris ; & ſi l'on exige abſolument que je parte, on permettra ſans doute qu'il m'accompagne, pour éviter les mêmes périls. Cette officieuſe inquiétude m'auroit fait prendre une bonne idée de ſon caractére, s'il ne l'eût démentie auſſitôt par un trait fort noir. Car à peine lui eus-je déclaré qu'il falloit partir ſur le champ, & que le ſoin de la sûreté d'autrui ne le regardoit pas, que me priant de m'écarter un moment avec lui, il m'apprit que M. Reland étoit une fille. Je pénétre, ajouta-t'il, que c'eſt elle-même qui m'attire l'ordre de partir, car elle m'en a menacé pluſieurs fois. Mais mon Pere eſt la duppe d'un déguiſement qu'il ignore, & qui couvre ſans doute quelque mauvaiſe vûe.

Je fus ſi piqué de cette trahiſon, que le traitant avec le dernier mépris, je ne lui laiſſai pas même un moment pour les préparatifs de ſon départ. Je le remis entre les mains des deux Gardes, avec ordre de s'arrêter à Dublin, où je me

propoſois de lui envoyer ſon Précepteur, & ſon Equipage. Après s'être beaucoup emporté contre ma rigueur, il parut revenir à lui, par l'eſpérance apparemment de me fléchir, & d'obtenir du moins la liberté de faire ſes adieux à Mademoiſelle Fidert. Mais je lui reprochai avec amertume cette contradiction de ſentimens, & ne lui ayant pas même accordé la permiſſion de parler à ſes Domeſtiques, je le fis monter à cheval, pour ſuivre les deux Gardes à Dublin. Toutes ces circonſtances ſe paſſerent ſans que Mademoiſelle Fidert eût paru. Une Lettre du Chevalier Ecke, que j'avois fait remettre à ſon Intendant, avoit diſpoſé toute la maiſon à me voir agir, ſans curioſité & ſans réſiſtance ; & Mademoiſelle Fidert, ou M. Reland, qui n'avoit pu douter que des Gardes venus du Camp avec ſon Courrier, ne lui apportâſſent le ſecours qu'elle avoit demandé, demeura tranquille en attendant leurs explications.

Quel fut ſon étonnemet de me voir entrer dans la ſalle où elle étoit encore, & lui demander agréablement la permiſſion de prendre à table la place que le jeune Ecke venoit d'abandon-

ner? Je luiappris ce que l'amitié m'avoit fait faire pour ſon ſervice. Elle en eut d'autant plus de joie, que depuis deux jours ſes inquiétudes avoient rédoublé par l'inſolente hardieſſe de ſon Amant, qui lui avoit fait enlever ſes habits pendant la nuit, & qui étoit venu lui déclarer le matin qu'il la mettroit dans la néceſſité de faire connoître ſon ſexe, ſi elle s'obſtinoit à marquer pour lui ſi peu de complaiſance. Cette extravagance l'avoit forcée à quelque compoſition. Elle avoit conſenti à le ſouffrir près d'elle, & à manger avec lui. Ma curioſité fut d'apprendre par quel hazard il avoit découvert ſon ſexe. Elle me dit que lui ayant marqué de l'affection dès le premier jour, il avoit paru déſirer avec ardeur de ſe lier avec elle par une étroite amitié. Elle en avoit ſenti le danger, juſqu'à prendre le parti de manger ſeule dans ſa Chambre; & le reſte du jour, elle l'employoit à lire, ou à ſe promener ſeule au Jardin. Il l'avoit forcée dans cette retraite, & dès la premiére ſemaine, il étoit entré le matin dans ſa Chambre, malgré toutes les précautions qu'elle prenoit pour la fermer. Son deſſein étoit de lui propoſer une partie de Chaſſe. Mais ayant

des idées fort libertines pour ſon âge ; il avoit reconnu ce qu'elle cachoit avec le plus de ſoin. Il s'étoit jetté auſſitôt à ſes genoux ; il lui avoit juré qu'il l'aimoit avant les lumiéres qu'il venoit d'obtenir, & qu'il lui étoit dévoué pour toute ſa vie après cette heureuſe découverte. Envain s'étoit-elle efforcée de lui faire perdre l'opinion qu'il prenoit d'elle ſur des marques qui étoient encore équivoques. Il avoit inſiſté avec tant d'obſtination, qu'elle s'étoit crue obligée d'employer la colére & les menaces pour s'en défaire. Ses perſécutions n'ayant fait que redoubler, elle s'étoit enfin déterminée à m'écrire, & pour aſſurer ſa tranquillité juſqu'au retour du Courrier, elle avoit pris le parti de relâcher quelque choſe de ſa rigueur, en lui accordant la liberté de manger avec elle.

Je la félicitai ſur le repos dont elle pouvoit jouir déſormais, car j'étois sûr de mes deux Gardes juſqu'à pouvoir compter qu'ils ne laiſſeroient pas à cet incommode Amant le moyen de confier ſes plaintes à perſonne, & bien moins celui de révéler ſes découvertes. Ils le conduiſirent en effet avec tant de vigilance & de ſoins, que l'ayant fait em-

barquer avec ſon Précepteur & deux Domeſtiques, ils eurent encore la précaution de recommander au Capitaine autant qu'à ſes Gens, de lui ôter tous les moyens de retourner ſi-tôt en Irlande. L'ordre de ſon Pere, & quelques marques fort adroites de l'intérêt qu'y prenoit M. le Maréchal, furent une loi inviolable pour ceux qui étoient chargés de le conduire. Avec un caractére ſi-tôt déclaré pour la débauche & la perfidie, je ne doutai point que ce jeune homme ne ſe ſignalât quelque jour par un grand nombre d'excès, & la ſuite des années n'a que trop vérifié mes conjectures.

Il ne me reſtoit que de recommander à Mademoiſelle Fidert les meſures & les précautions qui pouvoient la garentir des mêmes embarras, & je comptois de partir dès le lendemain pour retourner au Camp. Mais apprenant ma réſolution, elle ſe mit à verſer un ruiſſeau de larmes, dont je fus long-tems, ſans pouvoir lui arracher la cauſe. Enfin paroiſſant céder à mes inſtances, elle ſe plaignit de la dureté que j'avois de l'abandonner ſi-tôt dans une affreuſe ſolitude, où elle s'appercevoit qu'elle n'avoit guéres de part à ma compaſſion, ni

à mon

à mon ſouvenir. Et lorſque je lui apportai pour preuve de mon zéle la diligence que j'avois toujours marquée à la ſervir, elle me demanda en rougiſſant, ſi je ne faiſois rien eſpérer de plus tendre à une malheureuſe fille qui n'avoit au monde que moi pour Protecteur & pour Ami. Cette queſtion ſoutenue par le coup d'œil & le ton d'une jeune perſonne à qui les careſſes de l'amour n'étoient pas plus inconnues que ſes ſentimens, porta dans mon cœur une vive émotion. Quoiqu'il fût toujours rempli de l'image de Madame de Gien, tant de réfléxions que j'avois faites depuis pluſieurs jours ſur le caprice de ſa conduite, & ſur le peu d'eſpérance qui me reſtoit de la revoir, m'avoient réduit à une ſorte de patience, qui ne ſuppoſoit plus cette vive ardeur, dont j'avois pris plaiſir ſi long-tems à redoubler volontairement les tranſports. Que dirai-je ? Le déſeſpoir eſt la ruine de l'Amour; & les ſentimens que j'avois conſervés ne dépendant plus en quelque ſorte que de ma mémoire & de mon imagination, il n'eſt pas ſurprenant que des traces plus récentes & cauſées par un objet préſent, euſſent du moins la force de faire quelque impreſſion ſur mon ame. Je dois néan-

moins ce témoignage à mon caractére ; qu'en ſe gravant avec les autres, elles n'eurent point le pouvoir de les effacer, & que Mademoiſelle Fidert ne prit en un moment l'empire qu'elle conſerva long-tems ſur moi, que parce qu'il me parut enfin trop clair que Madame de Gien y avoit renoncé.

Ce ne fut pas dans ce premier inſtant que j'accordai à l'Amour une victoire ſi facile. Je me défendis au contraire en affectant de réduire les prétentions de Mademoiſelle Fidert à l'amitié, & en lui promettant celle que je devois à ſon eſtime & à ſa confiance. Je conſentis même à paſſer deux jours avec elle, & comme elle parut ſatisfaite de ma complaiſance, ſans renouveller un diſcours dont elle s'imagina peut-être que le délai de mon départ étoit déja l'effet ; je n'eus point d'autre occaſion d'examiner la nature de mes ſentimens. Cependant il eſt certain que toute la douceur que la compaſſion m'avoit fait trouver près d'elle dans le tems de ſa maladie, n'approchoit point du nouveau goût que je prenois à la voir. Je ne la quittai pas même ſans un mouvement de cœur que je n'avois jamais ſenti que pour Madame de Gien ; & l'impatience

que je lui marquai de voir finir la Campagne pour la rejoindre, venoit ſans doute de la même ſource.

Quatre jours d'abſence me firent trouver beaucoup de changement dans nos diſpoſitions militaires. M. le Maréchal, dans le chagrin d'avoir paſſé preſqu'inutilement deux mois à ſuivre les Ennemis, & à changer de poſte chaque ſemaine, avoit pris la réſolution de gagner par une marche fort longue & fort difficile la tête de leur Camp, & de leur couper la communication avec les Ports, d'où ils recevoient leurs vivres, & leurs munitions d'Artillerie. Le ſuccès de cette entrepriſe ſembloit en promettre beaucoup d'autres, car outre que le ſac de Tilpenny avoit répandu aſſez de terreur pour refroidir les plus zélés Partiſans du Roy Jacques, la ſituation même des Ennemis, qui leur avoit été ſi favorable depuis le commencement du ſiége, pour ſe couvrir contre nos attaques, devenoit pernicieuſe pour eux par la néceſſité où elle les mettroit bientôt de tout riſquer pour en ſortir. Ils avoient à dos un marais impénétrable, à droite, la Ville aſſiégée, & ſur la gauche, une montagne eſcarpée, qu'il leur étoit impoſſible de paſſer, du moins

avec leur Artillerie. Quoiqu'on pût concevoir qu'un marais que nous avions tenté inutilement de paſſer pour les attaquer dans leur Camp, pouvoit être traverſé pour fuir, il y avoit peu d'apparence qu'ils ſe jettaſſent volontairement dans le déſordre qui accompagne une retraite de cette nature, au riſque de tomber de l'autre côté entre les mains d'un Corps conſidérable, que M. le Maréchal y laiſſoit pour garder les paſſages. Ainſi toute leur reſſource, en ſuppoſant que ſon approche ne les engageât point à lever le ſiége, & à ſe retirer, devoit être de nous recevoir dans la Plaine de *Viderſeny*, qui étoit à la tête de leur Camp; & ne cherchant que l'occaſion de les combattre, M. le Maréchal auroit bien mieux aimé qu'ils ſe fuſſent arrêtés à cette réſolution, que de leur voir choiſir quelque autre Poſte où la difficulté de les attaquer auroit encore fait traîner ſes eſpérances.

Je le trouvai en marche, par des lieux ſi déſerts & ſi difficiles que cette ſeule raiſon le juſtifioit d'avoir pris ce parti ſi tard. Il parut ſatisfait de mon retour, & m'ayant félicité du plaiſir qu'il croyoit m'avoir procuré, il me montra une Lettre de Madame de Gien, qu'elle lui

avoit écrite en débarquant en Angleterre, pour lui donner avis de ſon départ, & le remercier de ſes bontés. Il laiſſa échapper pluſieurs ſoupirs, qui me firent trop connoître combien il étoit éloigné d'avoir renoncé à elle, en la perdant. Je ne doutai point que le même Courrier ne fût chargé de quelque commiſſion pour moi, & cette penſée réveillant toute ma tendreſſe, je me hâtai de rejoindre mes gens. Ils avoient reçû une Lettre, que j'ouvris avec tranſport. Mais ſi elle étoit écrite du ſtile de l'amitié, elle ſe reſſentoit ſi peu de l'Amour, que je me trouvai le ſang comme glacé en achevant de la lire. Madame de Gien me parloit de ſes affaires d'un ton auſſi ſimple que ſi je n'euſſe jamais eu que cette ſorte de ſoins dans le commerce que j'avois entretenu avec elle. Elle s'informoit de ma ſanté, parce que l'uſage demande cette attention dans une Lettre. Enfin je ne remarquai, après avoir lû vingt fois la ſienne, que les expreſſions ordinaires de la politeſſe entre deux perſonnes qui ont vécû dans une étroite familiarité. Mon cœur en ſaigna long-tems comme d'un outrage. Eſt-ce-là le prix de tant de ſervices & d'amour ? Sont-ce-là les ſuites

d'une déclaration prononcée d'un air ſi ingénu, & qui ne paroiſſoit couter beaucoup que parce qu'elle étoit arrachée par la candeur & la vérité ? Affreuſe perfidie ! On a voulu me jouer juſqu'à la fin, & la tendreſſe qu'on m'a déclarée n'a jamais été qu'une ironie cruelle, pour inſulter à la mienne. Ah ! pourquoi conſerverois-je un inſtant de fidélité pour une femme qui connoît ſi peu l'Amour ? Elle n'eſt faite que pour l'amitié, & je ne veux ſentir rien de plus pour elle ; puiſque je n'en attends pas davantage.

Les charmes de Mademoiſelle Fidert s'étendirent plus en un moment dans mon cœur qu'ils n'avoient fait depuis que j'avois commencé à la connoître. Je n'aurai à craindre, diſois je, ni les ruſes de la coquetterie, ni les doutes de la bonne foi. Je n'aurai point de ſcrupule à combattre, puiſque je n'ai point ici de mariage à reſpecter. Je ſerai aimé, car de qui attendroit-on plus de tendreſſe que d'une fille qui a été capable de tuer ſon Pere, pour venger ſon Amant ? Je formai ainſi mille réſolutions, qui étoient démenties ſans doute par les véritables ſentimens de mon cœur, mais qui eurent néanmoins la

force de ſe faire exécuter, & que je me fis même un étude de ne pas laiſſer affoiblir.

Cependant après beaucoup de fatigues & de dangers, nous arrivâmes à Viderſeny, qui eſt ſitué à l'endroit de la Plaine, & d'où M. le Maréchal envoya ſes plus habiles Officiers à la découverte. L'Ennemi avoit été informé de notre marche; & n'ayant pas manqué de prévoir tous les embarras que nous lui préparions, il s'étoit hâté, comme ſa ſûreté le demandoit néceſſairement, de lever le ſiége, & de ſe retirer vers la mer. Nous ne fûmes point incertains ſi nous devions le pourſuivre. Mais outre la néceſſité de faire prendre quelque repos à nos Troupes, nous attendions du côté de Corke un Renfort conſidérable pour ſuppléer au Détachement que M. le Maréchal avoit laiſſé à la garde du marais. Il ſe paſſa ainſi quelques jours qui donnerent le tems à l'Ennemi de ſe fortifier, & qui nous firent craindre, ſur la connoiſſance que nous prîmes de leur nouvelle ſituation, d'avoir employé inutilement tant de peines à les joindre. Tout ce qu'on pouvoit s'imaginer d'obſtacles & de fâcheux incidens ſembloit ſe réunir dans ce com-

mencement de Campagne, pour déconcerter les deſſeins de M. le Maréchal. Il avoit été obligé de laiſſer la plus groſſe partie de ſon Artillerie à Treſcor, pour hâter ſa marche dans les montagnes. La premiére nouvelle qu'il reçut à Viderſeny fut qu'elle avoit été enclouée furtivement, ſans qu'on pût en accuſer autrement que par des ſoupçons vagues, les Jacobites qui étoient répandus ſecretement dans tous ces quartiers. Il ne nous reſtoit que le Canon que nous avions avec nous, car il ne falloit pas en eſpérer des Villes d'Irlande, dont la plûpart ſont ſans munitions & ſans défenſe. Mais n'ayant point de ſiége à faire, nous nous repoſâmes ſur la valeur & la bonne diſpoſition de nos Troupes. M. le Maréchal eut plus de peine à ſe conſoler des mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour. Par le même Courrier qui lui apporta l'agrément du Roi pour la Penſion qu'il avoit demandée en ma faveur, il apprit de quelques-uns de ſes Amis, qui auroient mieux fait de le ſervir que de le chagriner par de fâcheuſes nouvelles, que le Parti oppoſé au ſien ne ceſſoit pas d'inſpirer au Roi Guillaume des défiances de ſa droiture & même de ſa Religion. Ce dernier re-

proche pouvoit ſembler étrange, lorſque perſonne n'ignoroit dans l'Europe que ſon ſeul motif pour quitter le ſervice de la France, avoit été ſon attachement à la Foi de ſes Peres. Mais l'on prétendoit qu'ayant été ſollicité par Louis XIV. d'embraſſer la Religion Romaine, il avoit diſputé ſur les offres, & qu'il avoit été moins retenu par ſes ſcrupules que par la médiocrité des récompenſes. On ajoutoit même qu'il avoit touché des ſommes conſidérables comme des eſpéces d'Arrhes par leſquelles on ſe flatoit de l'engager, & que n'ayant point été ſatisfait de ce qui devoit les ſuivre, il avoit négligé de rendre ce qu'il avoit reçû. Il étoit aiſé après cela d'inſinuer que le peu de progrès qu'il avoit fait depuis le commencement de la Campagne, étoit une marque du ménagement qu'il gardoit encore pour les Ennemis de l'Angleterre, & qu'il ne balanceroit guéres à trahir la confiance de l'Etat, lorſqu'il auroit fait ſes conditions avec la France, les Armes à la main.

Après m'avoir confié ſes chagrins, il me dit: Mais je veux reprendre les choſes de plus haut, & vous apprendre les vrais motifs qui m'ont conduit en An-

gleterre. Je penſois peu à quitter le ſervice de la France, & j'y étois content de ma fortune. Mais la même foibleſſe que vous me voyez pour Madame de Gien, je l'ai eue pour une jeune Dame de France avec qui je ne me trouvois lié auſſi que par une rencontre de pur hazard. Je ſuis capable d'une grande paſſion. Je trouvai dans l'objet de ma tendreſſe tout le mérite qui pouvoit la faire naître. Je me livrai à elle ſans réſerve. Au milieu de nos plaiſirs elle crut peut-être faire quelque ſatisfaction au Ciel pour les libertés qu'elle s'accordoit en me catéchiſant ſur la Religion, & ſa plus forte envie après le goût de la volupté, devint bientôt de me faire entrer dans l'Egliſe Romaine. Je lui demandai d'abord en badinant de quelle Religion il falloit être pour lui plaire ; mais loin d'être diſpoſé à quitter la mienne, je croyois au contraire racheter mes plaiſirs, & réparer le déſordre de mes mœurs par la fermeté inviolable de mes opinions. Cependant j'éprouvai par dégrés que l'amour eſt capable d'étouffer toutes les lumiéres de l'eſprit, & que ce qui paroît le plus juſte & le plus certain eſt toujours ce qui plaît à l'objet qu'on aime. Regar

gardez mon changement comme un effet de ma foibleſſe, ou de ma perſuaſion; mais je ne vous déſavouerai point que le plaiſir de penſer comme une maîtreſſe uniquement aimée, & le déſir de partager ſon ſort, quel qu'il pût être dans cette vie & dans l'autre, me firent chanceller peu à peu ſur les principes auſquels je m'étois cru le plus attaché. L'exemple de M. de Turenne étoit d'un grand poids pour un homme de guerre. Je promis à ma maîtreſſe de prendre des inſtructions de quelque ſçavant Catholique; & je voulus ſauver ainſi l'honneur de ma raiſon dans le tems que je ſacrifiois tout aux égaremens de mon cœur. Elle ne manqua point de me repréſenter que mon changement ſeroit récompenſé par la Cour, & que tout mon déſintéreſſement ne devoit pas m'empêcher d'en recueillir quelque fruit pour ma fortune. En effet ſur la premiére déclaration qu'elle fit de mon deſſein au Miniſtre, il ſe ſervit d'elle-même pour me faire aſſurer du gouvernement d'Arras après mon abjuration. Ayant une fois conſenti à tirer quelque avantage d'une démarche ſi éclatante, je crus que mon honneur ne demandoit pas moins qu'un Gouvernement de Province, & j'inſiſtai

abſolument ſur cette condition. La Cour parut s'offenſer que je prétendiſſe lui faire des loix, & ſans me refuſer néanmoins ouvertement, elle me fit connoître par ſa lenteur, qu'elle auroit voulu plus de modération dans mes déſirs.

Cependant comme on ne s'imagina point que je puſſe revenir des avances inconſidérées que j'avois laiſſé faire à ma maîtreſſe, on me propoſa de m'employer au ſervice du Roi Jacques, en prenant la conduite de l'expédition qu'on méditoit en Irlande. Sans accepter abſolument cette propoſition, je fis entendre qu'elle dépendroit du parti que je prendrois ſur le reſte. On ne laiſſa point de me faire toucher une groſſe ſomme, qu'on s'imagina peut-être que je regarderois comme un engagement. Je la reçus, pour l'employer aux préparatifs d'une Guerre dont j'étois fort éloigné de croire que l'exécution me fût réſervée; & ceux qui m'accuſent de l'avoir tournée à mes uſages ont beaucoup de malignité, s'ils n'ignorent pas plus que toute la France qu'elle ne fut pas même ſuffiſante pour les fraix où je m'engageai, & que la Cour fut obligée de répondre d'une autre ſomme qui ſurpaſſoit beaucoup celle que j'avois

touchée. Ce fut immédiatement après ces ſoins, & dans le tems qu'on ſongeoit peut-être à m'accorder tout ce que j'avois demandé, qu'une mort imprévûe m'enleva ma maîtreſſe. La raiſon fut le ſeul reméde qui me défendit contre les tranſports de ma douleur. Mais à peine eut-elle commencé à prévaloir, qu'en admirant les excès où je m'étois laiſſé emporter par l'Amour, je regardai mes incertitudes ſur la Religion, comme le plus honteux. Mais les eſpérances que j'avois laiſſé prendre à la Cour me cauſerent un regret que je portai long-tems au fond du cœur, & qui a ſervi beaucoup plus à me conduire en Angleterre, que les anciennes liaiſons que j'ai eues avec le Roi Guillaume.

On a donc raiſon, ajouta M. le Maréchal, lorſqu'on raconte au Roi que j'ai eu des doutes ſur la Religion; mais on me fait une injuſtice cruelle lorſqu'on ne les attribue qu'à mon ambition. On m'outrage encore plus lorſqu'on prétend que c'eſt moi qui ai fait des propoſitions à la Cour de France, ou que j'aie fait autre choſe que de me prêter aux déſirs d'une Maîtreſſe. Enfin le comble de la malignité eſt de rendre

ici ma fidélité ſuſpecte, tandis que je ſers l'Etat de ſi bonne grace, & que je ſuis encore à demander au Roi la moindre faveur au-delà de celles qu'il lui a plû de m'accorder.

Ces plaintes paroiſſant venir d'un cœur pénétré d'amertume, j'entrepris de conſoler ce grand Homme par tous les motifs qui devoient le rendre ſupérieur aux accuſations de ſes Ennemis. Mais après m'avoir écouté long-tems, il m'interrompit, comme s'il eût fait quelque nouvelle réfléxion à laquelle il cédoit tout d'un coup. Je n'ai perſonne, me dit-il, à qui je doive plus de confiance qu'à vous, & je vous crois auſſi plus propre que perſonne à me rendre un ſervice que je crois néceſſaire à mes intérêts. Partez pour la Cour. Le prétexte ſera de repréſenter le beſoin que j'ai d'artillerie, & de vous charger même de faire conduire ici celle qu'on voudra m'accorder. Mais en expoſant au Roi ma ſituation, vous lui ferez connoître que l'habileté & le zéle n'ont pû juſqu'à préſent me procurer d'autres ſuccès, & vous lui expliquerez ſur quel plan j'ai conduit toutes mes entrepriſes. Les réponſes de ce Prince, continua-t-il, m'apprendront comment il eſt diſpoſé

pour moi, & je me flatte qu'il ne vous en échappera rien. D'un autre côté vous répandrez à la Cour l'opinion que je vous crois de mon honneur & de ma droiture, & vous publierez même que je n'ignore pas les artifices de mes Ennemis. Je vous preſcrirois en vain des régles de prudence. Elle dépendront des conjonctures; & je ne vous ouvrirois pas mon cœur avec tant de confiance, ajouta-t-il obligeamment, ſi je ne vous connoiſſois capable d'entrer dans mes vûes.

Il n'y avoit rien en effet dans cette commiſſion qui ſurpaſſât mes forces. Je me rendis avec beaucoup de diligence au Château d'Hamptoncour, où le Roi étoit depuis quelques jours avec la Reine; & m'étant préſenté à ce Prince dès le moment de mon arrivée, j'obtins auſſi promptement que je l'eſpérois des éclairciſſemens capables de raſſurer M. le Maréchal. Après avoir écouté les repréſentations dont j'étois chargé, il prit plaiſir au détail que je lui fis de tous les mouvemens de l'Armée, & des efforts que M. le Maréchal avoit faits continuellement pour engager l'Ennemi dans une action. Les obſtacles ayoient été

invincibles, & ceux qu'il avoit ſurmontés n'avoient pû l'être que par une merveilleuſe habileté. J'expliquai de nouveaux deſſeins dont il ſe promettoit plus de ſuccès, & ne doutant point effectivement qu'avec tant d'expérience & de conduite, il ne fût preſque certain de ce qu'il commençoit à eſpérer, j'oſai garantir que la Campagne ne finiroit point ſans quelque avantage éclatant. Je n'avois point encore touché à l'article le plus délicat de ſa commiſſion ; mais le Roi, qui avoit toute la franchiſe d'un honnête Particulier, m'épargna cette partie d'un diſcours que j'avois médité. Il me prévint par des témoignages ſi naturels de l'eſtime & de l'affection qu'il portoit à M. le Maréchal, que je n'aurois pas douté du mépris qu'il faiſoit de ſes accuſateurs, quand il n'auroit pas pris la peine de me raconter les efforts qu'on avoit fait pour lui nuire. Il tourna même en badinage le deſſein qu'on lui ſuppoſoit de chercher ſes avantages aux dépens de ceux qu'il faiſoit profeſſion de ſervir, & de vouloir obtenir des faveurs de la Cour de France à la tête d'une armée Angloiſe. Enfin loin de voir quelque choſe à redouter pour ſa faveur, je la crûs

mieux établie que jamais, & je lui dépêchai un courier dès le même jour, pour lui en rendre un témoignage dont il ne me reſtoit pas la moindre incertitude. Les ordres ayant été donnés auſſi ſur le champ pour faire embarquer l'artillerie que j'avois demandée, j'obtins du Roi la permiſſion de paſſer près de lui ſept ou huit jours qui étoient néceſſaires pour la raſſembler à Holyhead. Ce tems devoit être employé, dans mes vûes, à mortifier les Ennemis du Maréchal, non-ſeulement par les diſcours que j'étois réſolu de hazarder librement, mais encore par l'air de faveur que mon ſéjour auprès du Roi ſembloit donner à celui qui m'employoit. Mais ſi rien n'étoit capable de me faire négliger les intérêts d'un ſi généreux Protecteur, mon zéle ne laiſſa pas d'être fort troublé par d'autres ſoins.

Mademoiſelle Fidert avoit eû la tendre précaution à mon départ de Canterſtrof, d'engager un de mes Gens à lui écrire tout ce qui pourroit m'arriver de fâcheux ou d'agréable; & le hazard ayant fait que le Chevalier Ecke dépêchoit à ſa Terre un des ſiens, le jour que j'avois quitté le Camp, cette occa-

ſion avoit été ſi favorable à la curioſité de la jeune Irlandoiſe, qu'elle avoit été informée de mon départ pour l'Angleterre avant que je puſſe être ſorti d'Irlande. Dans la triſteſſe continuelle où elle étoit, & ſe ſouvenant de l'ancien deſſein que nous avions eû de lui faire paſſer la mer, ne fut-ce que pour s'arrêter en Angleterre, où elle ſeroit toujours beaucoup moins expoſée que dans ſa Patrie, elle s'imagina qu'elle attendroit en vain des occaſions plus favorables; & peut-être me ſçut-elle mauvais gré de n'avoir pas penſé à lui offrir celle qui ſembloit être en mon pouvoir. Je n'oſe ajouter qu'elle étoit animée par un intérêt plus vif que le ſoin de ſa ſûreté. Mais ſe déterminant à partir dans l'eſpérance de me joindre avant que j'euſſe gagné la mer, elle ſe fit ſuivre du Valet que je lui avois donné, & trouvant mes traces avec la légéreté qu'elle avoit à cheval, elle arriva à Lingterdad le même jour que j'en étois parti. Il ſe trouva heureuſement un autre vaiſſeau qui partoit la nuit ſuivante. L'habitude qu'elle avoit formée de ſon déguiſement, lui rendoit le danger moins redoutable. Elle quitta enfin l'Irlande, & ſon embarras en arri-

vant à Holyhead ne fut qu'à trouver la route que j'avois priſe. Elle auroit été preſqu'auſſi vîte que moi à Hamptoncour ſi elle eût pu découvrir ma route ; mais ſe croyant déſormais ſans danger, elle avoit pris celle de Londres, & ce ne fut qu'après avoir appris où étoit la Cour qu'elle conçût l'eſpérance de m'y trouver.

Il ne lui fut pas difficile d'y découvrir mon nom & ma demeure. J'étois logé dans un cabinet du Château, où le Roi avoit ordonné lui-même qu'on me fournît toutes mes commodités. J'étois retiré vers minuit. On frappa à ma porte. Un Laquais, le ſeul que j'euſſe avec moi, & celui même qui avoit donné avis de mon départ à Mademoiſelle Fidert, ouvre & paroît ſaiſi d'étonnement. Je n'avois point d'antichambre qui pût me cacher ce qui ſe paſſoit ſi près de moi. Je m'avance moi-même, & je reconnois celle que je croyois à cent lieues d'Hamptoncour.

Eſt-ce vous, Mademoiſelle, lui dis-je dans le mouvement de ma ſurpriſe, & comment me perſuaderai-je que vous ayiez riſqué votre vie & votre honneur pour quitter votre retraite ſans ma participation ? Elle me fit une réponſe

à laquelle je ne me ſerois point attendu: Vous ne m'aimez pas, me dit-elle d'un air affligé, & je le pénétre à la maniere dont vous me recevez. Elle demeura interdite & penſive après cette réponſe. Moi-même, dans l'incertitude où j'étois de l'accueil que je devois lui faire, je continuai quelque momens de la regarder ſans m'arrêter à la moindre réſolution. Enfin, cédant au plaiſir que j'avois de la revoir, entrez, lui dis-je, & diſpoſez ſouverainement d'une demeure que je ne dois qu'à la bonté du Roi. Mais comment ſe fait-il, ajoutai-je en la conduiſant par la main, que vous ayiez perdu le ſoin de votre vie? Avez-vous oublié que chaque pas que vous avez fait hors de Canterſtrof, vous a expoſé aux plus dangereuſes avantures, & que vous ne devez pas vous croire beaucoup plus tranquille en Angleterre? Elle baiſſa la tête vers moi: je n'ai pas fait tant de réflexion, me dit-elle languiſſamment, ſur des périls qui ne m'ont jamais fort allarmée. Je n'aime point aſſez la vie pour craindre beaucoup la mort. Mais vous pouvez me la rendre aimable; & je viens vous demander ſi vous voulez me la rendre auſſi douce qu'elle peut l'être avec votre tendreſſe & votre eſtime.

Qu'on me trouve un homme à qui des avances ſi tendres de la part d'une des plus aimables femmes du monde, n'ayent pas fait oublier tout ce qu'il doit à ſa fortune & à ſon honneur, & je conviendrai que mes foibleſſes ne méritent point d'indulgence. Le ſouvenir même de Madame de Gien perdit toute la force qu'il avoit eûe pour aſſujettir mes déſirs. Venez, venez, dis-je à Mademoiſelle Fidert en l'embraſſant, vous ne trouverez jamais un cœur plus tendre, ni qui ſente mieux le prix du vôtre. Elle ſe laiſſa conduire ſur un fauteuil, auprès duquel je me plaçai. Je ne penſois qu'à ſuivre les mouvemens qu'elle m'avoit fait naître, & je baiſſois déja la tête pour attacher mes lévres ſur ſes mains. Mais trouvant aſſez de force pour me repouſſer, elle me pria d'entendre ce qu'elle avoit à me dire. Je vous aime, me dit-elle, il n'eſt plus tems de le diſſimuler, & je vous ſoutiendrois en vain que ce n'eſt pas vous que je cherche en Angleterre. Je ne penſe pas même à vous propoſer ce que je puis eſpérer d'obtenir; que vous preniez, par exemple le Ciel ou les hommes à témoin de la tendreſſe que je vous demande, ou que vous la confirmiez par les formali-

tés de l'Egliſe. Je ne vous offre point un cœur neuf, puiſqu'il a été poſſédé par un autre amant, & je ne vous répons pas plus de ce qu'on appelle ſageſſe & vertu dans une femme, lorſque la cauſe de mes infortunes eſt d'en avoir manqué. Mais ſi votre propre ſituation ne vous invite point au mariage, & ſi vous concevez qu'il y ait quelque douceur à vivre librement avec une femme qu'on peût aimer, & dont on eſt sûr d'être aimé, je vous offre la diſpoſition de mon cœur, à la ſeule condition que la vôtre me ſera donné ſans partage. Ce n'eſt pas le ſoin de ma vie, c'eſt cette vûe ſeule qui m'a fait quitter l'Irlande; & libre de bien des craintes, comme je crois l'être ici, je m'abandonne à l'eſpérance de vivre d'autant plus heureuſe avec vous, qu'en y trouvant mon bonheur, je n'épargnerai rien pour faire le vôtre.

Le ſeul ton dont elle avoit commencé ce diſcours, avoit excité ma plus vive attention. J'en compris tout le ſens, & quelque obſtacle que je trouvâſſe dans ma paſſion pour Madame de Gien, dans mes occupations préſentes, & dans les vûes que j'avois pour l'avenir, il me fut impoſſible de réſiſter à des

offres qui ſe préſentoient à moi avec tous les agrémens de la jeuneſſe & de la beauté. Je me jettai aux genoux de Mademoiſelle Fidert. Je lui marquai de l'admiration pour mon bonheur, & confeſſant qu'elle m'accordoit ce que je n'aurois pas eu la préſomption d'eſpérer; je lui jurai qu'elle trouveroit dans ma tendreſſe tout le retour qu'elle avoit droit d'exiger pour la ſienne. Ce ſerment m'échappa ſans réflexion. Je ne prétens point juſtifier ici ma conduite, ni faire entendre que je croye l'amour plus capable qu'une autre paſſion de faire prendre une couleur honorable aux foibleſſes de la nature. La tyrannie des ſens, le goût que j'avois déja pris pour la ſociété d'une femme aimable, la douceur que je me figurois même dans un attachement qui pouvoit réunir pour moi les charmes de l'amour & de l'amitié, enfin la force de l'impreſſion préſente, me firent accepter ſans incertitude des offres qui convenoient moins à ma fortune qu'au bonheur de ma vie. Au milieu des premiers tranſports où je m'abandonnai, le ſouvenir de Madame de Gien ne laiſſa pas de me cauſer des remords; mais je les écartai comme des mouvemens importuns qui ne devoient

pas ſurvivre à mes eſpérances, & tout ce que j'accordai au ſentiment d'une paſſion que le déſeſpoir même n'avoit point encore éteinte, fut un déſir ſecret que les plaiſirs que j'allois goûter dans les bras d'une autre femme m'euſſent été réſervés dans les ſiens. Mademoiſelle Fidert me fit bien-tôt perdre ces reſtes de regets par des torrens de délices dont elle m'enivra pendant tout le cours de cette heureuſe nuit. Tant de joye & de careſſe devenant comme le ſceau d'une inviolable union, nous pensâmes auſſitôt à donner une forme conſtante à notre commerce. Il falloit que la sûreté de Mademoiſelle Fidert en fît le fondement. Je ne vis point d'autre moyen pour accorder tant d'intérêts, que de lui louer une maiſon de campagne, où elle pût continuer de vivre dans ſon déguiſement, & ne manquer de rien pour la douceur & la tranquillité de ſa ſolitude, juſqu'à la fin de la guerre, ou du moins juſqu'au commencement de l'Hyver.

Elle m'abandonna le ſoin de ſon ſort; car les tranſports de ſa joye alloient juſquà s'oublier elle-même: & ſi quelque choſe a ſoutenu le goût que j'ai eû long-tems pour elle, c'eſt l'ardeur incroyable de ſa tendreſſe. Ayant fait dès

dès le lendemain quelques recherches aux environs de Hamptoncour, je lui trouvai une maiſon telle que je l'avois déſirée. C'étoit celle d'une Dame qui avoit perdu depuis quelques mois ſon mari, & qui ſe retiroit à Londres pour s'y employer à l'éducation de ſes enfans. Non-ſeulement elle laiſſoit tous ſes meubles dans ſa campagne, mais ſon mari ayant vécu dans le goût de tout ce qu'il y a d'aimable & d'utile, j'y trouvai avec un grand nombre de Livres choiſis, quantité d'excellentes Peintures, & d'inſtrumens de Muſique, ſans compter un jardin fort agréable, & une des plus curieuſes Ménageries qu'il y eût dans un Pays où cette ſorte d'ornement champêtre eſt fort en honneur. Un ſi beau bien me parût fait exprès pour ſervir de retraite à l'amour. Le prix du loyer ne ſurpaſſoit pas la dixiéme partie de mon revenu, & M. le Maréchal prenant ſouvent plaiſir à augmenter ma fortune par des gratifications imprévûes, je ne crus pas m'engager dans une dépenſe ſupérieure à mes forces. La ſeule crainte qui pouvoit troubler mon établiſſement, étoit celle d'une cenſure dont je n'eſpérois pas de me garantir lorſqu'il ſeroit une fois connu. Il y a

peu de gens d'un caractere auſſi critique que les Proteſtans François d'Angleterre. Le zéle de la Religion qui leur a fait quitter leur Patrie les rend impitoyables pour le relâchement de la morale ; & ſans m'être jamais donné la peine d'examiner ſi ceux qui étoient ſi peu capables de ſupporter le déſordre dans autrui, en étoient auſſi exempts qu'ils exigeoient qu'on le parût dans leur ſociété, j'avois reconnu par quantité d'exemples qu'on s'attiroit leur haine en choquant leurs principes. Cependant tout l'attachement que j'avois pour ma Religion n'empêchoit point que je ne me crûſſe fort indépendant de leur humeur chagrine. N'étant point dans le cas de cette multitude de Réfugiés qui n'avoient point eû d'autre motif pour quitter la France, que la révocation de l'Edit de Nantes, l'Angleterre me paroiſſoit moins l'azile de ma Religion que celui de ma fortune. En un mot je croyois tous mes devoirs remplis aux yeux du Public, lorſque j'avois exercé ma profeſſion en homme d'honneur, & je ne me picquois pas de plus de faveur dans un Pays Proteſtant qu'en France.

Je retournai donc à Hamptoncour avec l'heureux fruit que j'avois tiré de

ma courſe. J'y avois laiſſé Mademoiſelle Fidert, ſous la promeſſe de ne pas ſe faire voir hors du cabinet où je l'avois reçûe ; & dès la nuit ſuivante je la conduiſis à Croydon, où j'obſervai néanmoins d'arriver pendant le jour. Je voulois ſeulement que ſes traces fuſſent interrompues ; & ce fut dans la même vûe que n'ayant pris avec nous que le ſeul domeſtique dont la fidélité lui étoit connue par tant d'épreuves, je lui laiſſai le ſoin de s'en choiſir d'autres dans le lieu même qui alloit être ſa demeure. La Dame, de qui je la louois, lui en abandonna la poſſeſſion le jour de notre arrivée ; de ſorte qu'étant délivré d'une autre inquiétude, que m'avoit cauſée la crainte de ſes obſervations, je laiſſai Mademoiſelle Fidert dans une tranquillité parfaite, après avoir paſſé deux jours entiers avec elle.

Inſenſiblement Madame de Gien fut oubliée. Je reçus avant mon retour en Irlande une ſeconde Lettre d'elle, qui m'apprenoit ſon heureuſe arrivée en France, avec la même froideur dont je m'étois plaint dans la premiere. Loin de lui en faire un nouveau reproche, je me réjouis d'une confirmation d'indifférence qui ſembloit autoriſer la mienne. Je

négligeai même fort long-tems de lui répondre ; & ce ne fut qu'à la fin de la campagne que m'étant acquitté fidellement à Londres de quelques commiſſions dont elle m'avoit chargé, je lui en rendis compte, par une Lettre où l'on ne m'auroit jamais ſoupçonné d'avoir eû d'autre prétention que celle de la ſervir. C'eſt à ceux qui ſe piquent d'approfondir les reſſorts ſecrets des paſſions, que je laiſſerai le ſoin d'expliquer par quel caprice du cœur ce qui a été capable de le remuer avec le plus de force & de chaleur, peut perdre ſi promptement ſon pouvoir pour le reprendre dans un autre tems avec plus d'impétuoſité que jamais.

M. le Maréchal ayant déja pris une meilleure opinion de ſa faveur ſur le témoignage que je lui en avois rendu par mes Lettres, acheva de compter ſur l'affection du Roi après le récit que je lui fis des diſpoſitions de ce Prince. Son ardeur augmenta juſqu'à lui faire tenter l'impoſſible pour forcer les Ennemis dans leur Camp. Il n'avoit eû juſqu'alors que la gloire de les tenir dans l'inaction, & ce n'étoit pas un auſſi petit avantage que ſes Ennemis l'avoient repréſenté, puiſque dans les loix de la Guerre il avoit

fait glorieuſement ſon devoir en arrêtant leurs progrès. Mais à peine eut-il reçû ſon Artillerie, qu'il prit des meſures régulieres pour les attaquer, & je puis rendre compte de cette grande entrepriſe, puiſqu'il me chargea encore par une commiſſion paſſagere, de commander une partie de la Cavalerie.

L'avantage du camp des Ennemis conſiſtoit à n'offrir du côté qui nous regardoit, qu'un roc eſcarpé, qu'il ne falloit pas eſpérer de ſurmonter par la force. Mais ſur notre gauche, où la pente étoit beaucoup plus douce, ils avoient placé quelques Régimens d'Infanterie, qui formoient la tête de leur Camp, & qui avoient ſuppléé par le travail de l'art à ce qui leur manquoit du côté de la nature. A la droite où étoit la plus grande hauteur du roc, il ſembloit qu'il n'y eût point à former d'eſpérances; & les Ennemis paroiſſoient ſi tranquilles, qu'à peine y entretenoient-ils une garde fort négligée. Ce fut néanmoins de ce côté-là que M. le Maréchal tourna toutes ſes vûes. Il avoit remarqué qu'entre la partie la plus eſcarpée du roc, où la garde ſe faiſoit ſi négligeamment, & celle où campoient la plus groſſe partie de leurs Troupes, il y avoit des inégalités de

terrain qui n'en rendoient pas l'accès impoſſible. Il conçût qu'en faiſant attaquer la tête du Camp avec la derniere vigueur, tout ce qu'il y avoit de Troupes ne manqueroit pas de ſe preſſer vers le lieu de l'attaque, & laiſſeroit par conſéquent le paſſage qu'il avoit obſervé, fort mal défendu. Il chargea l'élite de ſon Infanterie de tout hazarder pour gagner par cette voye le ſommet du roc; &promettant des récompenſes dignes de l'entrepriſe à tous ceux qui exécuteroient heureuſement ſes ordres, il ſe réſerva la premiere attaque qui devoit commencer de l'autre côté. Je fus placé, comme je l'ai déja fait obſerver, à la tête de quatre mille chevaux, qui faiſoient la moitié de ſa Cavalerie, pour me trouver prêt à pénetrer dans le Camp dès qu'il nous auroit ouvert un paſſage en comblant la tranchée. L'autre moitié avoit ordre de demeurer à quelque diſtance, pour ſoutenir l'Infanterie, ſi elle étoit repouſſée. Notre Artillerie ayant été avancée avec beaucoup de promptitude & de ſilence, auſſi-tôt qu'on put ſe cacher dans l'obſcurité, le feu commença ſi vigoureuſement que malgré le déſavantage du terrain, nos boulets cauſerent un déſordre épouvanta-

ble dans le Camp Ennemi. M. le Maréchal n'attendoit que la pointe du jour pour commencer l'attaque. Il étoit arrivé, comme il l'avoit prévû, que l'Ennemi ne ſe défiant point de ce qui le menaçoit à l'autre bout du roc, s'étoit avancé pour ſecourir ſon Avant-Garde, & regardoit peut-être notre entrepriſe comme une témérité. Il ſoutint en effet les efforts de notre Infanterie avec une fermeté qui les rendit long-tems inutiles. Pendant que le combat s'échauffoit, notre détachement gagnoit la hauteur par les routes que M. le Maréchal avoit tracées lui-même, & perſonne n'a douté que ſi elles avoient été telles que nous nous le figurions, & que l'Ennemi ſe l'imaginoit lui-même, nous ne l'euſſions mis dans un extrême embarras, en le chargeant d'une maniére ſi imprévûe; mais une pluye extraordinaire qui étoit tombée la veille, avoit trompé toutes les obſervations de M. le Maréchal. Le terrain, qui s'étoit éboulé dans le paſſage, avoit laiſſé tellement le roc à découvert, qu'il fut impoſſible de traverſer l'eſpace d'environ douze pieds, dont la roideur ſe trouva inſurmontable. Nos gens arrêtés par un ſi terrible obſtacle, n'eurent point d'autre reſſource que de

faire avertir M. le Maréchal de leur malheur. Il ſentit tout d'un coup que c'étoit la ruine de ſes eſpérances ; car il n'y avoit rien à ſe promettre de nos efforts, lorſqu'avec l'avantage continuel du terrain, l'Ennemi avoit celui d'une multitude de retranchemens qui ſe trouvoient encore de notre côté entre leur Avant-Garde & le Centre de leur Camp. Auſſi ne penſa-t'il qu'à faire une prompte retraite, qui fut ſans perte & ſans danger, par la précaution que les Ennemis eurent de ne pas ſortir de leurs retranchemens.

Ce malheureux ſuccès fut d'autant plus ſenſible à M. le Maréchal, qu'ayant employé toutes les meſures de l'habileté & de la prudence, il ne pouvoit accuſer que la fortune du renverſement de ſon projet. Nous nous nous retirâmes dans notre Camp, & je n'ai jamais peut-être reçu de marque ſi touchante de ſa confiance que celle qu'il me donna preſqu'à ſon arrivée. M'ayant fait appeller, il croiſa les bras ſur ſa poitrine en me voyant paroître ; Connoiſſez-vous, me dit-il, quelque reméde contre le déſeſpoir, ou du moins quelque conſolation pour le plus affreux chagrin ? Quoi, le Ciel & la terrre s'arment contre moi !

Je n'entreprendrai rien qui me réuſſiſſe, & toutes les regles de la guerre deviennent fauſſes & trompeuſes, quand c'eſt moi qui les ſuis. Si vous avez quelque objection à faire contre mon entrepriſe, reprit-il plus tranquillement, ſi vous connoiſſez mes fautes, ou mes illuſions, de grace apprenez les moi; car je vous confeſſe que ſi je me ſuis trompé, j'ignore ma profeſſion, & c'eſt ridiculement qu'on m'attribue quelques lumiéres dans le métier des Armes. Il avoit beſoin d'être flaté dans des momens ſi douloureux. Je lui remis devant les yeux tout ce qui pouvoit augmenter l'opinion qu'il lui étoit permis d'avoir de ſon propre mérite; & ſçachant d'ailleurs la juſtice que lui rendoient le Roi & la Nation, je calmai heureuſement ſes inquiétudes, en l'aſſurant que perſonne ne le chargeroit des injuſtices de la fortune. Cependant nous tirâmes un avantage conſidérable de notre entrepriſe par le deſſein qu'elle fit prendre aux Ennemis de ſe retirer vers la mer. N'ayant point d'autres munitions de guerre que celles qu'ils avoient apportées, un ſiége de trois ſemaines en avoit conſommé la meilleure partie, & le Pays ne leur offroit point les ſecours ſur

leſquels ils avoient compté. Une attaque auſſi hardie que la nôtre leur faiſant comprendre qu'ils avoient peu de repos à eſpérer dans leur Camp, ils prirent le parti de ſe rapprocher de leurs Vaiſſeaux, pour y attendre les renforts de Troupes & de munitions, qui leur venoient de France. Si j'ai fait comprendre la ſituation de leur Camp, on ne ſera pas ſurpris que leur retraite pût ſe faire ſans que nous nous en appercevions par aucune marque, & l'on admirera encore la malignité des Ennemis de M. le Maréchal, qui lui firent un crime de les avoir laiſſés déloger trop paiſiblement.

J'eus le tems alors de me livrer aux exercices philoſophiques qui avoient été preſque toujours interrompus par mes commiſſions & par mes courſes. J'en jettai du moins les fondemens par les obſervations continuelles que je fis ſur la partie morale de ma profeſſion, & je crus devoir commencer par recueillir les faits, c'eſt-à-dire, par acquérir une connoiſſance exacte de la conduite & des principes du commun des Officiers & des Soldats. Quoique dans la variété de tant de caractéres il fût impoſſible d'en juger ſur les mêmes régles, je ne doutai point que dans les ſociétés militaires

comme dans tous les autres Corps, il n'y eût des maximes & des pratiques univerſellement répandues, qui en faiſoient comme le caractére particulier, & c'eſt ce que je m'attachai d'abord à découvrir. Quoique mes réfléxions en France ne ſe fuſſent jamais tournées de ce côté-là, j'avois quelque utilité à tirer de toutes les connoiſſances qui étoient reſtées dans ma mémoire. Auſſi ne fus-je pas long-tems à prendre les informations qui pouvoient me conduire à mon but, & je trouvai mon objet beaucoup moins étendu que je ne me l'étois figuré. Mais de nouvelles interruptions qui vinrent troubler une étude ſi ſérieuſe, ne me permirent point encore de réduire toutes mes idées en ordre.

Je n'avois pas manqué en arrivant de Hamptoncour, de communiquer à M. le Maréchal le paſſage de Mademoiſelle Fidert en Angleterre, & l'établiſſement que j'avois formé avec elle. Quoiqu'il ne l'eût vûe qu'une fois, & dans des circonſtances qui n'étoient point à l'avantage de ſa figure, il avoit été aſſez frappé de ſes charmes pour me féliciter des droits qu'elle m'avoit accordés ſur elle ; & la douceur que je me promet-

tois effectivement dans ce commerce ; m'avoit fait assez relever les commencemens de mon honbeur, pour lui en faire naître une espéce de jalousie. Il avoit soupiré, sans se contraindre en ma présence, & la perte de Madame de Gien qu'il s'étoit flaté long-tems d'amener aux mêmes termes avec lui, avoit paru se renouveller dans sa mémoire avec un redoublement de tristesse & de regret. Cependant les soins pénibles qui l'avoient occupé n'avoient guéres permis qu'il s'abandonnât à toute la force de ce nouveau sentiment ; mais lorsque la retraite des Ennemis ne lui eût plus laissé d'autre soin que de les tenir en bride, il revint aux idées dont il s'étoit rempli. Ne connoissant ni le nom ni la naissance de Madame de Gien, il s'étoit figuré sur la seule résolution qu'elle avoit prise de venir en Angleterre, & d'y passer quelques mois, que sa fortune ne pouvoit être fort arrangée, & que n'étant retournée en France que pour y subsister plus commodément en faisant sa paix avec son Mari, il ne seroit pas impossible de l'engager par l'espérance d'un riche établissement à repasser en Angleterre. Je sacrifierai, me dit-il, tout ce que je possède pour la rendre heureuse. Char-

gez-vous de cette propoſition, & déguiſez la, ſi vous voulez, ſous toutes les couleurs que vous croirez propres à la faire accepter.

Quoique je me ſentiſſe piqué d'une commiſſion qui ne me paroiſſoit pas ſuppoſer toute l'opinion que je lui croyois de ma délicateſſe d'honneur, je la lui repréſentai moins comme ma propre injure, que comme une offenſe cruelle qu'il faiſoit à la vertu d'une des plus honnêtes femmes du monde. Vous ne connoiſſez pas, lui dis-je, celle que vous croyez capable d'un engagement qui bleſſe l'honneur; & ſi c'eſt l'exemple de Mademoiſelle Fidert qui vous inſpire de ſi étranges eſpérances, vous ne comprenez point aſſez la différence qu'il faut mettre entre une fille qui avoit déja eu le malheur de ſe laiſſer ſéduire par un Amant, & une femme qui s'eſt fait pendant toute ſa vie une rigoureuſe étude de ſon devoir. Non non, ajoutai-je, ce n'eſt point de Madame de Gien qu'il faut attendre de honteuſes compoſitions, & ſi mes ſermens ne me faiſoient une loi inviolable du ſecret, je vous apprendrois des choſes qui vous feroient reſpecter autant ſa naiſſance que ſa vertu.

Avec quelque ménagement que j'euſ-

ſe fait cette réponſe, il fut aiſé à M. le Maréchal de s'appercevoir que ſon diſcours m'avoit offenſé, & j'aimai beaucoup mieux qu'il prît cette idée de mes ſentimens, que de me ſoupçonner d'une autre agitation, où j'aurois été forcé de confeſſer qu'il n'y avoit pas moins de vérité. Malgré mes nouveaux liens & l'eſpéce de ſacrifice que j'avois fait de ma tendreſſe à Mademoiſelle Fidert, je ne pus ſupporter qu'un autre formât des eſpérances auxquelles j'avois renoncé, & la jalouſie en un mot me fit trop ſentir que je n'étois pas auſſi dégagé de l'amour que je m'en étois flaté. M. le Maréchal s'arrêtant à la premiére de ces deux idées, me fit honnêtement des excuſes d'avoir trop préſumé de la confiance que nous avions marquée l'un pour l'autre. Je ſens, me dit-il, ce qui peut être choquant pour vous dans ma propoſition, & je rétracte ce qui vous offenſe; mais je n'en ſuis pas moins perſuadé que Madame de Gien qui ne s'étoit pas déterminée à quitter la France ſans quelque avanture extraordinaire, peut être rappellée ici par des offres qui ſeront capables de l'éblouir. Je ne pouvois combattre ſes idées que par des objections vagues que ſa paſſion lui au-

roit fait trouver trop légéres. Je me contentai d'ajouter quelques excuſes, pour me diſpenſer de ſa commiſſion ; & ſi je me fis quelque violence pour lui témoigner que je m'intéreſſois au ſuccès de ſes déſirs, ce fut d'un air ſi ſérieux que je ſentois moi-même la difficulté qu'il devoit avoir à me croire.

Loin de ſe rebuter, il me déclara qu'après mes refus ſon deſſein étoit d'envoyer à Paris un Valet de Chambre François, qui ſervoit depuis longtems à ſes plaiſirs, & de tenter abſolument Madame de Gien par la grandeur de ſes offres. Je n'oppoſai rien à ſa réſolution ; mais je formai dans le même moment celle d'écrire à cette Dame pour la prévenir ſur les offres qu'elle devoit recevoir ; moins au reſte par la crainte de les lui voir accepter, que pour l'avertir que je n'ignorois point l'entrepriſe qui étoit formée contre ſon cœur.

Le Valet de Chambre partit. J'anticipe ſur le tems pour ne mettre aucune interruption dans des circonſtances qui appartiennent au même ſujet. Ma Lettre étant arrivée plutôt que lui, il trouva Madame de Gien informée du motif de ſon voyage ; & ſi j'ai quelque plainte à

faire d'une femme qui joignoit tant d'eſprit à la beauté, c'eſt d'avoir trop fait connoître qu'elle n'ignoroit pas ce qu'on avoit à lui propoſer. Le Valet de Chambre, qui étoit intelligent, & qui avoit été bien inſtruit par ſon maître, conçut tout d'un coup d'où venoient les obſtacles, ou du moins à quoi les apparences le portoient à les attribuer. Il revint avec des préventions qu'il ne manqua point de commuiquer à M. le Maréchal. Dès le premier jour de ſon arrivée je m'apperçus de l'effet de ſon voyage par les froideurs de ſon maître.

Je n'ai jamais conçû par quelle voye ce Valet intriguant étoit parvenu à découvrir le véritable nom de Madame de Gien. Elle l'ignora elle-même ; & lorſque je l'avois prévenue ſur les offres qu'on lui préparoit, j'avois autant badiné avec elle ſur la difficulté qu'on auroit à la trouver, que ſur les eſpérances de M. le Maréchal. Elle répondit à la Lettre qu'elle avoit reçûe de lui, mais avec un badinage décent qui convenoit à ſon rang & à ſa vertu. Elle le remercioit des ſentimens qu'il marquoit pour elle, & ne paroiſſant pas moins ſenſible à l'offre qu'il lui faiſoit de la meilleure partie de ſa fortune,

elle lui offroit en revanche le ſecours de ſon bien, qui étoit fort conſidérable, lorſque ſes Penſions lui ſeroient mal payées en Angleterre.

Je me défiai tout d'un coup d'avoir été mêlé dans cette avanture, & l'attachement dont je faiſois profeſſion pour M. le Maréchal, eut plus de force que les conſidérations de ma fortune pour me faire chercher l'occaſion de m'expliquer avec lui. Je la trouvai difficilement - car il affecta pendant pluſieurs jours, non; ſeulement de ne pas jetter les yeux ſur moi, mais de ſe retirer bruſquement, lorſque je me diſpoſois à l'approcher. Enfin l'ayant ſurpris ſeul, je lui marquai une vive inquiétude de la ſituation où j'étois dans ſon eſprit, & faiſant valoir toute l'ardeur de mon zéle, je lui déclarai que je ne pouvois vivre dans l'incertitude où j'étois de ſon amitié. Il m'avoit écouté patiemment, comme s'il ne ſe fût attendu qu'à des excuſes; mais l'air de confiance avec lequel j'avois paru m'exprimer, lui fit perdre toute ſa modération, dont il ſe piquoit particuliérement. Vous êtes un lâche, me dit-il, dans ſon langage, qui n'étoit pas fort exact en François, & j'ai beſoin de toute ma bonté pour ne pas me reſ-

ſentir de vos perfidies. Jamais on ne m'avoit parlé avec cette hauteur. A peine l'aurois-je ſupportée dans le Roi. Je m'echauffai aſſez pour oublier qu'il étoit non-ſeulement mon Général & mon Maître, mais encore mon Ami. Ce ton, lui répondis-je d'un air ferme, eſt ſi peu familier pour moi, qu'il n'y a point de conſidération qui puiſſe me le faire ſouffrir. Je ne reconnois ni mon Ami, ni mon Maître dans un homme capable de cette violence. Nous étions ſeuls. Il eſt certain qu'avec la fierté qui m'étoit naturelle, j'aurois été capable d'une extrémité ſanglante, ſi M. le Maréchal eût ſoutenu le même ton. Mais d'autant plus irrité de ma réponſe qu'elle lui paroiſſoit capable de le confirmer dans ſes préventions, il me quitta pour s'avancer juſqu'à la Porte, & par quelques mots que je ne pus entendre, il appella le Capitaine de ſes Gardes, qui parut avant que j'euſſe pu pénétrer le ſort qui m'attendoit. Arrêtez M. de Montcal, lui dit-il, & faites-le garder juſqu'à ce que vous ayiez reçû mes ordres.

J'avois été élevé dans la diſcipline militaire, & les ordres de mon Général étoient pour moi des Oracles du Ciel. Cependant un autre préjugé me faiſant

mettre de la diſtinction entre les devoirs de la guerre, & les droits de mon honneur & de ma naiſſance, je vis le moment où comptant pour rien ma fortune & ma vie, j'allois me ſervir de mon épée pour me garantir d'une humiliation que je ne croyois pas mériter. Je ſurmontai néanmoins l'ardeur de ce tranſport, & ſuivant le Capitaine des Gardes avec une indifférence qui reſſembloit beaucoup au dédain, je ſortis ſans me ſoulager par une ſeule plainte. M. le Maréchal n'ajouta pas non plus un ſeul mot ; mais je n'avois pas fait dix pas, que je m'entendis rappeller. Il donna ordre que perſonne ne rentrât avec moi, & ſe promenant avec beaucoup d'agitation, tandis que j'attendois tranquillement la fin de cette ſcéne, il fut preſqu'un quart d'heure ſans me faire connoître par quelle ſorte de mouvemens il étoit agité. Enfin ſe tournant vers moi d'un air attendri ; Montcal ! me dit il, eſt-ce-là ce que je devois attendre de votre reconnoiſſance & de votre amitié ? Suppoſez toutes les raiſons qui peuvent vous faire ſouhaiter que Madame de Gien ne quitte point la France ; mais falloit-il abuſer de ma confiance pour me trahir, & ne deviez-vous pas em-

ployer toute autre voye que celle de lui révéler le ſecret de votre Ami?

J'étois coupable, ſi c'étoit un crime d'en avoir révélé un de cette nature. Mais outre le ſentiment de mon cœur qui ne m'avoit pas permis de renoncer à mes droits, je ne comprenois point ce qu'il y avoit eu de ſi criminel à prévenir une femme ſur les propoſitions qu'on penſoit à lui faire, ſur-tout, lorſque n'ayant pas beſoin elle-même d'être ſoutenue pour ſe défendre, il n'avoit été queſtion que d'un ſimple avis, dont je n'avois eſpéré aucune influence ſur ſes réſolutions. Je fis valoir cette raiſon pour me juſtifier, & je proteſtai à M. le Maréchal qu'il ne m'étoit pas échappé dans ma Lettre un ſeul mot qui combattît ſes eſpérances. D'ailleurs, ajoutai-je, ſi vous connoiſſez à préſent ſon rang & ſa naiſſance, quelle vraiſemblance trouvez-vous dans le projet dont vous vous étiez rempli, & quel fondement peut-il vous reſter pour vous affliger ſi fort de le voir renverſé, lorſque vous êtes obligé de reconnoître qu'il n'a jamais pu réuſſir? Hélas! répondit-il, c'eſt ce qui fait mon déſeſpoir. Mais, cher Montcal! Vous connoiſſez mieux que moi les reſſorts de

ſon cœur. Vous avez vécû long-tems avec elle. Peut-être en étiez-vous aimé. Apprenez-moi donc ce qui me reſte à tenter pour lui plaire. Je ne me fis pas preſſer pour reprendre l'attachement & le zéle que ſon emportement avoit peut-être un peu refroidi. Et ſans lui témoigner qu'il m'en reſtât le moindre chagrin, je lui parlai de ſa paſſion comme du plus fâcheux obſtacle que je connuſſe à ſon repos & à ſa gloire. Quoiqu'il attendît de moi d'autre conſolations, il entra inſenſiblement dans les réfléxions que je lui fis faire ſur des intérêts beaucoup plus importans que ceux de l'Amour; & s'il ne ſe détermina point à chercher ſa guériſon dans les remédes que je lui propoſai, il réſolut du moins de ne ſe pas faire un ſi cruel tourment de ſa paſſion.

Le Capitaine des Gardes, & ceux qui nous avoient obſervés, furent extrêmement ſurpris de me voir ſortir avec les marques ordinaires de ma faveur, tandis que le bruit de ma diſgrace avoit déja commencé à ſe répandre. Cependant M. le Maréchal ne m'avoit pas fait la moindre politeſſe ſur ſa violence, & j'emportois quelque étonnement de lui voir compter pour rien le chagrin

que j'en avois pu reſſentir. Mais à peine fus-je ſorti que je reçus ordre de monter à cheval pour le ſuivre. Il me fit faire avec lui le tour du Camp ; & je reconnus bien-tôt que les careſſes & les marques de familiarité dont il affecta de me combler à la vûe de tous les Officiers, étoient un eſpéce de réparation qu'il me faiſoit aux yeux du Public. Après cette promenade il me chargea ouvertement de partir le même jour pour Dublin, où je ſçavois bien, me dit-il, qu'il avoit beſoin d'un homme auſſi attaché que moi à ſes intérêts, pour preſſer le Parlement de lui faire toucher les ſommes qui lui avoient été aſſignées ſur l'Irlande. Il ajouta qu'ayant fait valoir à cette Aſſemblée le ſervice que j'avois rendu à l'Etat dans l'affaire de Tilpenni, il ne doutoit pas que je ne reçuſſe à Dublin quelques témoignages de la reconnoiſſance publique ; & ce qui me parut encore plus ſurprenant, c'eſt qu'après m'avoir ainſi déclaré ſes ordres, il me recommanda de ne pas différer d'un moment mon départ.

Ce ſoin de ne pas m'entretenir même un inſtant en particulier étoit une nouvelle attention, dans la vûe de faire entendre à tout le monde que je n'avois

pas ceſſé d'être bien avec lui, puiſqu'il laiſſoit ſuppoſer qu'il m'avoit déja expliqué le ſecret de ma commiſſion. Je partis néanmoins ſans cette clef; mais je la reçus dans ma route, par un Exprès qui m'apporta une Lettre de lui. Elle contenoit des excuſes, car je puis employer ce terme, puiſqu'il ne faiſoit pas difficulté de s'en ſervir; & ſe reprochant le petit excès auquel il s'étoit emporté, il me prioit de l'oublier ſi parfaitement que je lui épargnaſſe la honte de m'en faire de bouche une nouvelle ſatisfaction. Cette bonté extraordinaire me toucha vivement. L'explication qu'il y joignoit de ſes ordres ſe réduiſoit à me faire connoître de qui je devois attendre du zéle & des conſeils pour hâter le ſuccès de ma commiſſion. J'eus beſoin effectivement de ce ſecours, & je m'en apperçus le jour même de mon arrivée, par le peu d'attention que le Parlement ſembloit faire à pluſieurs Lettres qu'il avoit déja reçûes de M. le Maréchal. Le Parti qui lui étoit oppoſé avoit communiqué ſes malignes inſpirations juſqu'en Irlande. On ne lui pardonnoit pas d'avoir laiſſé l'Ennemi ſi tranquille devant Limerick; & des Habitans du Pais même, qui devoient con-

connoître mieux les obſtacles qu'il avoit eus à ſurmonter, lui faiſoient un crime de n'avoir pas expoſé ſon Armée à une perte certaine, en lui faiſant traverſer un marais dont l'Infanterie même n'auroit jamais pû ſe dégager. La chaleur que je répandis bientôt parmi les Partiſans, fit changer de face aux délibérations. Dans l'eſpace de quatre jours je ramenai heureuſement les plus révoltés, & j'obtins des aſſurances poſitives pour le payement des ſommes que j'étois chargé auſſi de recevoir.

On ne m'avoit point parlé juſqu'alors de mes propres intérêts, & je commençois à perdre les eſpérances dont M. le Maréchal m'avoit flaté. Mais auſſi-tôt que la Chambre ſe fût réunie pour lui accorder ce qu'on lui avoit fait attendre trop long-tems, le même mouvement porta tous les Membres à me traiter avec beaucoup de faveur. Par un Bill, auquel il ne manquoit pas un ſeul ſuffrage, on me décerna l'honneur d'un remerciment public, avec une Penſion perpétuelle de trois-cens Livres Sterling; & le Régiment de *Wacten* étant à donner dans cet intervalle, par la mort du Colonel qui avoit été long-tems malade à Dublin, l'Orateur même de la

Chambre

Chambre vint m'en offrir le commandement, en attendant qu'il me fût accordé par la Cour à la demande de l'Assemblée. J'acceptai la Pension; mais j'eus deux fortes raisons de refuser le Régiment: L'une, qui n'étoit que mon ancienne résolution, confirmée par la crainte que j'avois de choquer une multitude de vieux Officiers qui briguoient cet Emploi depuis long-tems: l'autre, dont je n'aurois pas été informé, si quelques Membres du Parlement ne m'en eussent fait naître le soupçon par leurs propres défiances; c'étoit la prétention de M. le Maréchal même, qui avoit été offensé dès le commencement de la Campagne, que la Chambre se fût attribué le droit de remplir quelques Postes Militaires jusqu'à l'arrivée des ordres du Roi. Ses plaintes auroient été bien plus fortes, lorsqu'il étoit question d'un Régiment de Cavalerie, qui pour n'être point à l'Armée, n'en étoit pas moins soumis à ses ordres; & je ne me connoissois plus de passion qui fût capable de me faire oublier les intérêts de mon Bienfaiteur.

Cependant mon refus passa pour l'effet d'un désintéressement sans exemple, sur-tout dans un Etranger qui n'avoit

que cette voye pour s'élever à la fortune. Loin de le faire valoir à M. le Maréchal, il n'apprit que par les Lettres de ſes Amis le ſacrifice que je lui avois fait, & je fus ſurpris de recevoir d'un Courrier qu'il me dépêcha une Lettre de reproches, par laquelle il m'accuſoit d'avoir trop mal jugé de ſes intentions, lorſque je l'avois crû capable de s'offenſer de mes avantages. Il ne m'avertiſſoit point qu'il écrivoit par la même voye à l'Orateur de la Chambre, pour joindre ſon conſentement à la délibération de l'Aſſemblée ; de ſorte que la plus forte de mes deux objections étant levée, j'allois me trouver dans une eſpéce de néceſſité de paſſer ſur l'autre, s'il ne m'étoit ſurvenu une nouvelle raiſon d'abandonner le ſoin de ma fortune, & du côté d'où j'attendois le moins des obſtacles.

J'avois laiſſé Mademoiſelle Fidert dans une honnête abondance ; mais elle n'étoit point en état de me depêcher des Courriers. Cependant je vois arriver le Valet, qu'elle tenoit de moi, avec une Lettre qu'il me preſſa de lire, & dont il me releva l'importance. Il avoit été au Camp. Il me venoit chercher à Dublin avec une diligence extraordi-

naire. Je ne doutai point que ce ne fût quelque malheur dont j'étois menacé. Je lis ſa Lettre. Mademoiſelle Fidert m'écrivoit qu'elle ſe croyoit à la veille de ſa perte. Le jeune Ecke avoit découvert ſa retraite. Il avoit trompé la vigilance de ſes Gardes pour ſe rendre auprès d'elle, & la frayeur qu'il lui avoit inſpirée, lui avoit fait prendre tout d'un coup l'aſcendant dans ſa maiſon. Elle avoit cru le mal ſi preſſant que ſans m'expliquer particuliérement ſes craintes, elle me conjuroit de la venir délivrer d'un eſclavage dont elle ne pouvoit me repréſenter aſſez le péril & l'horreur.

Quand on pourroit ſe figurer que j'étois ſans amour, mille ſortes d'intérêts devoient me rendre ſenſible à cette nouvelle. J'interrogeai mon Valet; je voulus ſçavoir tout ce qu'il avoit appris, & tout ce qu'il avoit vû. Il me raconta naturellement l'arrivée de M. Ecke, & l'effroi que Mademoiſelle Fidert avoit reſſenti de le voir; mais quoiqu'elle ſe fût hâtée dès le troiſiéme jour de m'informer de ſa ſituation, il n'avoit pas remarqué qu'elle fût auſſi effrayée que dans les premiers momens, & ſon zéle le rendant preſqu'auſſi jaloux que j'aurois du l'être ſur ſon récit, il ne me parla qu'a-

vec des marques de doute de l'eſpéce de compoſition que Mademoiſelle Fidert avoit faite avec ſon Amant. Je n'examinai point par quelle ſorte de motifs je devois m'allarmer. C'étoit ma maiſon, mon bien, le centre où j'avois réuni tous mes plaiſirs, & l'uſage de toute ma fortune; je ne balançai point à m'y rendre. Le reſte de la Campagne ne promettoit point d'action conſidérable. J'avois rempli l'attente de M. le Maréchal à Dublin. Il m'aimoit. Il étoit d'autant plus diſpoſé à favoriſer mes foibleſſes qu'elles éloignoient toujours les ſoupçons qu'il avoit eus de mes ſentimens pour Madame de Gien. Je réſolus de partir, après lui avoir expliqué les raiſons qui m'y obligeoient, & de lui demander cette permiſſion comme la plus précieuſe faveur qu'il pût m'accorder. Ma Lettre étoit ſi vive & ſi preſſante que je ne crus pas néceſſaire d'attendre ſa réponſe. Je paſſai la mer, & j'arrivai à la Campagne de Mademoiſelle Fidert, le ſixiéme jour après le départ de ſon Courrier.

Il étoit nuit. J'entrai bruſquement. Ecke étoit à ſe promener avec elle, & ce récit qu'on me fit en arrivant redoubla mon agitation. Il n'apprit pas

plus tranquillement mon arrivée, & l'étonnement que j'avois marqué en apprenant qu'il avoit passé plusieurs jours avec Mademoiselle Fidert. Je me présentai fiérement, & recommençant les marques de ma surprise, je m'occupai moins à saluer sa Compagne, qu'à lui demander par quelle hardiesse il étoit venu troubler la retraite d'une personne pour qui mille raisons devoient lui inspirer du respect. Il n'étoit point encore assez ferme pour entreprendre de me résister, & l'empire que j'avois exercé sur lui au nom de son Pere, l'avoit disposé à me croire encore revêtu du même pouvoir. Sa réponse consista dans quelques mauvaises excuses, qui étoient prises de l'amitié qu'il avoit pour Mademoiselle Fidert, & du désir qu'il avoit eu de l'amuser dans sa solitude. Je les traitai de prétextes frivoles, qui le faisoient manquer à son propre devoir, en s'éloignant de Londres contre les ordres de son Pere, & je feignis hardiment d'avoir été chargé par le Chevalier Ecke de veiller sur sa conduite. Il ne me répliqua rien. Le ménagement avec lequel il avoit évité de parler du sexe de Mademoiselle Fidert, & l'espérance dont je me flatai encore qu'il

en auroit uſé avec la même diſcrétion depuis ſon arrivée, me firent prendre un ton plus doux. Il faut, lui dis-je, que vous retourniez promptement à vos exercices; & ſi l'on vous ſouffre quelquefois ici, ce ne doit pas être pour y paſſer des ſemaines entiéres, comme je viens d'apprendre que vous l'avez fait ſans l'aveu de perſonne. Cette modération, qui ſembloit lui promettre plus de facilité à l'avenir, calma toutes ſes craintes.

Je brûlois d'être ſeul avec Mademoiſelle Fidert; car malgré le ſoin qu'elle avoit eu de me faire avertir, je n'expliquois pas aiſément l'air de complaiſance & de familiarité que je lui avois vû avec un jeune homme qu'elle croyoit devoir éviter. Je paſſai le tems du ſouper dans une mortelle contrainte, & je me fis néanmoins aſſez de violence pour y admettre le jeune Amant; & pour me renfermer dans une converſation vague qui ne pouvoit m'apporter aucune lumiére. Enfin m'étant retiré avec Mademoiſelle Fidert, j'appris d'elle que c'étoit par la crainte de mille nouvelles menaces qu'elle avoit pris le parti de flater la paſſion du jeune Ecke, & que ce téméraire, après lui avoir propoſé de vi-

vre avec elle dans ſa ſolitude, avoit cru la ſéduire, par la promeſſe de l'épouſer. Il avoit découvert non-ſeulement le lieu de ſa demeure, mais tout le fond de ſes avantures, ſans qu'elle pût s'imaginer qui elle devoit accuſer de cette trahiſon. En un mot, il lui avoit déclaré qu'il ſe croyoit le maître de ſa vie, & qu'il feroit dépendre ſa diſcrétion du retour qu'elle auroit pour ſa tendreſſe.

Tant de noirceur confirmoit ſi bien l'opinion que je m'étois formée de ce caractére, & ce mêlange même d'effronterie & de timidité me peignoit un cœur ſi lâche & ſi corrompu, que mes craintes devenant auſſi vives que celles de Mademoiſelle Fidert, je la louai de ſa conduite, & je délibérai fort ſérieuſement ſur la mienne. N'ayant rien à prétendre de mon autorité dans un pays où l'indépendance des particuliers eſt mieux établie qu'en Irlande, je ne vis point d'autre reſſource que de recourir à la généroſité du Chevalier Ecke. Je lui dépêchai un de mes gens, avec une Lettre fort vive, où je l'intéreſſois pour l'avantage même de ſon fils, à rompre le cours d'une paſſion qui pouvoit engager ce jeune homme dans un mauvais

mariage ; & lui propoſant de le faire repaſſer en Irlande, je lui offrois de me charger de ce ſoin avec autant de précautions que j'en avois obſervé pour le faire conduire en Angleterre. Il falloit du moins ſix jours pour le voyage de mon Courrier. Je fus forcé d'employer l'artifice, & de me contraindre juſqu'à retenir près de moi par mes careſſes celui que j'aurois ſouhaité de voir dans le fond d'un cachot. Il ſe flata dans cet intervalle que j'approuvois ſa paſſion, & le talent qu'il avoit déja pour la diſſimulation ne l'aida point à pénétrer la mienne. Enfin mon Valet m'apporta un plein pouvoir du Chevalier, dont je ne remis pas l'uſage plus loin qu'à la nuit ſuivante. Je m'aſſurai avec beaucoup de dépenſe quatre hommes dont la fidélité m'étoit d'autant moins ſuſpecte, qu'étant fort honnêtes gens, la Lettre du Chevalier, que je leur communiquai, leur fit joindre le déſir de contribuer à la ſageſſe de ſon fils, aux vûes d'intérêt par leſquelles j'avois commencé à me les attacher. Je ne parus point dans cette exécution. Ils entrerent la nuit dans ſa chambre, & lui ayant déclaré qu'ils avoient ordre de ſon pere, ſur la nouvelle qu'il avoit eue, qu'il vouloit ſe

perdre par un mauvais mariage, de le reconduire sûrement à Canterſtrof; ils ne lui laiſſerent que le tems de prendre ſes habits. En vain m'appella-t-il à ſon ſecours, par des cris qui vinrent juſqu'à moi, & qui me firent appréhender d'abord qu'il n'eût trouvé quelque moyen de ſe défendre. Tout fut ſourd autour de lui. Une chaiſe qui étoit prête à le recevoir, le conduiſit droit à Holyhead, où j'avois écrit au Maître de faciliter ſon paſſage, & je fus certain trois jours après, qu'il étoit en Irlande. Si j'eus quelque choſe à me reprocher, ce fut d'avoir employé quelques menſonges pour lui ôter la penſée que Mademoiſelle Fidert eût part à ſon avanture. Mais c'étoit le ſeul moyen de l'engager à ſe taire, en lui laiſſant conſerver un reſte d'eſpérance.

Il nous reſta néanmoins des craintes. Elles furent même ſi fortes, que pour ſoulager celles de Mademoiſelle Fidert, je conſentis ſur ſes inſtances à feindre une maladie qui ne me permettoit point de rejoindre l'Armée avant la fin de la Campagne. M. le Maréchal à qui j'écrivis plus naturellement les raiſons qui me retenoient en Angleterre, eut la bonté de les approuver. Quoique ma préſence

ne mît point abſolument ma Compagne à couvert, c'étoit la raſſurer que de faire comme la garde autour d'elle; & ſes allarmes n'ayant fait qu'augmenter ſa tendreſſe, il lui ſembloit qu'elle n'eût rien à redouter ſous la protection de l'amour. Par rapport à moi, ma conduite & le bonheur que j'avois eu de me rendre utile pendant la Campagne, ne me laiſſoient plus craindre les mauvaiſes interprétations, auſquelles j'avois été expoſé dans d'autres tems. Auſſi n'entendis-je aucune plainte de mon abſence; & la ſaiſon d'ailleurs étant déja fort avancée, j'appris bien-tôt que l'Ennemi s'étant retranché dans Tolmack, Place que ſa ſituation rendoit preſque imprenable, M. le Maréchal avoit pris le parti de diſtribuer ſes Troupes dans les Villes voiſines, pour le tenir en bride pendant l'hyver.

On avoit parlé diverſement en Angleterre des opérations de cette Campagne; mais je vis enfin tous les Anglois s'accorder à rendre juſtice aux ſages conſeils & à la conduite de M. le Maréchal. Il avoit fait conſumer inutilement aux Ennemis toutes leurs munitions de guerre & de bouche; & le fruit de tant de préparatifs, qui avoient allar-

mé long-tems l'Angleterre, étoit de ſe trouver renfermé dans le petit Port qui les avoit reçûs, & où il leur auroit été toujours facile de revenir, quand on auroit entrepris de forcer la nature pour leur faire regagner leurs Vaiſſeaux. Auſſi le Roi marqua-t'il beaucoup d'empreſſement pour revoir ſon Général, & peu de jours après, nous apprimes ſon arrivée à Hamptoncour.

Comme il avoit fallu ſoutenir le bruit que j'avois fait répandre, je ne m'étois pas éloigné de la Campagne de Mademoiſelle Fidert, & j'avois trouvé mille nouveaux charmes dans ſon commerce. Le tems & la tranquillité de ſa ſituation ſembloient avoir fermé toutes les traces de ſa funeſte avanture. Son cœur m'étoit abandonné de bonne foi, & ſi l'amour n'agiſſoit pas ſur le mien avec le même empire, je ne lui étois pas moins attaché par la reconnoiſſance & par le goût du plaiſir. Il ne manquoit rien à la douceur de notre vie, lorſque me croyant obligé de faire ma cour à M. le Maréchal, je quittai ma retraite, avec les précautions qui pouvoient donner de la vraiſemblance à ma maladie. Il marqua une joie extrême de me revoir, & les témoignages d'eſtime avec leſquels il

me préſenta au Roi, firent redoubler à ce Prince les bontés qu'il avoit toujours eues pour moi. Après avoir employé quelques jours à rendre compte de ſes deſſeins au Conſeil, il me demanda à ſouper chez Mademoiſelle Fidert, dont il avoit pris plaiſir à m'entendre vanter la tranquillité & le bonheur. Je ne lui demandai que le tems de la faire avertir, avec les meſures qui me paroiſſoient néceſſaires pour tenir cette partie ſecrete. Il conſentit à tout. Nous partîmes dès le milieu du jour, ſous prétexte d'une partie de chaſſe, & ſans autre ſuite que deux domeſtiques. Tous les ordres que j'avois pû donner dans un eſpace ſi court avoient été exécutés avec une exactitude admirable. Mademoiſelle Fidert, qui devoit de la reconnoiſſance à M. le Maréchal pour tant de bons offices qu'il lui avoit rendus, s'étoit crue obligée par ce motif, autant que par le reſpect que nous devions à ſon rang, de raſſembler tout ce qui pouvoit donner un air d'élégance à ſa fête. Elle en faiſoit le principal ornement : car n'ayant rien épargné pour relever les agrémens de ſa figure, je fus frappé moi-même de l'éclat avec lequel elle parut pour nous recevoir, & je ne fus point ſurpris des

marques d'admiration que je vis donner à M. le Maréchal.

Le ſouper répondit à de ſi charmans préludes. Il fut pouſſé fort loin dans la nuit. M. le Maréchal ne s'appercevoit point de l'approche du jour, & je fus obligé de l'avertir que s'il vouloit arriver à Hamptoncour avant la fin de la nuit, ſuivant la loi que nous nous étions impoſée à notre départ, il devoit interrompre des plaiſirs qu'il ſeroit toujours le maître de recommencer. Nous quittâmes Mademoiſelle Fidert, qui parut ſe ſurpaſſer encore dans les remercimens qu'elle lui fit de ſa viſite. Il m'avoit fait l'honneur de m'amener dans ſa chaiſe. A peine y fûmes-nous montés, que ſe répandant avec complaiſance ſur les louanges de ma Maîtreſſe, il me marqua une vive jalouſie de mon bonheur. Qu'avez-vous à déſirer, me dit-il, au-delà des avantages dont vous jouiſſez? Votre fortune ſuffit déſormais pour les plaiſirs dont je vous connois le goût, & je conçois que les emplois militaires, pour leſquels je vous vois ſi peu d'ardeur, ne feroient que déranger votre ſyſtême. Je vous porte envie; voila le bonheur que je voulois me procurer avec Madame de Gien. Votre heureux ſort vous

l'a fait trouver. Je ne pus lui répondre qu'en confeſſant que j'étois heureux ; mais le nom de Madame de Gien me faiſant rappeller que j'aurois pû l'être beaucoup plus avec elle, je ne me défendis point contre un mouvement de cœur qui me fit regreter le bonheur même qui lui arrachoit des ſoupirs. Vous auriez été plus heureux que moi, lui dis-je : & craignant auſſi-tôt de m'être fait voir trop à découvert, je voulus réparer mon imprudence, mais ce fut par un aveu qui en renfermoit encore plus. Votre bonheur, repris-je, auroit ſatisfait tous vos deſirs, parce que vous l'auriez trouvé avec une femme que vous aimez uniquement ; & pour moi, je n'ai que les plaiſirs de l'amour, ſans en avoir jamais eu les véritables ſentimens. Il fut ſi ſurpris de ce diſcours, que me preſſant de m'expliquer avec plus de clarté, il me demanda nettement s'il étoit poſſible que je fuſſe ſans amour pour Mademoiſelle Fidert. Je l'avois dit : je ne penſai point à me retracter. Il eſt certain, lui répondis-je, que je n'ai pas commencé avec elle par l'amour ; & tous les ſentimens qui peuvent naître à la ſuite, ſe ſentent toujours de leur origine. C'étoit corriger un peu mon indiſcre-

tion : cependant M. le Maréchal qui avoit trop d'expérience de ces ſortes de commerces, pour ignorer qu'ils deviennent quelquefois fort à charge aux Amans d'une fortune médiocre, lorſqu'ils ne ſont pas ſoutenus par l'éguillon de l'amour, me dit naturellement qu'il me trouvoit donc fort à plaindre de m'être engagé dans une dépenſe dont je ne devois pas recueillir autant de plaiſir qu'il ſe l'étoit imaginé. Et prenant droit auſſi-tôt de mon aveu pour me faire une propoſition qui me ſurprit ; après les raiſons, me dit-il, qui me forcent de renoncer à Madame de Gien, j'ai penſé que pour fermer toutes les plaies de mon cœur, je n'avois rien de mieux à faire que de choiſir pendant cet hyver une Maîtreſſe à Londres. Pour peu que Mademoiſelle Fidert vous ſoit incommode, je ſuis prêt à vous délivrer de ce fardeau, en ſuccédant à tous vos droits. Cette propoſition me parut badine : quelque chaleur que j'euſſe vû régner dans les diſcours de M. le Maréchal, je ne l'aurois pas ſoupçonné d'avoir conçû une paſſion ſérieuſe pour Mademoiſelle Fidert. Ma réponſe fut conforme à cette idée ; mais revenant à la ſienne, il me répeta que tout incapable que je

devois le croire de traverſer les inclinations de ſon ami, il ne faiſoit pas difficulté de m'avouer qu'il s'accommoderoit volontiers de ce qui n'étoit pas néceſſaire à mon bonheur; & qu'en un mot, ſans rien changer à la ſituation de Mademoiſelle Fidert, il me déchargeroit, quand je voudrois y conſentir, des frais de ſon entretien.

Ce n'étoit pas ſur le champ que je pouvois m'aſſurer aſſez de mes propres diſpoſitions, pour me répondre à moi-même de la facilité que je trouverois à le ſatisfaire. Mais deux réflexions que je fis tout d'un coup, me déterminerent néanmoins à lui en laiſſer l'eſpérance. Il étoit certain que je n'avois jamais ſenti pour Mademoiſelle Fidert les mouvemens d'une violente paſſion; & l'incertitude même, qui étoit le premier ſentiment que j'euſſe éprouvé à la propoſition de l'abandonner, me prouvoit bien que mon cœur lui étoit peu attaché par l'amour. Je m'étois rendu à ſes avances plutôt qu'elle à mes ſollicitations, & le plaiſir de la poſſéder n'étoit entré dans les motifs de mon engagement, qu'après le déſir de mettre ſa vie à couvert & le devoir de la reconnoiſſance. Or ſon propre intérêt ne lui rendoit-il pas la pro-

tection de M. le Maréchal beaucoup plus sûre que la mienne ; & n'eût-elle à craindre que les trahisons du jeune Ecke, pouvois-je lui rendre un plus grand service que de la délivrer de cette sorte d'allarmes ? Peut être se joignit-il à cette raison un retour secret vers Madame de Gien. De fait, je commençai à me persuader que M. le Maréchal étoit absolument détaché. C'étoit pour moi un obstacle de moins ; & quoique je n'eusse guéres plus de sujet que lui de conserver la moindre espérance, il me sembloit que l'éloignement d'un Rival si redoutable servoit dans quelque mesure à me rapprocher d'elle. Ma réponse fut donc encore que j'étois en effet sans passion, & que je ne contesterois rien à ceux qui viendroient à bout de m'ôter un cœur que j'avois eu le bonheur de gagner sans efforts ; mais je ne cachai pas non plus à M. le Maréchal que je me croyois aimé, & qu'il falloit sans doute de l'adresse & des soins pour engager Mademoiselle Fidert à changer de sentimens. Il ne s'effraya point des difficultés. Cependant après m'avoir remercié de cette espece de consentement, comme d'un sacrifice, il me fit une autre demande qui me causa beaucoup plus d'embarras. Vous sentez

bien, me dit-il, qu'en m'accordant de telles eſpérances, il faudroit vous priver de la voir. Je compris ſa penſée. Il me parut plus difficile qu'à lui de rompre ſans prétexte un commerce dans lequel je n'avois trouvé que de la douceur ; & la ſeule reconnoiſſance que je devois à la tendreſſe de Mademoiſelle Fidert demandoit de moi des ménagemens. Auſſi ne pus-je pouſſer ſi loin la complaiſance. Je promis ſeulement à M. le Maréchal de feindre quelque indiſpoſition, qui me feroit retrancher la familiarité où je vivois avec elle, & je lui repréſentai qu'après ce que j'étois réſolu de faire en ſa faveur, il devoit prendre quelque confiance à ma ſincérité. C'étoit l'amour, qui avoit déja pris aſſez de force dans ſon cœur pour y faire naître la jalouſie.

Il me fut aiſé pendant quelque tems de favoriſer ſa paſſion, en demeurant à Hamptoncour, tandis qu'il ne paſſoit point un jour, ſans prendre le prétexte de la chaſſe pour retourner dans une maiſon qu'il regardoit déja comme la ſienne. J'ignore quels y furent ſes progrès. Mais il me propoſa de me rendre à Londres pour me charger de l'exécution de quelques meſures qui concernoient la Campagne ſuivante. Je n'exa-

minai point s'il entroit dans ſes vûes quelque deſſein qui regardât le ſuccès de ſon amour. Je m'excuſai par un mot de lettre à Mademoiſelle Fidert de la néceſſité qui m'obligeoit de m'éloigner, & je partis ſans avoir reçû ſa réponſe. J'augurois bien pour M. le Maréchal du ſilence qu'elle avoit gardé ſi long-tems avec moi, & je ne pouvois l'attribuer qu'au goût qu'elle commençoit à prendre pour un nouvel amour.

A peine étois-je depuis deux jours à Londres, que j'y reçûs une lettre de Madame de Gien. Le changement que je croyois peu éloigné dans mon intrigue, me la fit ouvrir avec des ſentimens plus vifs que je n'en avois eu depuis long-tems pour ce qui me venoit d'elle. Mais quels furent-ils bien-tôt, en liſant à la premiere ligne: « M'aimez vous encore, & me ſuis-je trompée dans l'opinion que j'ai eue de votre fidélité & de votre conſtance? Je touche au moment du vous prouver la mienne; & je n'attens, ajoûtoit-elle, que votre réponſe pour entreprendre le voyage d'Angleterre. »

Dans toute ma vie il ne m'étoit rien arrivé qui m'eût cauſé tant de ſurpriſe. Je n'oſois m'en fier à mes yeux, & je re-

lûs vingt fois une lettre qui m'élevoit tout d'un coup au comble du bonheur. Mais il y reſtoit une obſcurité dont j'étois comme effrayé. Comment concevoir ce voyage que Madame de Gien m'annonçoit, & qu'elle faiſoit dépendre de ma réponſe ? Pouvois-je m'imaginer qu'une femme dont je n'avois que trop connu la ſageſſe, ſe fût déterminée à quitter ſon mari pour ſe venir jetter entre mes bras, ou qu'en ſuppoſant même que les premieres raiſons qui l'avoient fait paſſer en Angleterre, l'euſſent miſe dans la même néceſſité, elle eût pris, avant que de quitter la France, le parti de récompenſer ma tendreſſe en arrivant à Londres. Cependant rien n'étoit ſi clair que ſes expreſſions. Elle m'aimoit, diſoit elle, elle étoit prête à me le prouver en venant me joindre, & ſes doutes ne rouloient que ſur ma fidélité & ma conſtance.

De ces réflexions je paſſai naturellement à la ſituation où j'étois pour l'attendre, & mon trouble augmenta beaucoup, lorſque je n'y trouvai que des ſujets de crainte & de remords. De quel front pouvois-je lui répondre, que toute mon impatience avoit été de la revoir, & que j'avois fait ma ſeule conſolation

de cette eſpérance ? J'étois forcé de la tromper ; & s'il étoit vrai qu'elle eût conſervé pour moi les ſentimens qu'elle me marquoit, quel reproche ne devois-je pas me faire à moi-même de les avoir ſi peu mérités ? Cependant l'amour qui s'étoit renouvellé auſſi-tôt dans mon cœur avec tous ſes tranſports, ne me permit point de différer un moment ma réponſe. Je lui écrivis que je ne vivois que pour elle, & que ſans rien comprendre au bonheur qu'elle ſembloit me promettre, je me dévouois aveuglément à toutes ſes volontés.

Qu'il me reſta néanmoins de trouble & d'allarmes, après avoir fait partir ma lettre ! Je me trouvois chargé d'une autre femme ; dont je ne pouvois me perſuader encore que l'inconſtance eût été juſqu'à ſe lier preſque tout d'un coup avec un autre Amant. Son ſilence, qui m'avoit paru d'abord un augure ſi favorable au Maréchal, devint au contraire un juſte ſujet de crainte, lorſque je me rappellai par combien de ſermens elle s'étoit attachée volontairement à moi. J'en conclus que m'aimant encore de bonne foi, elle n'avoit peut-être ſouffert le Maréchal qu'en faveur des liaiſons qu'elle me connoiſſoit avec lui, &

que c'étoit moi qu'elle conſidéroit uniquement dans cette complaiſance. M. de Shomberg même ne m'avoit pas parlé de ſes amours avec la ſatisfaction qui accompagne le ſuccès. Enfin mon cœur ſembloit prévoir que j'allois me trouver dans le double embarras d'entretenir une femme, avec qui je n'aurois bientôt d'autres liens que ceux de ma propre généroſité, & de répondre à la tendreſſe d'un autre, vers laquelle je me ſentois porté par tous les mouvemens de mon cœur.

Je ne demeurai pas deux jours dans ce doute. Mademoiſelle Fidert qui n'avoit pas attendu ſi long-tems à s'allarmer de ma froideur, & qui n'avoit reçû effectivement M. le Maréchal que dans la vûe de me plaire, ne put ſupporter un éloignement qui ne lui parut pas juſtifié par une aſſez forte excuſe. Je reçus d'elle une lettre qui contenoit toutes les plaintes de ſon cœur. Elle me demandoit compte de mes occcupations, de mes ſentimens, en un mot, de toutes les heures que je paſſois ſans elle; & me conjurant avec toutes les tendreſſes de l'amour de la délivrer promptement d'une perſécution qu'elle ne m'expliquoit pas, il ne me fut pas difficile de

juger qu'elle ſe plaignoit des viſites de M. le Maréchal. Il fallut lui répondre. Je ne cherchai pas long-tems mes termes. Je trouvai dans mon cœur deux ſentimens d'une certitude preſqu'égale; l'un qui m'attachoit aſſez fortement à elle pour ne me jamais permettre de l'abandonner dans ſon infortune, & l'autre qui me rappelloit ſans ceſſe vers Madame de Gien, à qui j'avois dévoué toutes mes affections. J'écrivis donc à Mademoiſelle Fidert qu'elle ſe défioit ſans raiſon de ma conſtance, & qu'auſſi longtems qu'elle ne prendroit point d'autre engagement, je n'étois pas capable d'abandonner un moment ſes intérêts. Je n'y ajoutois pas un mot d'amour. Le cœur de Mademoiſelle Fidert ne fut pas ſatisfait de cette réponſe, & je n'éprouvai que trop tôt ce que le mien m'avoit fait preſſentir.

M. le Maréchal ayant été forcé de ſe rendre à Londres, j'appris enfin de lui-même qu'il n'avoit pas obtenu tout le ſuccès qu'il s'étoit promis dans ſon entrepriſe, & qu'il avoit trouvé un cœur fort difficile à vaincre. Il comprenoit lui même que ce n'étoit point l'honneur qu'il avoit à combattre, puiſque Mademoiſelle Fidert lui avoit avoué qu'avant

notre engagement elle avoit eu d'autres amours. Mais elle ne lui avoit pas déguiſé non plus qu'elle m'étoit attachée par des ſermens inviolables, & que joignant la reconnoiſſance à l'amour, il n'y avoit point de fortune qu'elle pût préférer à moi. Il s'étoit plaint : il lui avoit reproché ſon aveuglement ; & dans les mouvemens de ſon dépit il avoit été juſqu'à lui confeſſer que c'étoit avec ma participation qu'il lui offroit ſon cœur & la diſpoſition de tout ſon bien. Elle avoit été vivement picquée d'une marque ſi offenſante de mon indifférence ; mais faiſant violence à ſon reſſentiment, elle m'avoit caché comme à lui la plaie mortelle que ce diſcours avoit faite au fond de ſon cœur.

Je me gardai bien de changer de langage avec lui, & plus porté que jamais à flater ſa paſſion, je l'exhortai à mieux eſpérer de ſes ſoins. Si vous l'aimez, lui dis-je, ne doutez pas que vous ne parveniez d'autant plutôt à lui plaire, que je ſuis réſolu de me borner avec elle au ſeul ſoin de ſon entretien. J'honore ſa naiſſance, j'eſtime ſon caractère ; mais ce n'eſt plus le ſeul penchant que j'ai à vous obliger, qui me fera négliger ſa tendreſſe. Je me ſuis guéri de cet attachement

chement par mes réflexions. J'ai d'autres vûes. Enfin, continuai-je, d'un air dont ſa prévention ne lui permit point de remarquer tout l'embarras, je vous l'abandonne, parce que j'ai le cœur occupé par une autre inclination, & que lui ſouhaitant tout le bonheur qu'elle mérite, je ne connois perſonne avec qui elle puiſſe en eſpérer tant qu'avec vous. Un autre, me répondit gravement M. le Maréchal, ſe dégouteroit peut-être de ce qui paroît abandonné avec cette apparence de mépris; mais ce n'eſt point par les yeux d'autrui que le cœur ſe détermine, & j'ai découvert mille charmes dans cette Maîtreſſe que vous négligez. Il interrompit l'explication que je voulois donner à mes termes, & me preſſant de lui tenir parole; Voici, reprit-il, ce qui me reſte à eſpérer de votre amitié; c'eſt une lettre, par laquelle vous déclariez honnêtement à Mademoiſelle Fidert que vous ne prétendez plus rien à ſon cœur, & que vous lui laiſſez la liberté de former d'autres engagemens. Il me ſeroit honteux, ajouta-t'il, qu'elle la reçût de ma main; mais vous la lui ferez remettre par un de vos gens ou des miens; & c'eſt aſſez qu'elle apprenne ainſi de vous-même ce que je n'ai pû

lui perſuader par toutes mes proteſtations.

Quelque intérêt que j'euſſe à le ſatisfaire, il me parut ſi indigne d'un galant homme, ſi dur & ſi injurieux pour une femme, de lui marquer ſans prétexte & ſans raiſon qu'on renonce à ſon amour & à ſes faveurs, que je priai M. le Maréchal de ne pas mettre mon obéiſſance à cette épreuve. Mais lui promettant encore de me diſpenſer de la voir, je m'y figurai d'autant plus de facilité, que la Cour revenant à Londres, les prétextes ne pouvoient me manquer pour y paſſer tout l'hiver. Malgré cette convention, je ne voulus pas ſouffrir non plus qu'il ſe chargeât de l'entretien de Mademoiſelle Fidert, avant qu'elle eût conſenti elle-même à recevoir de lui ce ſervice; & quelque empire qu'un commerce de la nature du nôtre puiſſe donner ſur une femme, je ne pus me perſuader qu'il me mît en droit de diſpoſer d'elle ſans ſa participation. Ainſi M. le Maréchal fut réduit à la liberté qu'elle n'oſoit encore lui refuſer de la voir, avec cette circonſtance mortifiante, que depuis la déclaration qu'il lui avoit faite de ſes ſentimens, elle lui avoit déclaré elle-même que n'ayant point de diſpoſition à s'y

rendre, elle ne voyoit dans lui que ſon bienfaiteur & mon ami.

Cependant je me trouvai bientôt accablé de ſes lettres, & ſes plaintes devinrent ſi vives & ſi preſſantes, que dans l'eſpérance où j'étois continuellement de voir arriver Madame de Gien, j'appréhendois qu'elles ne fuſſent toutes deux à Londres, avant que je me fuſſe nettement dégagé d'un lien ſi fâcheux. Cette crainte m'endurciſſant un peu contre mes propres principes, je réſolus enfin de confier mon infidélité au papier, mais ſans la participation de M. le Maréchal, & avec toutes les meſures qui pouvoient adoucir le chagrin de Mademoiſelle Fidert. Et lui proteſtant que rien n'étoit capable de diminuer l'intérêt que je prenois à ſon bonheur, je lui avouois que d'anciens devoirs, dont je m'étois crû dégagé en me liant avec elle, m'impoſoient la néceſſité de rompre un commerce où j'avois trouvé mille charmes. Je la priois d'être ſans inquiétude ſur les beſoins de la fortune, parce que je veillerois ſans ceſſe à l'entretenir dans l'abondance; mais en évitant de lui faire connoître que je regardaſſe cet engagement comme un fardeau, je lui inſinuois qu'elle pouvoit trouver dans la

tendreſſe de M. le Maréchal beaucoup plus d'agrémens que dans la mienne, & qu'il dépendoit d'elle en un mot de ſe faire le plus heureux ſort du monde avec un homme qui paroiſſoit l'adorer. Cette lettre lui fut portée par un de mes Gens, à qui je donnai en même-tems la commiſſion de me rapporter à Londres une partie de mon Equipage, qui étoit reſtée chez elle, & mille choſes qui étoient à mon uſage.

Il revint dès le jour ſuivant, mais avec une réponſe que la fureur avoit dictée ; & pour combler mon inquiétude, il m'apprit que Mademoiſelle Fidert, dangereuſement malade depuis qu'elle avoit lû ma lettre, demandoit abſolument que je lui rendiſſe une viſite, ſi je n'aimois mieux que dans l'état même où elle étoit, elle ne ſe fît amener à Londres. Je me flatai de l'appaiſer par la complaiſance & la douceur. Cependant une entrevûe de cette nature me faiſant appréhender de fâcheuſes explications, je communiquai mon embarras à M. le Maréchal, en lui propoſant même de faire le voyage avec moi. Je ne lui fis pas cette propoſition, ſans quelque crainte de lui entendre répondre que c'étoit vouloir l'expoſer à une ſcéne fort odieuſe pour un

Amant. Mais la jalouſie lui faiſant ſouhaiter au contraire d'être témoin de ma viſite, il ne balança point à m'accompagner. Nous trouvâmes Mademoiſelle Fidert au lit. Une ſeule femme, qui étoit dans le ſecret de ſon déguiſement, & déguiſée comme elle, ayant apperçû M. le Maréchal qui deſcendoit de la chaiſe avec moi, ſe hâta de lui porter cette nouvelle. C'en étoit aſſez pour lui faire pénétrer mes vûes. Elle refuſa de nous voir, ſous les prétextes que ſa maladie lui fourniſſoit, & toutes nos inſtances ne purent nous faire ouvrir ſa porte.

Autant qu'il me fut aiſé de pénétrer la cauſe de ce caprice, autant me parut-il difficile de régler mes réſolutions. La premiere idée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut celle de retourner ſur le champ à Londres, en prenant occaſion de ſon refus même pour me juſtifier enſuite par écrit. M. le Maréchal applaudit à ce deſſein, & m'offrant de reſter après moi, il me promit de lui faire entendre que diverſes affaires dont j'étois chargé par la Cour, ne m'avoient pas permis d'attendre qu'il lui fût plus commode de nous recevoir. Mais je conçûs que c'étoit reculer un devoir auquel je ne ſerois pas moins forcé de revenir ; & ce

qui pouvoit arriver de plus fâcheux pour elle & pour moi étant qu'elle prît la réſolution de ſe rendre à Londres, je me déterminai à finir avec conſtance l'entrepriſe dans laquelle je m'étois engagé.

Cependant le jour s'étant paſſé tout entier, j'admirai que M. le Maréchal, qui étoit appellé à la Cour par des raiſons beaucoup plus ſérieuſes que les miennes, ne penſa point à partir vers le ſoir, ſuivant le projet avec lequel nous étions venus. Son inquiétude le trahiſſoit par tous ſes mouvemens ; & plus il croyoit pénétrer que c'étoit ſa préſence qui faiſoit refuſer à Mademoiſelle Fidert de nous voir, plus la jalouſie redoublant ſes craintes, il paroiſſoit réſolu de ne pas me laiſſer ſeul avec elle. Je le voyois empreſſé à la porte de l'appartement, ſuſpendu au moindre bruit, & ne laiſſant rien échapper de ce qui frappoit ſes yeux ou ſes oreilles : il faiſoit demander par intervalles s'il n'étoit pas permis de s'introduire ; & c'étoit aſſez que cette demande vînt de lui pour la faire rejetter ; tandis qu'on étoit déſeſpérée que je paruſſe attendre la même faveur avec ſi peu d'impatience, ou plutôt tandis que la raiſon qu'on avoit de me la refuſer, étoit préciſément l'importunité

qu'il marquoit pour l'obtenir. La nuit ſe paſſa encore. Il auroit été agréable à des ſpectateurs indifférens de voir la contrainte dont tous nos entretiens ſe reſſentirent. Notre embarras, quoique la cauſe en fût ſi différente, ſe reſſembla continuellement dans ſes effets. Il parut juſques dans les politeſſes que nous nous faiſions mutuellement à l'occaſion de nos moindres beſoins ; j'affectois de tout recevoir avec reconnoiſſance, comme ſi j'euſſe été dans la maiſon d'autrui, & mes remercimens ſe tournoient vers M. le Maréchal, à qui je voulois perſuader qu'il étoit dans la ſienne. Il rejettoit au contraire ce compliment comme un badinage, & me traitant de Maître avec un ſouris forcé, il prétendoit que ſes droits étoient bien bornés, puiſqu'il ſe trouvoit ſi peu de pouvoir après la ceſſion même que je lui avois faite de tous les miens.

Enfin ſçachant du Valet que j'avois donné à Mademoiſelle Fidert, qu'elle s'obſtinoit à ne pas s'expliquer avec moi dans la préſence de M. le Maréchal, j'aurois ſans doute prié ce Seigneur de me laiſſer quelques momens ſeul avec elle, ſi je n'euſſe reçû de Londres la plus étrange nouvelle qui pût m'arriver

dans cette conjoncture. Madame de Gien arrivée la veille avoit envoyé chez moi ſur le champ, & les Domeſtiques que j'y avois laiſſés ne ſcachant que par des ſoupçons confus que j'avois une intrigue d'amour dans le voiſinage de Hamptoncour, avoient répondu ſur la cauſe de mon abſence & ſur le tems de mon retour par de ſi miſérables explications, que je me formai mille ſujets d'allarmes ſur le rapport mal conçû que l'un d'eux vint m'en faire. Il étoit parti à la priere de Madame de Gien même, pour me preſſer de retourner à Londres, & ce que j'en pus tirer de moins obſcur, fut qu'elle marquoit le dernier empreſſement pour me voir.

Comme j'ignorois juſqu'où mes Domeſtiques avoient pû pénétrer dans mon intrigue, & que je ne doutai point qu'il ne leur fût échappé quelque indiſcrétion, je me livrai à la crainte de tout ce qui pouvoit m'arriver de fâcheux, ſi mon départ étoit retardé d'un moment. C'eût été redoubler mon trouble que de m'expoſer dans des circonſtances ſi délicates aux plaintes & aux reproches de Mademoiſelle Fidert. Je me bornai à lui laiſſer par écrit quelques mots d'excuſe; & me gênant encore moins avec

M. le Maréchal, à qui j'étois sûr que rien ne pouvoit être plus agréable que mon départ, je partis sous le seul prétexte d'une affaire indispensable, qui étoit assez colorée par la diligence du Courrier qui étoit venu m'avertir. L'amour étoit sans doute le motif qui me pressoit beaucoup plus que toutes mes allarmes. Tous les mouvemens de mon cœur furent un transport continuel jusqu'à Londres. Je me figurois qu'une femme à qui sa tendresse avoit fait repasser la mer pour me voir, ne pouvoit m'attendre que les bras ouverts ; & me livrant d'avance à tous les plaisirs que je me croyois prêt à goûter, je perdis jusqu'a l'inquiétude qui devoit me rester de la situation de Mademoiselle Fidert, & de l'indiscretion de mes domestiques.

Ce fut chez Madame de Gien que je me fis conduire directement, & ma confiance augmenta, lorsque j'eus appris qu'elle n'avoit pas quitté sa maison depuis son arrivée. Je me présentai à elle avec cette vive émotion qui donne tant d'ascendant sur l'esprit aux sentimens du cœur, & me jettant à ses genoux ; je les avois embrassés mille fois, avant que de m'être apperçû qu'elle faisoit tous ses efforts pour me repousser. Sa voix se fit

mieux entendre. Non non, me dit-elle; je ne me rendrai point à des careſſes ſi paſſionnées, ſans être sûre que je vous retrouve tel que j'ai cru vous laiſſer. Je vous l'apprens; c'eſt le ſeul motif qui m'ait amenée en Angleterre. Et pour ne vous laiſſer rien ignorer de mes vûes: mon Mari eſt mort; je puis diſpoſer de ma main, je vous la deſtine comme à l'homme du monde qui m'a inſpiré le plus de tendreſſe & d'eſtime; mais je veux ſçavoir ſi le caractere que je vous ai connu, ne s'eſt ſouillé par aucune tache; & je me ſens aſſez forte pour retourner libre ſur mes pas, ſi j'apprens que vous ayez mal répondu dans mon abſence à l'opinion que j'avois emportée de vous.

Ce langage, accompagné de l'air ferme & décent qui impoſe du reſpect à la plus vive paſſion, me jetta dans une confuſion, que je réuſſirois mal à repréſenter. Mes remords étant les derniers ſentimens qui m'avoient occupé, ils furent auſſi ceux qui vinrent frapper le plus vivement mon imagination; & ſoutenus encore par l'idée préſente de l'indiſcretion de mes domeſtiques, ils me rendirent auſſi muet que ſi ma ſentence eût été prononcée. Cependant un inſtant de

réflexion me fit rappeller toute ma fermeté. En ſuppoſant mon infidélité découverte, il ne m'étoit pas défendu de faire valoir mes excuſes. L'amour pouvoit devenir aſſez éloquent dans ma bouche pour me juſtifier aux yeux d'une femme à qui il avoit fait former de ſi grands projets en ma faveur, & le prix glorieux qu'elle propoſoit au mien ne ſuffiſoit-il pas pour me faire entreprendre l'impoſſible ?

Toutes ces raiſons, fortifiées en un moment par l'ardeur naturelle de mon courage, m'inſpirerent la hardieſſe, non-ſeulement de me défendre, ſi l'on en venoit aux accuſations, mais de faire d'avance tous mes efforts pour diſſiper des défiances qui ne pouvoient avoir encore d'autre fondement que de ſimples ſoupçons. Je proteſtai à Madame de Gien que ſans m'être jamais flaté du bonheur auquel ſa généroſité & ſa tendreſſe vouloient m'élever, je l'avois religieuſement adorée, & que dans ſon abſence même, c'eſt-à-dire, dans un tems où ſon indifférence affectée ſembloit m'ôter les eſpérances confuſes qu'elle m'avoit données à ſon départ, mon cœur n'avoit jamais ſenti pour un autre la paſſion qu'elle m'avoit inſpirée.

Ce diſcours étoit équivoque ; mais il ne bleſſoit ni la vérité ni l'honneur, puiſque j'ai fait obſerver qu'il étoit entré peu d'amour dans mon attachement pour Mademoiſelle Fidert, & qu'au milieu même des plaiſirs que j'avois goûté avec elle, l'image de Madame de Gien m'avoit cauſé des regrets ou des remords.

Cependant ſans rien changer à la ſévérité de ſa contenance, elle répéta que ne voulant rien ménager pour ſatisfaire ſa tendreſſe, il étoit juſte auſſi qu'elle fût aſſurée de la mienne. Ce qui n'empêcha point que dans le détail de notre entretien, elle ne me parlât de ſes affaires & des miennes avec cet air d'intérêt qui ſuppoſe des vûes communes. Elle parût extrêmement ſenſible aux diſtinctions que j'avois obtenues par mes ſervices. Elle me félicita de mes deux penſions, & me racontant à ſon tour les changemens qui étoient arrivés dans ſon ſort, elle m'attendoit à un dégré inexprimable, en me faiſant ſentir à chaque mot que toutes ſes vûes & toutes ſes entrepriſes étoient rapportées ſans ceſſe à moi. Comme c'étoit la fatigue du voyage qui la retenoit chez elle depuis deux jours, je me crus in-

téreſſé à l'y faire demeurer plus long-tems, pour me donner celui de me dégager abſolument de Mademoiſelle Fidert. Les prétextes ne me manquerent point, dans les attentions que je devois à ſa ſanté. Mais j'ignorois qu'elle avoit déja pris des meſures pour les éclairciſſemens qu'elle vouloit ſe procurer, & que tous les ſoins que j'allois prendre étoient moins des précautions que des remedes.

Un Valet dévoué à ſon ſervice & qui l'avoit ſuivie dans ſon premier voyage, étoit parti pour la campagne de Mademoiſelle Fidert preſqu'auſſi-tôt que le mien. Il n'avoit oſé s'adreſſer à ſes Gens pour en tirer des informations; mais malgré tous les ſoins avec leſquels nous avions déguiſé ſon ſexe, il s'en étoit répandu quelques ſoupçons, qui l'aiderent à pénétrer la vérité. Cependant près de ſix ſemaines que j'avois paſſées ſans y paroître, & les aſſiduités continuelles de M. le Maréchal jetterent quelque trouble dans ſes conjectures. Il ne put ſe perſuader que je fuſſe lié par l'amour avec une femme que je voyois ſi peu, & que j'abandonnois ſi tranquillement aux ſoins d'un autre. Ayant ſçû néanmoins que c'étoit moi qui avois

loué la maiſon, & qu'à mon retour d'Irlande j'y avois vécu familiérement pendant deux mois, il revint à Londres avec ce mélange d'obſcurités & de lumieres, & le compte qu'il rendit de ſa commiſſion ne fut pas plus clair pour ſa Maîtreſſe.

Elle s'arrêta au ſeul point ſur lequel il ne pouvoit lui reſter d'incertitude. J'avois conſervé avec Mademoiſelle Fidert des liaiſons que je lui avois cachées ; & dans le détail même de mes affaires & de mes amuſemens, il ne m'étoit pas arrivé de prononcer une fois ſon nom. Cette réſerve ſembloit couvrir quelque myſtere qui ne pouvoit être indifférent pour une Amante. Il ne fallut point d'autre prétexte pour commencer ſes plaintes. Dès ma premiere viſite, elle me demanda ce que c'étoit qu'une campagne que j'avois louée pour la jeune Irlandoiſe dont elle ſe ſouvenoit de m'avoir vû prendre les intérêts avec tant d'ardeur. L'air dont elle me fit cette queſtion ne me laiſſa d'abord aucun doute qu'elle n'eût découvert toute mon intrigue, & je vis le moment où ne comptant plus que ſur ſa bonté, & ſur la ſincérité de ma paſſion, j'allois lui faire l'aveu du déſordre où j'étois tom-

bé dans ſon abſcence. Mais je fus encore raſſuré par les apparences préſentes, qui étoient toutes en ma faveur, & m'imaginant bien que ſes informations n'avoient pû commencer que depuis ſon arrivée, je me flattai de pouvoir détourner tous ſes ſoupçons ſur M. le Maréchal. En lui confeſſant donc que je n'avois pas ceſſé de rendre ſervice à Mademoiſelle Fidert, je l'aſſurai que l'eſtime & la compaſſion avoient rempli dans mon cœur les fonctions de l'amour; & pour corriger auſſi-tôt ce qu'il y avoit encore de trop naïf dans cette déclaration, je lui appris que cette belle Irlandoiſe avoit inſpiré une paſſion ſi vive à M. de Schomberg, qu'il lui donnoit tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes occupations. Je m'étendis ſur la peinture de ſes empreſſemens, & ſi j'avouai que l'entretien de Mademoiſelle Fidert m'avoit engagé dans quelque dépenſe, j'ajoutai que M. le Maréchal m'en avoit dérobé l'honneur, en ſe chargeant uniquement de ce ſoin. Je m'étois mis la veille en état de tenir ce langage; car n'ayant plus rien de ſi important que de répondre aux faveurs de Madame de Gien, j'avois écrit à M. de Schomberg que je cédois enfin à ſes in-

ſtances, & que je lui abandonnois le plaiſir de ſatisfaire ſa généroſité en fourniſſant aux beſoins de ſa Maîtreſſe.

Sans me piquer d'éloquence & d'adreſſe, j'eus la ſatisfaction de m'appercevoir qu'on s'étoit laiſſé perſuader par une explication ſi vraiſemblable. Madame de Gien y trouva dequoi répondre à ſes propres objections, car il lui parut naturel que pour obliger M. de Schomberg je me fûſſe chargé de louer une maiſon de campagne à Mademoiſelle Fidert; & rien d'ailleurs ne lui ſembloit ſi déciſif que la conſtance de mon ſéjour à Londres, d'où elle étoit sûre que je n'étois ſorti qu'une fois depuis ſix ſemaines. Le redoublement de ſes bontés me fit juger que je n'avois plus rien à combattre dans ſon cœur. Je m'applaudiſſois déja d'avoir triomphé ſi facilement de ſes préventions, ſans l'avoir trompée par des impoſtures, & ſans avoir fait même trop de violence à la vérité; lorſqu'un de mes Gens vint m'avertir que j'étois attendu chez moi avec des marques extraordinaires d'impatience par un jeune homme qui paroiſſoit arriver de la campagne. Madame de Gien n'entendit point cet avis, & j'en remerciai le Ciel; car le ſens ne

lui en auroit pas parû plus incertain qu'à moi. Je me rendis maître de mon trouble, pour lui faire entendre que des affaires preſſantes me forçoient de la quitter, & tremblant des ſuites de cet incident, je ne balançai point à m'aller jetter dans une mer dont je prévoyois tous les orages, mais que j'aurois ſouhaité mille fois plus terrible ſi j'avois eu la certitude d'en eſſuyer ſecretement toutes les horreurs. M'imaginant même que Mademoiſelle Fidert étoit déja informée de l'arrivée de Madame de Gien, & que ſans doute elle lui attribuoit mon inconſtance, je m'étonnois après les marques que j'avois déja reçûes de ſa faveur qu'elle ne fût pas venue directement chez elle, & que la moitié du moins de ſes emportemens ne fut pas tombée ſur ſa Rivale. Mais je me trompois en la croyant ſi bien inſtruite. Elle n'avoit ſuivi que le tranſport auquel ſon cœur s'étoit livré lorſqu'elle avoit appris mon départ, & n'ayant pas écouté un moment M. le Maréchal pendant deux jours qu'il l'avoit forcé de ſuſpendre le ſien, elle étoit partie enfin dans l'obſcurité de la nuit, pour me chercher au mépris de toutes les bienſéances & de tous les dangers.

Je ne l'abordai point ſans découvrir ſur ſon viſage une partie des mouvemens qui l'agitoient. Mais j'avois eu ſoin, en rentrant chez moi, d'ordonner que ma porte demeurât fermée pour tout le monde, ſans en excepter M. le Maréchal & Madame de Gien. Malgré la violence de ſes agitations, elle affecta de me recevoir d'un air compoſé, & ſa premiere queſtion ne me fit point attendre toute l'impétuoſité que j'avois crû remarquer dans ſes yeux. Elle me demanda ſi j'avois réſolu de lui percer le cœur en l'abandonnant, & ſi ce n'étoit pas la traiter avec trop de mépris que de l'arracher de mes bras pour la mettre indignement dans ceux d'un autre. Je ne répondis point au dernier de ces deux reproches ; mais juſtifiant le parti que je prenois de me ſéparer d'elle par la néceſſité de mes propres intérêts, je lui renouvellai les proteſtations d'un zéle dont je croyois lui avoir donné aſſez de preuves pour me flatter qu'elle devoit le croire ſincére ; & ce qu'il falloit dire peut-être avec plus de ménagement, je l'aſſurai que dans le commerce que j'avois eu avec elle, ce ſentiment n'avoit jamais été plus vif que je prétendois toujours le conſerver. Ma penſée étoit

ſeulement que n'ayant jamais été à elle par d'autres ſentimens que ceux de l'amitié, je lui promettois que rien ne ſeroit capable de me les faire perdre ; mais ſoit que l'ayant compris elle ne voulût point ſe borner à une liaiſon ſi ſimple, ſoit qu'elle trouvât quelque choſe de cruel & d'offenſant dans l'erreur où mes careſſes avoient pû la jetter, elle perdit toutes meſures après cette déclaration. Je n'entendis plus qu'un torrent d'injures & de menaces, auſquelles je n'oppoſai que mon ſilence, avec quelques marques de l'étonnement où j'étois de trouver tant d'emportement dans une femme dont j'avois toujours admiré la douceur. Elle ſaiſit cette penſée, quoique je ne l'euſſe exprimée qu'imparfaitement. De la douceur, s'écria-t-elle ! Ah ! j'en ai pour la droiture & pour l'honneur, mais je dévoue les traitres à toute ma haine ; & cette main, ajouta-t-elle en levant les bras, cette main, qui a percé le ſein d'un pere, me fera juſtice du plus lâche & du plus perfide de tous les hommes.

J'avoue qu'après avoir entendu longtems ſes outrages avec moins de reſſentiment que de compaſſion, je fus ſaiſi à mon tour d'une vive horreur au ſouve-

nir qu'elle n'avoit pas honte de me rappeller. Dans quelque familiarité que j'euſſe vécu avec elle, jamais il ne lui étoit échappé de me parler de cette horrible avanture, & j'avois toujours évité moi-même de réveiller dans ſon imagination des traces ſi funeſtes. Mais je conclus comme elle, que la vie d'un homme odieux ne lui coûteroit gueres après avoir ſi peu ménagé celle de ſon pere; & j'ajoutai à cette réflexion qu'un crime dont elle avoit l'audace de ſe vanter ne lui avoit jamais cauſé des remords bien preſſans. Peut-être l'horreur & l'indignation m'auroient-elles portées à m'aſſurer ſur le champ de ſes mains, & à la renvoyer ſous une garde sûre dans ſa maiſon de campagne, au riſque de toutes les extrémités auſquelles elle étoit capable de s'expoſer par ſes propres fureurs; mais un inſtant de réflexion ſur une familiarité de plus de ſix mois, qui m'avoit fait découvrir mille qualités admirables dans le fond de ſon caractére, ſuſpendit tout d'un coup ma réſolution. C'eſt une Amante, commençois-je à me dire à moi-même; c'eſt une fille de vingt ans, à qui la néceſſité de ſon ſort a contribué plus que mon mérite & mes ſervices à faire

naître une violente inclination pour moi. La punirai-je de m'aimer ? Lui ferai-je un crime du regret qu'elle a de mon infidélité ? Il ne falloit pas d'autres motifs pour rallumer tout le zéle que je lui avois promis à la ſervir ; & dans quelle occaſion pouvoit-il mieux s'exercer ? Mais elle me déroba l'honneur de ne devoir ce changement qu'à mes réflexions. Etant revenue tout d'un coup à elle-même, elle joignit les mains, elle leva les yeux au Ciel, & frémiſſant de l'horrible tranſport où elle venoit de s'abandonner, elle me demanda avec un torrent de larmes de finir ſa vie par les mêmes fins dont elle m'avoit menacé.

Ses regards, le ſon de ſa voix, toute ſa figure me parut ſi touchante dans la poſture qu'elle prit pour me témoigner ſa honte & ſes remords, que paſſant preſqu'auſſi vîte qu'elle à des ſentimens preſqu'auſſi vifs que les ſiens, je me reprochai amérement toutes les idées qui pouvoient la bleſſer, & je reconnus comme je l'avois fait par la tragique avanture de ſon pere, qu'une paſſion violente eſt capable d'altérer par intervalles les meilleurs caracteres. Il ne fut plus queſtion, après lui avoir rendu

cette juſtice, que d'employer la douceur pour gagner ſon eſprit. Je lui repréſentai ſous de nouveaux tours ce que je lui avois écrit pluſieus fois, c'eſt-à-dire, que n'ayant pas eu deſſein de former un éternel engagement avec elle, & ne m'y étant même porté que par de purs mouvemens d'amitié, elle n'avoit pas droit de crier à l'injuſtice ou à la perfidie, lorſque des raiſons plus fortes que le goût du plaiſir me forçoient de lui rendre ſon cœur & ſes promeſſes. Au reſte, mon inclination à la ſervir étoit ſi peu changée, qu'elle pouvoit diſpoſer abſolument de mon bien; & lorſque j'avois parû ſeconder le déſir que M. le Maréchal avoit de ſe lier avec elle, c'étoit dans la ſeule vûe d'aſſurer ſa tranquillité, avec un homme qui pouvoit la rendre beaucoup plus heureuſe que moi du côté de l'amour & de la fortune.

J'avois pris une de ſes mains dans la chaleur de ce diſcours, & j'avois joint à la politeſſe de mes expreſſions toute la douceur que j'avois pû mettre dans mes yeux & dans le ton de ma voix. Je réuſſis effectivement à calmer ſon imagination. Mais en ſe plaignant avec moins d'emportement que de triſteſſe &

d'amertume du malheur qu'elle avoit eu de faire trop de fond ſur ma fidélité, elle me déclara qu'en vain M. le Maréchal s'obſtineroit à la perſécuter, & qu'après avoir éprouvé deux fois qu'elle n'avoit point de bonheur à eſpérer de l'amour, elle étoit réſolue d'y renoncer pour jamais. Je ne m'arrêtai point à combattre là-deſſus ſes idées. Au contraire ne doutant point que l'avenir ne les changeât bien-tôt, je lui répondis que c'étoit à elle à conſulter ſes inclinations, & que le parti qu'elles lui feroient prendre ſeroit celui que j'approuverois toujours. Cette eſpéce de conſentement que je donnois à ſes réſolutions ſervit à la rendre encore plus tranquille, ſur-tout lorſque j'eus ajouté que je lui conſeillois de retourner à ſa campagne, où elle ſeroit libre de ſe conduire par ſes propres volontés. Vous y viendrez donc quelquefois, interrompit-elle, & vous ne laiſſerez plus paſſer ſix ſemaines ſans me voir? Je lui répondis que loin de la fuir ou de renoncer à la voir, je trouverois toujours du plaiſir à l'aſſurer de mon attachement. Elle parût ſi ſatisfaite de ma réponſe, & dans la joye qu'elle en eut elle ſe fit ſi peu preſſer pour partir, que

je ne doutai point qu'elle ne l'eût trouvée propre à ranimer toutes ſes eſpérances. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins que je pénétrai ſon raiſonnement. Elle ſe figura, ſur ma promeſſe & ſur la douceur de ma réponſe, que c'étoit quelque vûe d'intérêt qui me faiſoit ſouhaiter d'interrompre un commerce dont j'appréhendois de l'obſtacle pour ma fortune ; & ſi ſa tendreſſe ne fut pas flatée de me voir ſacrifier la mienne à mon ambition, elle n'en eſpéra pas moins de me ramener ſecretement à elle, juſqu'au tems où mes vûes de fortune me permettroient de la revoir ouvertement.

Il ſe préparoit pendant ce tems-là de grands changemens dans la ſienne, & l'erreur qu'elle avoit emportée en me quittant, l'en fit profiter pendant quelques jours avec plus d'ardeur qu'elle n'en auroit été capable ſans ce motif. Le Roi qui aimoit tendrement M. le Maréchal s'étant apperçû qu'il étoit dévoré par quelque chagrin ſecret, l'avoit preſſé pluſieurs fois de lui ouvrir ſon cœur ; & redoublant ſes inſtances, dans l'excès de triſteſſe où il l'avoit vû plongé le jour même qu'il étoit revenu à Londres ſur les traces de Mademoiſelle Fidert,

Fidert, il en avoit enfin tiré l'aveu de ſes peines. Une avanture ſi ſinguliere avoit extrêmement piqué la curioſité de ce Prince. Quoique M. de Schomberg n'eut pas manqué de jetter un voile ſur la premiere partie de notre Hiſtoire, il n'avoit pas diſſimulé que Mademoiſelle Fidert étoit dans l'infortune ; & la repréſentant avec tous les traits dont l'amour l'avoit gravée dans ſon cœur, il avoit excité la compaſſion du Roi juſqu'à lui faire naître l'envie de la voir. ce deſſein ne pouvoit être exécuté facilement, lorſque le plus grand chagrin de M. le Maréchal étoit d'ignorer ce qu'elle étoit devenue. Cependant comme il ſe figura que j'en pouvois être mieux informé que lui, il me le fit demander vers le ſoir, & je ne fis pas difficulté de lui apprendre qu'après avoir paſſé quelques heures à Londres, elle s'étoit déterminée par mon conſeil à retourner à ſa campagne. Il rendit compte au Roi de cette heureuſe nouvelle, & dès le matin du jour ſuivant, la chaſſe ſervit de prétexte pour ſe faire conduire ſur cette route. Il ne fut pas difficile au Roi de s'écarter avec M. de Schomberg à l'entrée de la nuit. Ils arriverent enſemble dans une maiſon où

M. le Maréchal étoit trop connu pour appréhender qu'on lui en refusât l'entrée ; & les prétextes d'indiſpoſition ne pouvant autoriſer Mademoiſelle Fidert à refuſer de le voir lorſqu'elle n'avoit pas manqué de ſanté pour faire le voyage de Londres, elle fut forcée par la bienſéance de lui accorder la faveur qu'il lui demanda de ſouper avec elle. Le Roi feignit admirablement d'être un Gentilhomme ordinaire, & de ne pas pénétrer au-delà des apparences. Mais il prit tant de goût pour la figure & pour l'entretien de Mademoiſelle Fidert, qu'il ne la quitta qu'avec le déſir de la revoir, & n'en faiſant point myſtere à ſon Guide, il le pria de renouveller quelquefois une partie qui avoit eu pour lui tant d'agrément. Quoique le caractere de ce Prince ne le portât point à la galanterie, & que la bonté particuliere dont il honoroit M. de Schomberg fut une autre raiſon pour l'empêcher de penſer à l'amour, un Amant auſſi paſſionné que M. le Maréchal ne put ſe défendre des plus vives impreſſions de la jalouſie. Dans les craintes que le projet du Roi lui fit concevoir, il ſaiſit un moment avant ſon départ pour avertir Mademoiſelle Fidert

que c'étoit ce Prince qu'il lui avoit amené ; & lui cachant qu'elle en fut connue, il lui demanda pardon au contraire de l'avoir expoſée malgré lui même au riſque de l'être. Son deſſein étoit de la jetter dans des allarmes aſſez fortes pour lui faire éviter à l'avenir de ſe montrer, lorſqu'il prendroit envie au Roi de revenir, ou du moins lorſqu'il reviendroit avec d'autres Guides ; mais cet artifice tourna contre lui-même. Mademoiſelle Fidert ſe livrant à des idées toutes différentes, s'imagina qu'il ne pouvoit lui rien arriver de plus heureux que d'être connue du Roi, non-ſeulement pour ſe mettre à couvert des pourſuites de la juſtice, qui étoient toujours à redouter pour elle, mais encore pour arriver au but qu'elle avoit de me rengager dans ſes chaines, en ſe rendant utile à mon ambition, ſi elle pouvoit obtenir quelque faveur auprès de ce Prince. Dans cette double vûe, qui ne lui paroiſſoit pas ſans vrai-ſemblance après les marques particulieres d'attention que le Roi lui avoit données pendant le ſouper, elle affecta en recevant ſes remercimens, de faire briller plus que jamais tous ſes avantages naturels ; & cette eſpece de coquetterie jetta M. de Schom-

berg dans de nouveaux tourmens.

Je me croyois pendant ce tems-là au comble du bonheur, par la réſolution que Madame de Gien me marquoit ouvertement de m'épouſer ; & la difficulté qui paroiſſoit l'arrêter n'étoit plus que l'incertitude du lieu où nous fixerions notre établiſſement. Elle n'auroit pas penſé à retourner en France, ſi la plus grande partie de ſes biens avoit été d'une nature à pouvoir paſſer en Angleterre. Mais dans un tems où la rigueur des Edits rendoit ce tranſport extrêmement difficile, il ſembloit qu'il n'y eût point à balancer entre le riſque de perdre toute ſa fortune, & le penchant qu'elle ſe ſentoit à demeurer à Londres. D'un autre côté j'y étois retenu par quelque choſe de plus preſſant que la conſervation des bienfaits du Roi. Quelle apparence de me laiſſer engager par l'amour à retourner dans ma Patrie, tandis que mille raiſons plus ſérieuſes n'avoient point eu cette force après l'obtention de ma grace & la promeſſe de quantité de faveurs ? N'étoit-ce pas me deshonorer dans la Nation où je ſerois rentré comme dans celle que j'allois quitter ? Nous paſſions les jours entiers à peſer toutes ces raiſons, & le ſoin

d'une délibération ſi importante ſe joignant aux témoignages continuels de notre tendreſſe, il n'étoit pas ſurprenant que la Maiſon de Madame de Gien où j'étois perpétuellement fût une eſpéce de ſanctuaire dont perſonne n'avoit la liberté d'approcher. Les meilleurs amis qu'elle eut à Londres ignoroient même ſon arrivée. Cependant en moins de huit jours, qui s'étoient paſſés depuis la viſite que j'avois reçûe de Mademoiſelle Fidert, & lorſque je m'applaudiſſois d'une tranquillité qui achevoit de diſſiper toutes mes craintes, le bruit public apporta juſqu'à nous que le Roi faiſoit chaque jour réguliérement le voyage de Croydon, & qu'il n'en revenoit que fort tard dans la nuit. Je connoiſſois toutes les maiſons qui compoſoient ce lieu. Celle que j'avois louée pour Mademoiſelle Fidert étoit la ſeule où le Roi pût entrer avec bienſéance, & lorſqu'on parloit de viſites réguliéres & de familiarité, il étoit encore plus impoſſible que ſon choix fût tombé ſur une autre. Au milieu de mon étonnement, tout ce que je pus concevoir fut que M. de Schomberg qui paſſoit pour être mieux que jamais avec le Prince, lui avoit communiqué le ſecret

de ſes amours, & qu'ayant enfin prévalu ſur les réſiſtances de Mademoiſelle Fidert, ils avoient établi un ordre de ſoupers familiers, qui avoient été de tous tems le principal goût du Roi Guillaume. Je n'en étois pas moins ſurpris que M. le Maréchal ſe fût jetté dans ce genre d'amuſemens, qui s'accordoit mal avec la diſpoſition que je lui connoiſſois à la jalouſie ; mais rien n'auroit été ſi peu vraiſemblable pour moi, ni ſi éloigné de me tomber dans l'eſprit, que la vérité d'une ſi étrange avanture.

Je l'appris plutôt que le Public, car perſonne n'étoit diſpoſé non plus que moi à ſe l'imaginer. Le Valet que j'avois donné à Mademoiſelle Fidert penſant à la quitter lorſqu'il ſe crût convaincu par une ſi longue interruption de notre commerce que j'avois rompu abſolument avec elle, prit l'occaſion d'un voyage qu'elle lui fit faire à Londres pour me venir prier de le reprendre à mon ſervice. Il n'étoit chargé d'aucune Lettre pour moi, ni même d'aucune marque de ſouvenir, & je commençai effectivement à voir avec admiration, qu'une femme ſi vive & ſi paſſionnée eût été capable d'être revenue ſi parfaitement à l'indifférence. Mais après m'a-

voir expliqué ſes déſirs, le Valet me parla de la ſituation de ſa Maîtreſſe, comme d'un myſtere dont il partageoit la connoiſſance avec un petit nombre d'autres Domeſtiques. Elle étoit toujours adorée de M. le Maréchal, qui n'étoit pas parvenu à vivre plus familiérement avec elle, quoique perſonne n'ignorât dans la maiſon qu'il fourniſſoit généreuſement à la dépenſe. Le Roi qui s'y rendoit preſque tous les jours à ſouper, la connoiſſoit pour une fille, & paroiſſoit charmé de la voir & de l'entendre. Il vivoit néanmoins en ſi bonne intelligence avec M. de Schombert, que de part & d'autre il falloit que cette aſſociation fût libre & volontaire; mais ce qui en faiſoit le principal agrément, c'eſt que Mylady Arlington, Mylady Pembroock & quelques autres Dames qui s'y trouvoient régulièrement avec divers Seigneurs aimés du Roi, prenoient Mademoiſelle Fidert pour un jeune Gentilhomme d'Irlande, dont l'eſprit & la figure plaiſoient à ce Prince, & le ſoupçonnoient même d'une paſſion ſur laquelle ſes Ennemis n'ont pas trop ménagé ſa gloire. Il n'ignoroit pas l'opinion qu'on s'en formoit, & ſon plaiſir étoit d'en badiner

avec M. le Maréchal & Mademoiſelle Fidert. Je demandai à celui qui me faiſoit ce récit, ſi le Roi ſçavoit le nom de Mademoiſelle Fidert, & les raiſons qu'elle avoit eues de quitter l'Irlande ? Mais ce ſecret n'étoit pas connu des Domeſtiques, & mon Valet étoit même le ſeul qui fût bien informé de cette tragique avanture.

Il ne me parût plus incertain que Mademoiſelle Fidert n'eût ſurmonté toute l'inclination qu'elle avoit pour moi, & je me félicitai autant qu'elle d'une victoire qui nous aſſuroit à tous deux le repos. Madame de Gien même, à qui je communiquai ce que je venois d'apprendre, fut extrêmement ſatisfaite de voir juſqu'à l'ombre de ſes ſoupçons diſſipée. Je promis à mon Valet de le reprendre à mon ſervice, & je lui ordonnai de cacher ſoigneuſement qu'il m'eût parlé. Mon ſeul embarras etoit d'expliquer la conduite de M. le Maréchal avec moi. Il ne m'avoit pas donné la moindre marque de ſouvenir depuis que je l'avois quitté à Croydon, & je m'étois préſenté pluſieurs fois à ſa porte ſans l'avoir trouvé chez lui. Je n'avois pû m'imaginer qu'il me l'eut fait refuſer volontairement ; mais ſa froideur étoit

trop déclarée pour m'y tromper, & je l'avois même ſoupçonné d'avoir appris l'arrivée de Madame de Gien, & de s'être offenſé des faveurs qu'elle m'accordoit.

Quelques jours ſe paſſerent encore, pendant leſquels Madame de Gien décida enfin que je demanderois au Roi la permiſſion de faire ſecretement le voyage de France avec elle, & que nous employant enſemble à tirer toute la part que nous pourrions de ſon bien, nous nous mettrions en état de retourner à Londres avant l'ouverture de la Campagne. Quoiqu'elle eût ſouhaité que je quittâſſe le ſervice, je lui avois fait goûter que ce ne fût du moins qu'après la Campagne ſuivante, parce que je devois un peu plus de conſtance à mon honneur après les faveurs que j'avois reçûs de la Nation. Tout mon chagrin, dans un arrangement qui combloit mes eſpérances, étoit que Madame de Gien s'obſtinât à différer notre mariage juſqu'à notre retour, & je lui en faiſois des plaintes ameres, dans le tems même que j'étois forcé d'en approuver les raiſons. Mais lorſque je ne penſois plus qu'aux préparatifs de notre depart, je reçûs une Lettre de Mademoiſelle Fi-

dert, par ce même Valet que je devois reprendre à mon ſervice. En me la remettant il me dit que lui ayant demandé quelques jours auparavant la liberté de ſe retirer, ſous le prétexte qu'il m'avoit apporté à moi-même, elle avoit parû fort choquée de l'opinion qu'il lui marquoit d'elle & de moi, & qu'elle lui avoit refuſé nettement ſon congé. Enſuite le chargeant de la Lettre qu'il m'apportoit, vous apprendrez de M. de Montcal, lui avoit-elle dit, s'il penſe lui-même que notre liaiſon ſoit rompue. J'ouvris cette Lettre. J'y trouvai peu d'expreſſions tendres; mais après quelques plaintes de ce que l'ambition m'avoit fait renoncer à la tendreſſe, elle m'apprenoit que pour entrer dans mes vûes aux dépens même de ſon bonheur & de ſon repos, elle s'étoit condamnée non-ſeulement à vivre quelque tems ſans me voir, mais à ſouffrir la vûe de quelques perſonnes dont elle ſe réſervoit à m'apprendre le nom; & que ce qui lui avoit fait prendre une réſolution ſi étrange, étoit l'avantage qu'elle avoit eſpéré d'en tirer & qu'elle en tiroit effectivement pour ma fortune. Elle venoit d'obtenir pour moi le Régiment de Cavalerie qui vacquoit encore de-

puis que j'avois quitté Dublin, & le Gouvernement de Cork, qui étoit un des plus riches de l'Irlande. Ambitieux ! ajoutoit-elle, votre cœur eſt ſatisfait ; je verrai à préſent ſi vous croyez qu'il ne vous reſte rien à faire pour la ſatisfaction du mien ; & quand les raiſons qui vous ont éloigné de moi ſubſiſteroient encore, vous n'êtes pas diſpenſé de chercher quelque moyen de me voir ſecretement, pour apprendre du moins par quelle voie j'ai réuſſi à vous ſervir. Elle me marquoit enſuite le jour & l'heure où je pouvois me rendre à Croydon ſans être obſervé de perſonne ; ſi je n'aimois mieux qu'elle me joignît dans quelque lieu voiſin, dont elle m'abandonnoit le choix.

Tout me parut ſi extraordinaire dans cette Lettre, que remettant ma réponſe au lendemain, j'ordonnai au Valet de demeurer pour l'attendre. Mon embarras n'étoit point de marquer par quelques mots de politeſſe à Mademoiſelle Fidert que j'étois ſenſible au déſir qu'elle conſervoit de m'obliger, & d'attendre enſuite l'explication de la Cour, qui m'apprendroit quelle confiance je devois prendre à ce qui m'étoit annoncé ; mais en ſuppoſant même que les fa-

veurs qu'elle m'apprenoit fuſſent certaines, j'étois partagé entre pluſieurs ſentimens délicats, qui avoient un droit preſqu'égal à ſe faire écouter. Malgré les anciennes raiſons qui m'avoient déterminé à ne pas déſirer plus d'élévation de ma fortune, il me ſembloit qu'étant sûr d'épouſer Madame de Gien, je ne devois pas rejetter ce qui pouvoit me rendre plus digne de l'honneur qu'elle me deſtinoit, & ce qui étoit même capable d'arrêter les réflexions que je craignois du côté de la France, fut un mariage où l'amour lui faiſoit oublier quantité de conſidérations. Un Colonel de Cavalerie, Gouverneur d'une Place importante, pouvoit devenir le mari d'une femme qui s'étoit vûe par ſon premier mariage dans un rang fort élevé à la Cour de France. Mais l'honneur me permettoit-il de faire cet uſage d'un bienfait qui m'avoit été procuré par d'autres vûes ? Il étoit clair, quoique je n'en euſſe point encore reçû l'explication, que Mademoiſelle Fidert conſervoit des prétentions ſur moi, & qu'elle ne prenoit point tant d'intérêt à ma fortune ſans en attendre de la reconnoiſſance. La nature de ſes eſpérances n'étoit pas plus incertaine, lorſqu'elle

en revenoit à me reprocher que l'ambition m'avoit fait renoncer à l'amour, & qu'elle ſembloit me laiſſer à deviner ce qui me reſtoit à faire, diſoit-elle, pour la ſatisfaction de ſon cœur. Enfin c'étoit trahir Mademoiſelle Fidert que de tourner en quelque ſorte ſes bienfaits contr'elle-même. Je réſolus de comuniquer mon incertitude à Madame de Gien. Il m'étoit aiſé, dans la prévention où elle étoit en ma faveur, de lui faire prendre mes difficultés dans un ſens qui n'eût rien d'offençant pour elle. Je me hâtai de retourner à ſa maiſon. Mais j'y fus reçû de la maniere la plus cruelle & la plus contraire à mon attente. Comment aurois-je pu prévoir que dans l'eſpace d'une heure tout l'Edifice de mon bonheur & de ma fortune eût été preſqu'entierement renverſé ?

Le Valet de Mademoiſelle Fidert ne m'avoit pas trouvé chez moi en arrivant, & l'empreſſement qu'il avoit marqué pour me rendre ſa Lettre, avoit obligé mes domeſtiques de l'envoyer chez Madame de Gien. Il ne m'y avoit pas rencontré non plus ; mais n'ayant jamais eu de raiſons de lui faire les mêmes ouvertures ſur les ſentimens que j'avois pour elle, que ſur mes liaiſons avec ſa

Maîtreſſe, il ne fit pas difficulté de paroître devant elle, & de ſatisfaire à diverſes queſtions qu'elle lui fit avec plus d'adreſſe qu'il n'en avoit pour y répondre. Il ne put déguiſer de qui venoit la Lettre qu'il avoit à me rendre. Il ne cacha pas plus heureuſement le commerce que j'avois eu avec Mademoiſelle Fidert, & croyant au contraire que c'étoit me faire honneur aux yeux d'une amie que de vanter la familiarité, où j'avois vécu avec une femme qui avoit tant de part à la faveur du Roi, il raconta tout ce qui m'étoit arrivé avec elle depuis qu'elle avoit quitté Madame de Gien à Dublin. A la verité s'imaginant toujours que notre commerce étoit abſolument rompu, il parla de notre ſéparation avec regret, & l'attachement qu'il avoit pour moi lui fit ajouter qu'elle n'aimeroit jamais perſonne à qui elle dût plus juſtement ſa tendreſſe. Madame de Gien mit tout l'ordre qu'elle put dans l'idée qu'elle ſe fit de mon avanture, dès qu'elle me vit paroître, elle me raconta juſqu'à la moindre circonſtance du récit qu'elle avoit entendu.

Je compris tout d'un coup que ce ſeroit me défendre mal que de lui déguiſer la vérité par des artifices. Il ſuffiſoit

qu'elle eût reçû la moindre lumiere de mon avanture pour l'approfondir de mille maniéres, la diſſimulation d'ailleurs étoit un état ſi violent pour moi que j'aimois beaucoup mieux devoir ma grace à la ſincérité de mon repentir. Mais ſans me donner le tems de m'expliquer, elle me demanda ſi je prétendois lui cacher auſſi ce que contenoit cette Lettre que je venois de recevoir, & les doutes qu'elle me marqua de ma nouvelle infidélité me força de la lui abandonner ſans réfléxion. Avec les éclairciſſemens qu'elle s'étoit procurés, elle n'y trouva rien d'obſcur; & raiſonnant auſſitôt ſur ma ſituation, comme je l'avois fait moi-même, elle me fit la grace d'ajouter avec un ſourire amer que l'embarras où elle me ſuppoſoit par ſes conjectures, étoit encore l'opinion la plus favorable qu'elle pût ſe former de ma bonne foi. Je ne cherchai point à la détromper. Il eſt vrai, lui dis-je, en baiſſant les yeux, que dans le déſeſpoir de votre abſence, & ne trouvant pas même dans vos Lettres dequoi nourrir une paſſion qui n'étoit plus propre qu'à me rendre malheureux; aprés avoir réſiſté long-tems, après avoir atteſté mille fois le Ciel qui connoiſſoit le fond de ma tendreſſe & de

ma fidélité, je me ſuis rendu aux ſollicitations d'une jeune perſonne qui regardoit comme une reſſource dans ſes infortunes de s'attacher à un homme dont elle avoit connu la généroſité par mille ſervices. J'ai vécû familiérement avec elle, mais combien ce commerce a-t'il duré? juſqu'au moment où j'ai trouvé l'occaſion de la quitter ſans reproche, en la remettant à M. le Maréchal de Schomberg, qui avoit conçû pour elle des ſentimens qu'elle ne m'a jamais inſpirés. Je fais cette remarque, ajoutai-je, pour vous perſuader que l'amour n'eſt entré pour rien dans un attachement que j'ai rompu ſans violence. J'avois le cœur plein de vous, dont je me croyois oublié; & j'ai porté la conſtance de l'amour, juſqu'à m'affliger de me voir trop aimé d'une femme pour qui je ne pouvois prendre les mêmes ſentimens. Aurois-je balancé un moment à la fuir, ſi j'euſſe reçû la moindre marque de votre tendreſſe? Et ſi la bienſéance permettoit à un homme de ſe vanter de ſes rigueurs, comment l'ai-je traitée depuis que j'ai reçû votre derniére Lettre, & & que ne ſuis-je pas diſpoſé à faire pour rompre tout reſte de commerce avec elle, au moindre témoignage que

vous me donnerez qu'il vous bleſſe ?

Je ne vous diſſimulerai pas d'ailleurs, repris-je, en levant tendrement les yeux ſur elle, que tous les raiſonnemens que vous avez faits ſur la Lettre, m'étoient venus à l'eſprit, après l'avoir lûe, & que loin de vous en faire un myſtére, je venois vous les communiquer. J'attens vos ordres pour répondre à Mamoiſelle Fidert. La fortune ne me touche qu'autant qu'elle peut ſervir à m'approcher de vous.

Mon diſcours & mes regards avoient ſi peu changé la contenance de Madame de Gien, que paroiſſant livrée aux plus terribles réfléxions, elle demeura longtems dans un profond ſilence, après m'avoir entendu. Je commençois à mal augurer d'un air ſi chagrin, & j'allois ajouter quelque choſe pour ma juſtification; lorſqu'ouvrant enfin la bouche, ſans rien changer à la ſévérité de ſon viſage; la premiére réparation que vous ayiez à me faire, eſt, me dit-elle, de remercier votre maîtreſſe du ſervice qu'elle vous a rendu, & de renoncer à tous les biens qu'elle peut vous offrir. Voyez ſi vous êtes capable de cet effort. Je remets à vous expliquer mes ſentimens, lorſque vous aurez commencé par cette ſatis-

faction. A peine lui laiſſai-je le tems de finir. Vous ſerez obéie, m'écriai-je, & je veux que vous dictiez juſqu'à mes termes. Je renverſai tout ce qui étoit devant moi pour chercher une plume, & m'étant placé près d'elle, j'attendis en la regardant, qu'elle prît en effet la peine de me dicter ma Lettre. Mais n'ayant pû l'y faire conſentir, je me hâtai de l'écrire moi-même. Je remerciois peut-être trop bruſquement Mademoiſelle Fidert de l'intéret qu'elle prenoit à ma fortune, & la priant de ne pas s'occuper d'un ingrat, je renonçois formellement à tous les biens qui pouvoient partir de ſa main. J'ajoutois même que n'ayant jamais eu d'amour pour elle, je ne pouvois qu'être importuné des témoignages du ſien. Liſez, dis-je à Madame de Gien, en lui préſentant ma Lettre. Elle la reçut; mais l'ayant lue en effet, tandis que je donnois ordre qu'on appellât le Valet de Mademoiſelle Fidert, elle n'attendit mon retour que pour la déchirer à mes yeux. Non non, me dit-elle, ce n'eſt pas ſérieuſement que je veux m'oppoſer à votre fortune, & je ſçais bon gré à votre maîtreſſe de s'y être employée ſi heureuſement. Je ne vous en ſuis pas moins

obligée du ſacrifice que vous me faites de ſes préſens & de ſa Lettre. Mais ſi vous vous ſouvenez à quel prix je vous ai promis mon cœur, en vous quittant à Dublin, ſi vous m'avez juré de la fidélité & de la conſtance, ſi je vous ai gardé l'une & l'autre, après vous les avoir jurées moi-même ; enfin ſi c'eſt le hazard qui m'a fait découvrir une perfidie que je n'aurois jamais ſçû par votre aveu, vous ne ſerez pas ſurpris qu'avant que de vous donner les derniéres preuves de ma tendreſſe, je revienne à vous en demander d'autres de votre ſincérité. Je retournerai en France, ajouta-t-elle, & vous demeurerez à Londres. Le tems nous apportera de part & d'autre les éclairciſſemens que je ſuis venue chercher, & qui me paroiſſent néceſſaires de part & d'autre pour la ſûreté de notre engagement.

Elle ſe leva auſſitôt, ſans vouloir écouter tout ce que la douleur & l'amour m'auroient fait dire pour ma juſtification. L'air & les maniéres qu'elle reprit avec moi furent ceux qu'elle avoit gardés pendant les premiers mois de notre ſéjour à Londres. Je la conjurai en vain de ſe laiſſer toucher par le déſeſpoir dont je commençois à ſentir les

plus affreux mouvemens, & qui ſeroit bien-tôt au comble par ſon abſence & par la crainte de ſon changement. Rien ne fut capable de la fléchir, enfin m'ayant prié même de rendre mes viſites moins fréquentes juſqu'à ſon départ, & de trouver bon qu'elle ne les reçût plus ſans témoins, elle me jetta dans une conſternation que je n'avois jamais éprouvée.

Il fallut commencer ſur le champ l'exécution de tant d'ordres rigoureux. Elle appella quelques perſonnes de ſa maiſon, dont la préſence arrêta toutes mes plaintes, quelques momens après, elle me chargea d'une commiſſion indifférente, qui demandoit que je la quittâſſe pour le reſte du jour. Je l'acceptai avec ſoumiſſion, quoique ſon deſſein parût être de me chagriner, en m'éloignant d'elle. Mais tout mon deſeſpoir ſe renouvellant, après l'avoir quittée, je commençai par le tourner ſur Mademoiſelle Fidert, que j'accuſois de tous mes malheurs. Pourquoi s'obſtinoit-elle à troubler mon repos? Quel beſoin avois-je & de ſes ſervices & de ſa tendreſſe? N'étoit-il pas étrange qu'elle voulût forcer mon cœur à l'aimer, & qu'elle cherchât par conſéquent ſa ſatisfaction aux dépens de la mienne? N'avois-je pas fait

pour elle plus que la généroſité & la compaſſion n'avoient jamais fait faire à perſonne ? Mille raiſonnemens de cette nature qui m'étoient inſpirés par la violence de ma douleur, me firent retourner auſſi-tôt chez moi pour lui faire ma réponſe. Je la tournai plus durement encore que celle que Madame de Gien avoit déchirée. Je conſeillois Mademoiſelle Fidert de s'occuper de ſes amours avec M. le Maréchal, & de ſa faveur auprès du Roi, ſans perſécuter plus longtems un homme dont elle n'avoit jamais ſervi qu'à troubler le repos. Non-ſeulement je renonçois aux Emplois qu'elle prétendoit m'avoir procurés, mais c'étoit aſſez qu'ils vinſſent d'elle, pour me les faire refuſer, & tout ce que je pouvois obtenir de mon cœur, après le mal qu'elle m'avoit fait, étoit de ne la point haïr. Je remis cette affreuſe lettre à ſon Meſſager, malgré mille remords que je ſentois d'un emportement ſi brutal ; & j'ajoutai même, en le congédiant, pour répondre à l'eſpérance qu'elle lui avoit donné d'apprendre de moi-même comment j'étois diſpoſé pour elle, qu'il pouvoit aſſurer ſa maîtreſſe que je l'avois oubliée pour toute ma vie. Il partit avec les marques d'une vive ſurpriſe. Je re-

vis le ſoir Madame de Gien, qui ſoutint conſtamment le nouveau rolle qu'elle avoit commencé, & ſi elle me permit de ſouper avec elle, ce fut avec les précautions qui pouvoient m'empêcher de l'entretenir librement.

Cette nuit, qui précéda un horrible événement, en fut pour moi comme l'augure, par la cruelle agitation où je la paſſai toute entiére. M'étant aſſoupi le matin, l'accablement où j'étois, fit durer mon ſommeil juſqu'au milieu du jour. Mais je fus bruſquement réveillé par un de mes gens, qui m'apprit que Mademoiſelle Fidert étoit à ma porte, & que malgré l'aſſurance qu'on lui avoit donnée, que j'étois encore au lit, elle demandoit avec obſtination à me voir. En ſupputant l'eſpace dont ſon Valet avoit eu beſoin pour retourner à Croydon, il falloit qu'elle eût fait une merveilleuſe diligence, & cette précipitation ſeule ſembloit me menacer de quelque ſcéne violente. Cependant comme je n'étois point capable de la traiter auſſi durement de vive voix que dans ma lettre, je ne pus me diſpenſer de la faire introduire. Elle n'attendit point ma réponſe, & preſqu'auſſi prompte que mon Valet, elle étoit dans ma chambre, avant qu'il en fût ſorti.

Je la reçus d'un air embarraſſé, mais doux & civil, qui réfroidit peut-être le tranſport où je la ſuppoſois, parce qu'elle le prit pour la marque de quelque changement dans mes diſpoſitions. Elle m'épargna la peine de lui faire donner un Fauteuil, & s'étant placée d'elle-même près de mon lit, elle me demanda d'un air fier ſi c'étoit à Madame de Gien qu'elle devoit s'en prendre de mon inconſtance & de mes mépris. Cette queſtion m'étonna d'abord juſqu'à m'ôter la voix pour lui répondre. Je compris qu'elle avoit ſçû de ſon Valet l'arivée de cette Dame, & je me fis un reproche amer de ne lui avoir pas recommandé de ſe taire. Cependant le mal étant ſans reméde, je pris le parti de ſaiſir l'occaſion qu'elle me donnoit elle-même de lui ôter tout reſte d'eſpérance par un aveu ſincere de ma ſituation. Ne me reprochez point, lui dis-je, un ſentiment auſſi indigne de vous & de moi que le mépris; mais il eſt vrai qu'ayant depuis long-tems une vive paſſion pour Madame de Gien, il n'a jamais été en mon pouvoir d'en reſſentir pour vous, & que depuis ſon arrivée à Londres, je ſuis moins diſpoſé que jamais à profiter de vos bontés. Elles me deviendroient

même odieuſes, ajoutai-je, ſi elles continuoient de me faire autant de mal qu'elles m'en ont déja cauſé. C'eſt ce que je brûlois d'entendre de ta bouche, me répondit-elle. Et cherchant impatiemment quelque choſe qu'elle tenoit caché ſous ſes habits; Eh bien, tu vas voir, ajouta-t'elle, que tous les coups de ma main ne ſont pas criminels, & je ſerai juſte du moins, en te puniſſant ſur moi-même. Je ne doutai point que ce ne fût un poignard qu'elle cherchoit, & je me précipitai ſur elle, pour arrêter ſes mains. Mais elle l'avoit déja tiré, & toute ma vigueur fut à peine ſuffiſante, pour me rendre maître de ſon bras. La pointe en étoit même tournée vers ſon eſtomac, de ſorte que le moindre mouvement pouvant tromper toutes mes précautions, je n'oſois preſque m'en fier à la main, dont je lui tenois le bras, tandis que j'aurois voulu me ſervir de l'autre, pour lui arracher ſon poignard. Ce combat ſe faiſoit des deux côtés avec des efforts ſurprenans, & dans un ſilence qui marquoit que toute notre attention & toutes nos forces y étoient réunies. Mais n'ayant pu éloigner le poignard de ſon propre ſein, ſans l'approcher du mien, la facilité qu'elle eut à

s'en

s'en ſervir contre moi, lui fit changer de deſſein. Elle me l'enfonça autant qu'elle le put dans cette ſituation, & mon bonheur fut ſeulement que le coup n'ayant point été direct, il ne pénétra point aſſez pour être auſſi mortel qu'il auroit dû l'être au milieu de l'eſtomac.

J'abandonnai ſon bras auſſi-tôt que je me ſentis bleſſé; mais tout le ſoin que je devois à ma propre vie ne m'empêcha point de me précipiter encore une fois ſur elle, lorſqu'au lieu de paroître appaiſée par ma bleſſure, je lui vis faire encore un mouvement pour ſe frapper. L'impétuoſité de mon action la renverſa par terre; Je renouvellai tous mes efforts pour lui ôter le poignard, mais elle avoit eu le tems de ſe faire une large bleſſure, dont le ſang couloit encore plus rapidement que de la mienne. Un profond évanouiſſement où elle tomba tout d'un coup me donna de la facilité à la déſarmer. J'appellai auſſitôt mes domeſtiques, car il ne nous étoit pas échappé un ſeul mot à l'un & à l'autre, & ce ſanglant démêlé s'étoit paſſé ſi vîte que le bruit n'avoit pu ſe faire entendre bien loin.

Nud comme j'étois, & tout couvert de ſang, je m'étois jetté ſur mon lit,

où mes domeſtiques effrayés d'un ſi affreux ſpectacle, vouloient me rendre leurs premiers ſoins. Non non, leur dis-je, en les écartant de la main; commencez par cette furieuſe, qui me paroît plus dangereuſement bleſſée que moi. J'arrêtai mon ſang avec mes draps, tandis qu'ils lui porterent leurs ſecours. Mon Valet de chambre étoit Chirurgien. Il m'aſſura, après avoir examiné ſa bleſſure, qu'elle ne pouvoit être mortelle; & ce qu'il y eut de plus étrange, ce fut que, pour la panſer, dans l'évanouiſſement où elle étoit encore, il fut obligé de la tranſporter ſur mon lit. La connoiſſance lui revint bientôt. Mais dans la confuſion de mille mouvemens que ſa ſituation lui fit renaître, elle faillit de la perdre encore, lorſqu'elle me vit à ſon côté, & dans l'embarras des ſecours qu'elle avoit déja reçus. Comme j'étois bleſſé légerement, & que j'avois conſervé toute ma liberté d'eſprit, mon attention ſe tournoit vers elle pour examiner ſes premiéres agitations. Mais après m'avoir conſidéré quelques momens d'un œil égaré, elle ſe cacha entierement le viſage, en l'appuyant contre le chevet du lit, & elle s'obſtina dans cette poſture à ne point parler, &

à ne pas répondre. Je lui adreſſai néanmoins quelques reproches, où il entroit moins de reſſentiment que de tendreſſe & de douleur. Je lui demandai quelle avoit pu être la raiſon d'un ſi affreux tranſport, & ſi je lui avois jamais fait la moindre promeſſe dont elle ſe crût en droit de demander l'exécution avec cette violence. J'évitai de lui parler de Madame de Gien, dont il ne m'étoit que trop aiſé de juger que le nom ſeul avoit cauſé toute ſa fureur; mais en lui rappellant avec douceur l'Hiſtoire de notre connoiſſance & de notre commerce, je la preſſai de me faire appercevoir par où j'avois pu mériter d'elle, qu'elle s'armât contre ma vie, & que pour me l'arracher, elle eût pouſſé l'emportement juſqu'à ſacrifier la ſienne.

Son ſilence fut ſi opiniâtre, que prenant enfin le parti de ne pas l'importuner plus long-tems, j'ordonnai à mes gens de la tranſporter dans une chambre voiſine, où j'avois un autre lit. Mais ayant entendu l'ordre que je leur donnois, elle leur fit ſigne de la main de ne pas s'approcher, & lorſqu'ils parurent ſe diſpoſer à ne pas moins exécuter mes ordes, elle les repouſſa ſi vivement dans la langueur où elle étoit,

que je fus obligé d'arrêter leur zéle. Je lui fis alors quelques politeſſes ſur le déſordre du lieu où elle ſouhaitoit qu'on la laiſſât ; & j'allois me faire tranſporter moi-même dans une autre chambre, lorſqu'on m'avertit que M. de Schomberg demandoit à me voir. Quel contretems ! Mademoiſelle Fidert ne douta point, & je fus perſuadé auſſi que c'étoit elle uniquement qu'il cherchoit. Elle ouvrit enfin la bouche pour me recommander inſtamment de cacher qu'elle fût chez moi. Je me hâtai de paſſer dans la chambre voiſine ; & m'étant couvert d'une robbe qui cachoit les traces de mon ſang, je le fis avertir que j'étois fort incommodé, avant que de le recevoir.

Notre converſation fut un tiſſu perpétuel de déguiſemens & d'équivoques. Le compte que je lui rendis de ma ſanté, n'eut aucun rapport à la vérité de ma ſituation. Mes réponſes ne furent pas plus ſinceres, lorſque ſans me faire connoître qu'il cherchât Mademoiſelle Fidert, il m'eut demandé s'il y avoit longtems que je ne l'avois vûe. De ſon côté, il me parla de ſes amours avec un air de ſatisfaction, qui devoit ne me laiſſer aucun doute de ſon triomphe, comme s'il eût craint de ſe déshonorer, en me con-

feſſant qu'il n'étoit pas plus avancé ; & lorſque je me plaignis d'avoir cherché inutilement l'occaſion de lui faire ma cour, il m'aſſura qu'il ne s'étoit pas moins occupé de mes intérêts ; puiſque je n'ignorois plus ſans doute qu'il avoit contribué de tout ſon pouvoir aux nouvelles faveurs que j'avois reçûes du Roi. Mes remercimens furent du même ton. Enfin m'ayant parlé en peu de mots de l'honneur que Sa Majeſté lui faiſoit d'aller quelquefois ſouper à Groydon, où il faiſoit, ajouta-t'il, ſon ſéjour ordinaire, il me promit de ne pas ſe relâcher du zéle qu'il avoit pour le progrès de ma fortune. Il me quitta. J'admirai que la corruption de la Cour d'Angleterre eût gagné ſi-tôt un homme d'un caractere ſi ſolide.

Cependant Mademoiſelle Fidert n'eut pas plutôt appris ſon départ, qu'oubliant un peu ſes chagrins elle me fit prier de repaſſer dans ſon Appartement. Après m'avoir marqué beaucoup de curioſité pour la viſite que je venois de recevoir, elle mêla dans les réflexions qu'elle fit ſur l'inutile empreſſement de M. le Maréchal, l'hiſtoire de ſa faveur auprès du Roi & le détail des amuſemens qu'on ſe faiſoit à Croydon. Elle

tint les yeux continuellement baiſſés pendant ce récit, & j'affectai de ne pas les lever plus qu'elle. Le Roi avoit pris tant de goût pour ſon déguiſement dans le premier ſouper qu'il avoit fait chez elle, qu'il avoit prié lui-même M. de Schomberg de former la ſociété qui s'y trouvoit réguliérement; & c'étoit ce Prince qui en faiſoit ſecretement tous les frais. Il n'ignoroit pas plus la premiere avanture & le nom de Mademoiſelle Fidert, que ſon ſexe; mais il avoit été d'avis qu'au lieu de tenter par des voyes lentes & douteuſes de la rétablir dans ſa famille en lui accordant ſa grace, il valoit mieux qu'elle demeurât à couvert ſous l'habit qu'elle portoit, avec auſſi peu de crainte qu'elle devoit en avoir ſous ſa protection. Tous les Seigneurs qui étoient admis aux ſoupers de Sa Majeſté, n'avoient aucune part au ſecret, & cette Comédie perpetuelle faiſoit l'amuſement d'un Prince qui ne connoiſſoit point d'autre occupation ſérieuſe que la politique & la guerre. A l'égard de M. le Maréchal, il paſſoit effectivement à Croydon tout le tems où il ne ſe croyoit point obligé de paroître à la Cour; & dans les vûes qu'elle avoit, me dit-elle, ſans les expliquer, elle s'é-

toit crue d'autant plus obligée à le ſouffrir avec cette complaiſance, qu'elle s'étoit apperçue que l'établiſſement que j'avois formé pour elle ne ſubſiſtoit plus que par ſon ſecours.

Ainſi Mademoiſelle Fidert évita modeſtement de me rappeller le ſervice qu'elle m'avoit rendu ; mais revenant aux ſentimens de la reconnoiſſance & de l'amitié, à meſure que je la voyois revenir à la modération, toute la fermeté avec laquelle j'étois réſolu de ne pas accepter les deux Emplois qu'elle m'avoit procurés, ne m'empêcha point de la remercier d'un ſoin ſi généreux. Je ne ſçais de quoi des éclairciſſemens ſi tranquiles auroient été ſuivis ; mais dans le même moment Madame de Gien ſe préſenta à la porte de ma chambre, & nous glace tous deux de crainte & d'étonnement par une viſite ſi imprévûe. Malgré la précaution que j'avois eue d'ordonner le ſilence à mes domeſtiques, & le ſoin avec lequel ils l'avoient obſervé à l'égard de M. le Maréchal, ils n'avoient pas cru que cet ordre pût regarder une Dame dont ils n'ignoroient pas que j'étois aimé ; ou du moins dans la communication continuelle qu'ils avoient avec ſes gens, il leur étoit échappé quelque

indiſcretion qui avoit été auſſi-tôt juſqu'à elle. Toutes les loix qu'elle s'étoit impoſées ne furent point aſſez fortes pour l'arrêter. Ceux qui l'avoient informée de ma bleſſure, en ignoroient les circonſtances ; ainſi montant chez moi ſans précaution, elle s'attendoit de me trouver ſeul, ou gardé par quelqu'un de mes domeſtiques.

Un coup d'œil lui fit reconnoître Mademoiſelle Fidert. Qui vois-je ici, me dit-elle, en affectant une modération qui étoit démentie par l'ardeur de ſes regards & par la rougeur de ſon viſage ? Je me hâtai de prévenir ce que j'avois à redouter de ſon reſſentiment. Vous voyez, lui dis-je, une perſonne dont la figure & le nom ne doivent pas vous être inconnues. Mais ce que vous ne devineriez jamais, & qui peut être confié à votre diſcretion, vous la voyez fort mal d'un coup de poignard dont elle vient de ſe percer, & moi bleſſé d'un autre coup que j'ai reçû de ſa main. Ma bleſſure, ajoutai-je auſſi-tôt, eſt moins dangereuſe que la ſienne, & mon reſſentiment céde à la douleur que j'ai de l'avoir vûe capable de ce tranſport.

Mon allarme avoit été pour l'impreſſion que Madame de Gien reſſentiroit

de la familiarité où elle me trouvoit avec ſa Rivale ; & je ne pouvois m'y prendre mieux pour ſuſpendre du moins les premiers mouvemens de ſon indignation. Mais j'oubliois que Mademoiſelle Fidert avoit les mêmes mouvemens à vaincre, ou plutôt qu'ils étoient infiniment plus à craindre dans un caractere tel que le ſien. Mais l'abbattement de ſa bleſſure & les réflexions auſquelles elle s'étoit livrée depuis que ſon tranſport s'étoit réfroidi par la perte d'une partie de ſon ſang ; la rendirent plus modérée que je n'aurois dû l'eſpérer. A mon diſcours, qui n'étoit qu'une plainte de ſa fureur, elle répondit d'un ton douloureux que ſi la vengeance avoit quelque douceur pour moi, je pouvois me ſatisfaire en lui ôtant un reſte de vie que je l'avois forcée de conſerver, & qu'elle conſeilloit à Madame de Gien de ſe joindre à moi pour lui rendre ce ſervice. C'étoit aſſez de cet aveu pour guérir les défiances de Madame de Gien. Loin d'inſulter à une malheureuſe, ou de me faire ſentir ſon chagrin par d'autres effets, elle marqua des inquiétudes ſur notre ſituation, & elle entra dans les ſoins qui pouvoient ſervir à notre ſoulagement. Cette vertu douce & modeſte, qui ne

demandoit que de la droiture dans mes intentions & de l'honnêteté dans mes ſentimens, fut flatée au contraire de trouver dans notre avanture une ſi bonne preuve de ma ſincérité; & ſoit pour me fortifier par quelques mots de conſolation, ſoit que ſon cœur lui demandât à elle-même ce témoignage de ſes diſpoſitions, elle trouva le moyen de me dire ſecretement que la compaſſion qu'elle avoit pour mon ſort lui feroit abréger bien des difficultés.

Nous paſſâmes enſemble le reſte du jour, ſans que Mademoiſelle Fidert nous donnât d'autres marques de ſes agitations que par ſes ſoupirs. Egalement incapable & de ſe modérer dans l'impétuoſité de ſes tranſports, & d'en ſoutenir long-tems la violence, elle paroiſſoit confuſe de ſon emportement, & même humiliée de ne pas nous trouver moins de complaiſance & d'attention pour elle. Je n'oſai la faire ſouvenir qu'elle avoit des meſures à prendre du côté de M. de Schomberg; & quelque idée qu'il fallût ſe former de leur liaiſon, j'étois ſurpris que n'ignorant plus qu'elle ne ſubſiſtoit que par ſes ſoins, elle n'eût pas du moins pour lui les égards qu'elle devoit à ſon Bienfaiteur; mais j'appris avant la nuit

ce qu'elle m'avoit caché, & ce qui cauſoit la principale allarme de M. le Maréchal. Incertaine apparemment du cours qu'elle feroit prendre à ſa fureur, & fixée néanmoins à la réſolution de rompre un genre de vie dont elle n'avoit pas recueilli le fruit qu'elle s'étoit propoſé, elle étoit partie de Croydon avec tout ce qu'elle avoit jugé propre aux néceſſités d'une longue route, c'eſt-à-dire, avec tout ce qu'elle avoit d'argent & d'habits chez elle. M. de Schomberg qui y avoit paſſé la nuit, avoit appris ſon départ en ſortant du ſommeil; & ſes premieres recherches ayant été dans ſon appartement, il y avoit trouvé un billet fort court, par lequel il étoit remercié de ſon affection & de ſes ſoins, avec une priere fort ardente de ne pas la troubler dans ſa fuite. Elle ne lui expliquoit ni ſes deſſeins ni les raiſons qu'elle avoit de le fuir; mais elle lui déclaroit plus nettement que jamais qu'il devoit renoncer à toute prétention ſur ſon cœur. C'étoit dans le chagrin d'un évenement ſi contraire à ſes eſpérances qu'il avoit marché auſſi-tôt ſur ſes traces, & qu'il étoit venu directement chez moi, où il ſe figuroit qu'elle auroit encore pû ſe rendre. Il avoit continué de la faire

chercher pendant le reſte du jour dans tous les lieux d'où partent les Vaiſſeaux & les Voitures. Enfin toutes ſes peines ſe trouvant inutiles, le déſeſpoir le ramena le ſoir chez moi, pour m'apprendre ſa perte & ſa douleur.

Son nom cauſa un effroi preſqu'égal aux deux Dames. Mademoiſelle Fidert me conjura, comme elle avoit déja fait, de ne pas lui découvrir où il pouvoit la trouver. Je ſentis dans quels embarras j'allois m'engager, & que le moindre danger auquel je m'expoſois par cette diſſimulation étoit de me faire un ennemi de M. de Schomberg. Cependant craignant encore plus de trahir un ſecret qui m'étoit recommandé avec tant d'inſtances, & que j'eſpérois d'ailleurs de pouvoir cacher long-tems, je ne me ſerois pas expliqué avec plus d'ouverture que le matin, s'il ne m'eût délivré lui-même de cette contrainte par le diſcours qu'il m'adreſſa. L'ayant reçû avec les mêmes précautions que dans ſa premiere viſite, il me dit en m'embraſſant qu'il ſe croyoit le plus malheureux de tous les hommes, & que ſes avantures d'amour étoient peut-être ſans exemple; mais qu'au milieu de ſes chagrins il en tiroit un fruit précieux, qui étoit de re-

noncer pour jamais à cette fatale paſſion. Enſuite me racontant dans un grand détail tout ce qui s'étoit paſſé à Croydon depuis que je lui avois abandonné Mademoiſelle Fidert, il en vint à ſa fuite, dont il s'étonnoit de n'avoir pas eu quelque preſſentiment la veille. Je la vis, me dit-il, dans une agitation furieuſe, au retour d'un Valet qu'elle avoit envoyé à Londres. En vain m'efforçai-je de pénétrer le miſtere. Elle s'offença de ma curioſité; elle rejetta mes ſoins & mon entretien. Je ne tirai pas plus de lumieres de ſon Courrier; & lorſqu'elle m'eut forcé de la laiſſer libre, il s'éleva tant de ſoûpçons dans mon eſprit, que je fus tenté de la faire obſerver toute la nuit par mes gens. Cependant j'éloignai cette penſée, parce qu'elle m'humilioit trop; & lorſque j'ai appris ce matin ſon départ, je me ſuis reproché amérement d'avoir mérité toutes mes peines par l'excès de ma crédulité & de mes complaiſances.

Quoi qu'il en ſoit, reprit-il, liſez la déclaration qu'elle m'a laiſſée. Ce billet devoit m'ôter juſqu'à l'envie de la ſuivre. Mais il ſervira déſormais autant que ſon ingratitude & ſa fuite à me la faire entiérement oublier. Il me préſenta le bil-

let de Mademoiſelle Fidert. Le tems que j'employai à le lire, & les réfléxions que je feignis de faire ſur cette lecture, m'aidérent à compoſer ma réponſe. J'aſſurai fort ſincerement M. le Meréchal que je m'affligeois du mauvais ſuccès de ſes amours; mais loin d'être auſſi ſincere ſur la retraite que Mademoiſelle Fidert avoit pû choiſir, je lui rappellai que ſon ancien deſſein ayant été de paſſer en France, il ne falloit pas douter qu'elle n'eût penſé à reprendre le même chemin. Eh! quelle raiſon, interrompit-il, auroit-elle eue de quitter l'Angleterre, lorſqu'elle étoit sûre de la protection du Roi? Ne lui aurois-je pas fait d'ailleurs un ſort digne d'envie? Manquoit-il quelque choſe à ſon bonheur? Helas! ajouta-t-il, je l'aimois aſſez pour lui ſacrifier toute ma fortune. Un langage ſi paſſionné me fit comprendre qu'il n'étoit pas auſſi dégagé de l'amour qu'il avoit paru ſe l'imaginer. Mais ne cherchant qu'à lui faire abréger ſa viſite, je lui demandai ſi le Roi étoit informé de la fuite de Mademoiſelle Fidert, & s'il n'avoit pas donné d'ordre pour la faire arrêter. Non, me dit-il, & je vais lui communiquer de ce pas une nouvelle qui le chagrinera lui-même; car il prenoit plaiſir à la voir.

Quelques inſtances qu'il me fît encore pour m'engager de mon côté à la faire chercher, ne m'expoſerent pas à beaucoup de difficulté pour lui répondre. Il me quitta d'un air ouvert, comme ſi la concluſion de ſon avanture eût ſervi à me le réconcilier ; & me félicitant de l'empire qu'il m'attribuoit ſur mon propre cœur, il me pria de lui conſerver mon amitié, qui le conſoleroit des diſgraces de l'amour. J'avois quelque honte au fond d'abuſer ſi long-tems de ſa confiance ; mais étant partagé entre pluſieurs devoirs, dont les ſervices qu'il me demandoit, ne me paroiſſoient pas les plus preſſans. Je me fis une joye d'aller raconter à Mademoiſelle Fidert qu'elle étoit délivrée de ſes craintes.

J'avois laiſſé Madame de Gien près d'elle, & loin d'appréhender quelque fâcheux effet de leur entretien, je m'étois promis au contraire de la ſageſſe de l'une & de la triſte ſituation de l'autre des éclairciſſemens qui ſerviroient peut-être à notre tranquillité commune. Je les retrouvai même aſſez tranquilles, pour me figurer qu'elles avoient heureuſement profité de mon abſence. Mais n'ayant oſé leur marquer là-deſſus ma

curioſité, je les entretins de l'inquiétude & des mouvemens de M. le Maréchal, auſquels Mademoiſelle Fidert parut fort indifférente. La nuit commençant à s'approcher, j'obſervai que les yeux de Madame de Gien ſe couvroient d'un air plus ſombre, & que dans ſes diſcours comme dans ſa contenance elle laiſſoit échapper différentes marques d'agitation. Ces apparences de trouble redoublerent, à meſure que l'obſcurité augmentoit, juſqu'à me faire craindre enfin que ſa ſanté n'eût ſouffert quelque altération du triſte ſpectacle qu'elle avoit eu pendant la moitié du jour. Je ne réſiſtai point à ma propre inquiétude ; & fort heureuſement pour moi, Mademoiſelle Fidert accablée de foibleſſe s'endormit inſenſiblement, après qu'on lui eut renouvellé le premier appareil. Je ſaiſis le moment où je la crus livrée au ſommeil, pour exprimer plus vivement à Madame de Gien des allarmes que je lui avois déja marquées, ſans qu'elle parût les comprendre. Elle y répondit néanmoins avec trop de vivacité pour me laiſſer le moindre doute qu'elle ne m'eût entendu dès les premiers mots. Oui, me dit-elle, je ſuis en peine de ſçavoir où vous prétendez conduire cette nuit

Mademoiſelle Fidert ; ou plutôt, ſi dans un état où vous ne ſçauriez lui propoſer de chercher une autre maiſon, vous êtes réſolu de paſſer les nuits dans le même appartement. Je fus d'autant plus frappé de cette queſtion, que n'ayant en effet que deux lits, dont l'autre étoit dans la chambre voiſine, je ne pouvois être ſéparé de la jeune Irlandoiſe que par une cloiſon légere, à laquelle il y avoit même une porte de communication. Hélas ! répondis-je, après avoir pénétré tout le ſens de ſon inquiétude, dans quel embarras me jettez-vous ? Cette réflexion m'étoit échappée. Mais comment puis-je éviter en effet de la faire garder chez moi pendant cette nuit ; & vous-même me conſeillerez-vous de la congédier cruellement, dans la triſte condition où vous la voyez ? Vous chercherez donc un autre logement pour vous, répritelle avec une nouvelle chaleur ; car je ne ſçais qui approuvera jamais que vous gardiez ſi peu de ménagement. Je ne répliquai point directement à cette inſtance ; mais faiſant tomber mes plaintes ſur elle-même. Voilà, lui dis-je triſtement, l'effet de vos difficultés & de vos délais. Si mon bonheur n'avoit point été reculé, ſi vous ne vous étiez point en-

durcie contre mes déſirs & mes empreſſemens, il arriveroit aujourd'hui, ou que je n'aurois point un logement diſtingué du vôtre, ou que vous jugeriez aſſez favorablement de ma tendreſſe & de ma bonne foi, pour me voir ſans ſoupçon près d'une autre femme. Ma réponſe la rendit rêveuſe. Je ne doutai point que ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit ne fût à mon avantage, & je profitai de ſon ſilence pour inſiſter. Que je vous promette, lui dis-je, de me défaire à l'entrée de la nuit d'une femme dont la vie n'eſt pas ſans danger, ou d'aller chercher moi-même un logement étranger, au hazard de faire connoître mon avanture, & de m'attirer infailliblement la haine de M. Schomberg, & peut-être la diſgrace du Roi; c'eſt ce que votre propre bonté ne vous permettra point d'exiger. Je ne connois qu'une maiſon, ajoutai-je en ſoupirant, où je puſſe être avec autant de plaiſir que de ſecret, une maiſon qui ſeroit déja la mienne, ſi votre cœur reſſentoit la moindre partie de ma tendreſſe, enfin qui pourroit l'être à ce moment, ſi vous étiez capable d'une réſolution qui léveroit tout d'un coup vos difficultés. Je me ſerois laiſſé emporter beaucoup plus loin par cette flatteuſe

idée ; mais lorſqu'ayant vû ſourire Madame de Gien je m'attendois qu'elle alloit traiter ma propoſition de badinage, ma ſurpriſe monta au même excès que ma joye, en lui voyant prendre ma main qu'elle ſerra dans la ſienne ; & je me crus tranſporté au Ciel en lui entendant répondre : Et bien, puiſque notre mariage devient néceſſaire, pour éviter une querelle dont les ſuites ſeroient peut-être irréparables, je conſens qu'il ſoit célébré ce ſoir. Elle étoit sûre qu'il pouvoit l'être, parce qu'ayant pris des informations auſſi-tôt que j'en avois eu l'eſpérance, je l'avois aſſuré moi-même que libres & Proteſtans, comme nous l'étions l'un & l'autre, cette cérémonie pouvoit être l'ouvrage d'une heure. Mon tranſport ſe déclara moins par les expreſſions de ma reconnoiſſance & de ma joye, que par la diligence avec laquelle j'appellai mes plus fideles domeſtiques, pour leur donner les ordres qui pouvoient hâter mon bonheur. J'envoyai l'un chez l'Evêque de Londres, & l'autre au *Doctor Common's*, d'où ils me rapporterent dans l'eſpace d'un quart-d'heure toutes les permiſſions conformes à l'uſage. J'avois fait avertir d'un autre côté le Miniſtre de ma Paroiſſe,

qui n'inſiſta point ſur les formalités ordinaires, lorſqu'il vit ma bleſſure pour excuſe. Madame de Gien ſoutint ſon engagement de bonne grace. Nous fûmes mariés ſur le champ, à quatre pas de Mademoiſelle Fidert qui étoit encore tranquillement endormie.

L'état de ma ſanté ne m'ôtoit pas l'envie d'entrer dans tous mes droits, & je comptois d'accompagner Madame de Montcall chez elle pour y paſſer la nuit. Mais après s'être jettée d'elle-même entre mes bras, & m'avoir confeſſé qu'elle ſe croyoit au plus heureux jour de ſa vie, elle me dit qu'étant déſormais ſans allarmes elle conſentoit volontiers que je demeuraſſe voiſin de Mademoiſelle Fidert; & lorſque j'allois m'emporter à mes tendres plaintes, elle m'interrompit pour me faire une déclaration encore plus chagrinante. Quoiqu'il n'y eût point, me dit-elle, de nom qui lui fût plus cher que le mien, elle me prioit d'attendre à le lui faire porter que nous euſſions fait enſemble le voyage de France, pour ne mettre aucun obſtacle au tranſport que nous voulions faire de ſon bien; & par la même raiſon, elle jugea qu'il falloit tenir notre mariage auſſi ſecret que nous le pourrions dans

cet intervalle. Je me plaignis de ces deux nouvelles loix comme de la premiere; mais ſi c'étoit l'amour qui me les faiſoit ſouffrir impatiemment, il me força bientôt à la ſoumiſſion, lorſqu'elle m'en eut fait une néceſſité abſolue. Je recommandai la diſcretion à mes domeſtiques, & je joignis à cet ordre la promeſſe d'une groſſe récompenſe. Madame de Gien, car il falloit conſentir à lui laiſſer ſon nom, me répondit de la fidélité des ſiens. Elle rentra auſſi-tôt chez Mademoiſelle Fidert, pour interrompre les effuſions de ma joye, dont elle craignoit quelque mauvais effet pour ma ſanté. Un mouvement trop vif, que je fis en la ſuivant, réveilla cette triſte Irlandoiſe. Elle vit la joye peinte dans nos yeux, & sûrs comme nous l'étions déſormais l'un de l'autre, nous ne fîmes plus difficulté de la traiter avec des careſſes & des marques d'affection, dont elle parut encore plus ſurpriſe. Elle nous regardoit d'un air incertain, qui me fit appréhender d'avoir gardé trop peu de ménagemens. Cependant lorſqu'elle vit Madame de Gien prête à ſe retirer, & moi réſolu de demeurer tranquillement près d'elle, ſon cœur parut ſoulagé. J'achevai de la conſoler par un langage tendre,

que je ne l'empêchai point de prendre dans le ſens le plus flateur pour ſon imagination ; & me ſervant de l'autorité de mon Chirurgien pour lui interdire toutes ſortes de réponſes, j'évitai ainſi des détails qui m'auroient peut-être cauſé beaucoup d'embarras.

Rien n'étant capable de retarder le lendemain la viſite que je devois à ma femme ; j'en fus reçû avec autant de tranſports, que j'en avois fait éclater la veille ; & j'eus la douceur de les voir redoubler encore par les miens. Elle fut la premiere à m'aſſurer que n'ayant amené avec elle que des domeſtiques choiſis, nous pouvions être devant eux ſans contrainte ; mais elle ſouhaita que ſa maiſon fût auſſi le ſeul lieu du monde où nous nous cruſſions aſſez libres pour négliger les précautions. Il n'auroit rien manqué à la tranquillité de mon cœur, ſi en revenant un peu des premieres agitations de notre tendreſſe, Madame de Gien ne m'eût appris que M. de Schomberg, dans les recherches apparemment qu'il avoit fait faire pour trouver l'objet de ſon amour, avoit decouvert qu'elle étoit à Londres, & le lieu de ſa demeure. Il lui avoit fait demander auſſi-tôt la permiſſion de la voir, & elle n'avoit pû

s'en défendre qu'en feignant une indiſpoſition qui ne lui permettoit de recevoir perſonne. L'indifférence avec laquelle je lui entendois faire ce récit, me perſuada qu'elle n'y attachoit point autant d'importance que moi. Je ſçavois effectivement beaucoup mieux qu'elle à quel excès il l'avoit aimée, & mon propre exemple me faiſoit craindre qu'ayant perdu une femme qui ne l'avoit pas occupé moins entierement ; il ne revînt avec la même chaleur à ſa premiere paſſion. J'en exagérai tellement le danger, que Madame de Gien auſſi portée que moi à le prévenir, me propoſa de ne pas remettre plus long-tems à paſſer la mer, ſi ma bleſſure n'étoit pas plus dangereuſe que je ne l'en avois perſuadée. Il importoit peu quels ſeroient les ſentimens de M. le Maréchal, lorſqu'il auroit appris notre mariage ; mais je croyois prévoir dans quels embarras il nous auroit jettés en l'ignorant.

Ainſi ſans l'informer du projet de mon voyage, & ſans le communiquer même au Roi, je ne m'adreſſai qu'au Miniſtre, avec qui j'étois aſſez bien pour eſpérer qu'il m'accordât ſecretement un Paſſeport. Je l'obtins dans des circonſtances qui devoient rendre mon départ

plus difficile. Ce fut le même jour que le Roi avoit choiſi pour remplir quantité de Poſtes vacans, & pour la nomination de pluſieurs Officiers Généraux. Il m'avoit fait l'honneur de communiquer les vûes qu'il avoit ſur moi à toute la Cour, & j'en avois été bien informé d'ailleurs par Mademoiſelle Fidert & M. le Maréchal. J'étois même convenu avec Madame de Gien depuis notre mariage, que j'accepterois des faveurs qui pourroient paſſer pour la récompenſe de mes ſervices, & que n'ignorant pas néanmoins à qui j'en devois la reconnoiſſance, je continuerois de la marquer à Mademoiſelle Fidert, qui étoit la premiere ſource du bienfait. Mais ne m'étant point attendu que la nomination dût être ſi prompte, je fus ſi mortifié d'apprendre du Miniſtre qu'elle devoit ſe faire le jour même qu'il me délivroit mon Paſſeport, & que ne pouvant me diſpenſer par conſéquent de différer mon départ, j'allois expoſer Madame de Gien aux perſécutions de M. le Maréchal, que je retournai chez elle avec la réſolution de partir ſur le champ, au hazard du préjudice que j'allois faire à ma fortune. Elle n'approuva point cette chaleur. En confeſſant, me dit-elle, qu'il

qu'il eſt néceſſaire de fuir M. le Maréchal, il eſt aiſé de concilier tous nos intérêts. Je partirai dès aujourd'hui pour aller vous attendre à Douvres, & vous prendrez les cinq ou ſix jours dont vous avez beſoin pour les devoirs de bienſéance, qui ſont indiſpenſables après la faveur qui vous eſt accordée.

La volonté de Madame de Gien me fut une loi. Je n'examinai point ſi nous pouvions eſpérer que ſon départ fût inconnu à M. de Schomberg, lorſqu'il étoit ſi bien inſtruit de ſa demeure. Je prêtai la main moi-même à ſes préparatifs, pour ne pas perdre un moment. Elle me demanda ce que je voulois faire de Mademoiſelle Fidert. Je fis dépendre mes réſolutions de ſes conſeils, & nous conclûmes enſemble après une longue délibération, que je la laiſſerois dans mon appartement, avec quelques domeſtiques fidels & les ordres néceſſaires pour lui aſſurer une ſituation commode. Elle partit à ma vûe. Je ne penſai qu'à mettre chez moi un ordre qui pût ſubſiſter juſqu'à mon retour, & qu'à inſpirer ſurtout à Mademoiſelle Fidert une tranquillité, qui me paroiſſoit déſormais auſſi néceſſaire à mes intérêts qu'aux ſiens Cette partie de mes affaires étoit aiſée.

puiſqu'elle ne conſiſtoit qu'à lui propoſer ce qu'elle déſiroit le plus ardemment, en lui rendant chez moi un empire que toute ſa douleur étoit d'avoir perdu.

Mais je ne pouvois me diſpenſer non plus de voir M. le Maréchal, autant pour le remercier de la part qu'il avoit eue aux bienfaits que je recevois de la Cour, que pour ſonder ſes diſpoſitions à l'égard de Madame de Gien. Et puis je ne ſentois aucun réfroidiſſement dans l'attachement que j'avois toujours eu pour lui. Je ne le trouvai point; mais il m'étoit arrivé ſi ſouvent de me préſenter inutilement à ſa porte, que ſon abſence ne me fit naître aucun ſoupçon. Je continuai de partager mes devoirs entre une infinité de Seigneurs dont j'avois reſſenti les bontés. Enfin, étant retourné deux fois chez M. de Schomberg ſans avoir été plus heureux que la premiere, j'achevai de régler ma maiſon juſqu'à mon retour; & ſous le prétexte d'un voyage de quelques ſemaines, je pris congé de Mademoiſelle Fidert, qui demeura fort ſatisfaite de ſe voir chez moi avec toute l'autorité qu'elle y avoit eue dans d'autres tems.

Ma courſe juſqu'à Douvres fut un vol rapide. Je ſçavois où je devois trouver

Madame de Gien ; mais je ne m'attendois pas d'y voir M. le Maréchal de Schomberg, qui ne s'en étoit pas éloigné depuis trois jours. Sa ſurpriſe parut égale à la mienne, en me voyant arriver. Madame de Gien, qu'il avoit ſuivie dès le jour de ſon départ, avoit employé inutilement toutes ſortes d'efforts pour s'en défaire, & dans l'eſpérance qu'elle avoit à chaque moment d'en être délivrée, elle s'étoit bien gardée de lui apprendre qu'elle ne s'arrêtoit que pour me donner le tems de la rejoindre. Mais il devenoit impoſſible de lui cacher, que nous faiſions enſemble le voyage de France. Il en fut frappé, juſqu'à douter de ma fidélité au ſervice d'Angleterre ; & prenant la réſolution de ne rien épargner pour pénétrer mon deſſein, il ſéduiſit à force d'argent quelque domeſtique de ma femme ou des miens, de qui il apprit que notre mariage avoit été célébré depuis cinq ou ſix jours. Cette découverte eut plus de force pour lui faire reprendre la route de Londres, que toutes les froideurs de Madame de Gien. Il nous quitta dès le lendemain, ſans nous avoir fait ſes adieux.

Cette précipitation n'auroit pû nous allarmer beaucoup, quand nous en euſ-

sions connu la cauſe, & les effets nous cauſerent encore moins de crainte, parce que nous étions fort éloignés de les prévoir. Le Vaiſſeau qui devoit ſervir à notre paſſage mit à la voile au premier vent. Nous gagnâmes Paris ſans obſtacle. Quoique mon nom ne fût point aſſez célébre en France pour me faire craindre d'être aiſément reconnu, j'eus la précaution d'en changer, & Madame de Gien qui avoit feint en partant pour l'Angleterre d'aller paſſer quelques mois à la Campagne, arriva ſans qu'on ſe fût défié de ſon voyage.

Il nous fut moins difficile qu'elle ne l'avoit cru, de faire changer de nature à la meilleure partie de ſon bien, & d'en faire paſſer la valeur en Angleterre. J'eus la précaution de diviſer des remiſes ſi conſidérables en pluſieurs parties, & de les faire partir non-ſeulement par différens Banquiers, mais ſous des noms différens. En ſix ſemaines, qui étoient à peu près l'eſpace que nous nous étions propoſé d'employer à notre voyage, nous remplîmes ſi heureuſement notre projet, qu'il ne nous reſtoit plus qu'à retourner ſur nos pas pour aller jouir l'un de l'autre dans le ſein de l'abondance & de l'amour. Notre départ fem-

bloit demander plus de précautions que notre arrivée ; mais ſous le prétexte d'un voyage de Rouen, nous prîmes par Dieppe où nous avions eu ſoin de faire préparer un Vaiſſeau ; & le vent nous mit en moins de douze heures au Port de Rye. Nous y apprîmes que les préparatifs ſe renouvelloient pour la guerre, & les informations que nous avions priſes en France, nous avoient déja fait comprendre que l'Irlande étoit plus ſérieuſement menacée que l'année précédente.

Il ne falloit pas eſpérer de détails plus intéreſſans à l'extrémité de la Province de Kent ; mais les nouvelles ſe développant à meſure que nous approchâmes de la Capitale, je me fis raconter les changemens qui étoient arrivés dans mon abſence ; & je ne fus pas peu ſurpris d'entendre, après d'autres récits, que M. de Montcal, Aide de Camp de M. le Maréchal de Schomberg, ayant quitté le ſervice d'Angleterre pour retourner en France, avoit perdu ſon Régiment de Cavalerie & le Gouvernement de Cork, qui venoient d'être donnés au Brigadier Vanbridge. Je n'étois pas connu de celui qui me racontoit ainſi l'hiſtoire de ma propre fortune. Il ajouta que c'étoit

l'amour qui m'avoit jetté dans cet oubli de mon honneur, & que M. de Schomberg regrettoit amérement que j'euſſe trahi ſa confiance.

Jamais rien n'avoit été ſi éloigné de mes idées que cette crainte. Auſſi me raſſurai-je promptement ſur l'injuſtice qu'on me faiſoit. Le Paſſeport que j'avois obtenu du Miniſtre ne permettoit pas de traiter mon départ de fuite ; & ſi l'on avoit ſuppoſé malignement que je ne l'avois demandé que pour favoriſer mon paſſage, cette accuſation étoit renverſée par le tranſport que j'avois fait en Angleterre de tout le bien de ma femme. Cependant il ne me paroiſſoit pas moins certain que j'avois perdu mes deux emplois, & je ne devois pas avoir une meilleure idée de mes Penſions. Madame de Gien, fort ſupérieure à cette derniere perte, ſembloit ſe réjouir au contraire de me voir diſpenſé de retourner en Irlande par des événemens dont le reproche ne tomboit pas ſur moi. Je ne me crûs pas moins obligé d'écrire au Miniſtre & à M. de Schomberg avant que de rentrer à Londres. M'étant arrêté à Greenwich, je leur marquai le juſte étonnement où m'avoient jetté de ſi étranges nouvelles, & je leur deman-

dois ſur quel fondement le Roi m'avoit traité avec cette rigueur. Mon innocence n'avoit beſoin que d'un mot d'explication. Il ne fut pas difficile auſſi de faire revenir ceux qui s'étoient prévenus ſi légérement, & j'eus la ſatisfaction de recevoir une réponſe de la main de M. de Schomberg, où la nobleſſe de ſon caractere ne dédaignoit pas de s'abbaiſſer à des excuſes. Il me confeſſoit que c'étoit à lui principalement que je devois m'en prendre de ma diſgrace. Ayant appris mon mariage dans le tems qu'il me voyoit partir pour la France, il n'avoit pas douté que mon deſſein ne fût d'aller jouir dans ma Patrie de la fortune de mon Epouſe; & ne s'étant pas aſſez bien défendu, me diſoit-il, contre certains chagrins dont je ne pouvois ignorer la cauſe, il avoit été le premier à répandre le bruit de ma fuite. Mais il me promettoit de réparer par ſes ſervices le tort qu'il m'avoit fait; & ſi le Roi avoit diſpoſé de mes Emplois, il commençoit par m'aſſurer du moins que mes Penſions me ſeroient conſervées. La réponſe du Miniſtre étoit plus ſimple. Il ſe plaignoit que je ne me fûſſe pas ouvert davantage en lui demandant un Paſſeport, & n'ayant pû deviner quel-

les étoient mes intentions, il avouoit qu'il s'étoit rendu aux fauſſes explications qu'on avoit publiées. D'ailleurs, ajoutoit-il, il n'avoit pas compris que j'euſſe pû penſer à quitter l'Angleterre ſans avoir pris congé du Roi.

J'avois ignoré en effet que c'étoit un uſage ſans exception pour toutes les perſonnes qui avoient quelque relation à la Cour par leurs emplois ou par leur naiſſance. Mais le mal me parut ſi facile à réparer, que je ne balançai point à prendre le chemin de Londres. J'étois convenu avec ma femme, qui commença de ce jour à porter le nom de Madame de Montcal, que nous irions deſcendre enſemble au logement qu'elle avoit occupé; & ſi mon premier motif étoit de ne me plus ſéparer d'elle, j'en avois un autre qui étoit celui de prendre quelques meſures du côté de Mademoiſelle Fidert. J'avois appris pendant le jour que j'avois paſſé à Greenwich qu'elle étoit entiérement rétablie, & que de quelque eſpérance qu'elle pût ſe flater encore, elle s'étoit trouvée enſevelie pendant mon abſence dans une ſolitude impénétrable. Mon penchant auroit été de l'y laiſſer, s'il eût été vrai-ſemblable qu'elle pût ſoutenir long-

tems une vie ſi mélancolique ; mais quoique la déclaration de mon mariage ſemblât propre à lui rendre toute ſa tranquillité, & que n'ayant plus à s'occuper que d'elle-même, elle pût ſe borner plus aiſément aux douceurs que je pouvois lui faire trouver dans ſa retraite, je doutai qu'après l'agitation de tant d'avantures elle put s'accommoder de cette uniformité. Il me vint à l'eſprit d'avertir M. le Maréchal du lieu où il pouvoit la trouver ; & pour l'un & l'autre, il me ſembloit qu'en leur ſuppoſant encore le même penchant pour les plaiſirs de l'amour, rien ne pouvoit être déſormais ſi agréable que de ſe revoir. Mais les ſcrupules de Madame de Montcal, qui avoit des idées de vertu beaucoup plus étroites que les miennes, m'empêcherent de favoriſer un commerce qu'elle traitoit de ſcandaleux. En vain lui repréſentai-je en badinant que c'étoit l'uſage de toute la Cour, & que M. le Maréchal étoit revenu d'Irlande avec l'intention de ſe faire un attachement de cette nature. Elle exigea de moi ou d'entretenir Mademoiſelle Fidert dans une conduite honnête & digne de ſa naiſſance, ou de lui laiſſer la liberté de chercher elle-même à ſe procurer des Amans.

Mais cette réſolution ſuppoſoit qu'elle fût revenue de tous les emportemens de ſa paſſion, & qu'elle regardât mon mariage comme un obſtacle invincible à l'eſpérance qu'elle avoit eue de renouer avec moi. Je lui rendis ma viſite dans cette idée. Mes Domeſtiques même que j'avois laiſſés près d'elle n'ayant point été avertis de mon retour, il n'y eut rien de ſi ſurprenant pour elle & pour eux que de me voir arriver en habit de ville, & dans un équipage qui ne marquoit point que je fûſſe rentré le même jour à Londres. Il fallut commencer par ſatisfaire là-deſſus aux queſtions de Mademoiſelle Fidert. L'explication de la vérité fut la ſeule réponſe que je crûs lui devoir, & ne cherchant aucun détour pour lui apprendre ce que je n'avois plus d'intérêt à lui cacher, je lui déclarai naturellement que Madame de Gien étoit devenue ma femme. Elle pâlit, dès les premiers mots qui lui firent preſſentir cet éclairciſſement. Je remarquai même que ſi elle ne m'interrompoit point par quelques marques violentes de l'impreſſion que mon diſcours faiſoit ſur elle, cette apparence de modération venoit de l'épuiſement que la colere ou la douleur avoit fait tout d'un

coup dans ſes forces. Auſſi ne fut-elle pas plus ardente à me répondre lorſque je lui eus laiſſé la liberté de parler. Je la voyois comme incertaine entre pluſieurs partis que ſon imagination ſembloit lui préſenter, & trop foible ou trop agitée pour faire éclater ſes premiers mouvemens. Soit que ce fût néanmoins l'effet de ſa raiſon ou de ſa foibleſſe, elle prit enfin un ton fort modéré pour me répondre, qu'elle ne prétendoit plus rien ſans doute à mon cœur lorſque je venois lui déclarer moi-même que j'en avois diſpoſé par des engagemens irrévocables; que ſon malheur étoit que j'en euſſe pû former la penſée, & ſon déſeſpoir éternel que j'euſſe été capable de l'exécuter; que ſi je n'avois conſidéré ni ſa fidélité ni ſa tendreſſe, je devois du moins quelques égards à ſa naiſſance & à ſon infortune: qu'on n'abandonnoit point une fille comme elle à mille affreuſes diſgraces qui la menaçoient, après avoir entrepris de lui ſervir de Protecteur, & lui avoir juré mille fois de faire conſtamment mon intérêt des ſiens; qu'elle s'étoit rendu juſtice en s'interdiſant juſqu'au déſir de devenir ma femme, mais que ſi j'avois voulu me la rendre auſſi, j'aurois re-

connu qu'elle n'étoit pas faite pour être ma Maîtreſſe, & qu'en l'abandonnant de ſi bonne foi à ma généroſité, elle avoit peut-être mérité que je ne lui préféraſſe jamais perſonne; enfin qu'il falloit être un monſtre pour n'avoir pas ſenti combien elle m'avoit aimé, & un lâche pour avoir crû que les richeſſes pouvoient me rendre plus heureux que l'amour. Mon deſſein étoit de l'écouter ſans l'interrompre, pour lui laiſſer toute la liberté de ſoulager ſon cœur. Mais ſenſible à des reproches qui devenoient injurieux, je l'arrêtai par une vive & courte juſtification de ma conduite, à laquelle j'ajoutai une promeſſe plus formelle que jamais de prendre ſoin toute ma vie de ſa ſûreté & de ſon repos. Je n'oſai ajouter que c'étoit le déſir même de Madame de Montcal, mais je lui proteſtai qu'il n'y avoit point de menagemens qui puſſent me faire manquer à ma parole, & rompant là-deſſus notre entretien, j'appellai bruſquement les Gens qui la ſervoient, & je les chargeai par de nouveaux ordres non-ſeulement de renouveller leur diſcrétion & leur zele, mais de regarder le ſervice de Mademoiſelle Fidert comme un emploi auquel leur fortune étoit attachée. Vous

verrez bien-tôt, lui dis-je à elle-même, ſi vous avez jamais dû m'accuſer de manquer pour vous de conſidération & d'attachement. Elle verſoit pendant ce tems-là un ruiſſeau de larmes. Je me retirai, ſans qu'elle ajoutât un ſeul mot pour me retenir plus long-tems. Mais j'entendis, en m'éloignant, quelques plaintes touchantes qu'elle ne cherchoit plus à déguiſer devant ſes Domeſtiques. Non, non, s'écria-t-elle, je ne veux ni de ſes biens ni de ſes ſervices. Il ne me reſte qu'à mourir, & je n'en ignore pas les moyens.

Je me flatai de lui faire perdre bientôt ces funeſtes idées. Mais quoique j'euſſe promis à Madame de Montcal de lui rendre compte immédiatement de cette viſite, j'étois appellé par un devoir ſi preſſant chez M. de Schomberg, que je paſſai chez lui à mon retour. Les raiſons qui me l'avoient fait manquer tant de fois ne ſubſiſtant plus, je fus plus heureux à le rencontrer, & je n'eus pas de peine à m'appercevoir que j'étois déſiré impatiemment. Après s'être humilié encore une fois juſqu'à me renouveller ſes excuſes, il paſſa tout d'un coup à me féliciter de mon mariage ; mais l'air de ſincérité, dans ſes expreſſions,

étoit mêlé de triſteſſe ; & ne pouvant ſe rendre maître du ſentiment qui l'agitoit, convenez, me dit-il, cher Montcal, que vous avez un étrange aſcendant ſur moi. Vous n'avez rien aimé qui n'ait pris des droits ſur mon cœur, & lorſque j'aime autant que vous, je n'ai pas le même art ou le même bonheur pour obtenir d'être aimé. Que dis-je ? ajouta-t-il. Tout vous demeure fidéle, juſqu'aux cœurs que vous rejettez ; & je ne puis les tourner vers moi, lors même que vous y avez renoncé. Je craignis qu'une réponſe modeſte où j'euſſe affecté de diminuer mes avantages, ne fît qu'irriter ſon chagrin. Je convins que l'amour m'avoit favoriſé plus que lui ; mais rejettant ſon malheur ſur la grandeur de ſa fortune qui ne promettoit point à une femme tendre & délicate tous les ſoins & toutes les complaiſances qu'elle a droit d'attendre de ſes inférieurs où de ſes égaux, je me flatois de lui prouver qu'il n'étoit malheureux d'un côté, que parce qu'il étoit trop heureux de l'autre Je l'accorde, me répondit-il, pour Madame de Montcal, dont je ſçais que j'ai tenté mal-à-propos la vertu, & qui n'étoit pas faite pour chercher ſon bonheur par une autre

voye que le mariage. Mais devois-je m'attendre à trouver tant d'insensibilité dans Mademoiselle Fidert, & que puis-je penser de moi-même lorsque je vois rejetter par une femme, non-seulement mon amour & mes soins, mais les plus doux avantages de la fortune dans la seule vûe de me fuir? Elle est peut-être misérable, reprit-il, dans quelque coin de l'Angleterre ou de la France; & tout l'avantage dont elle s'applaudit, est d'être délivrée de mes persécutions.

Il entroit tant d'amertume dans cette plainte, qu'attendri par la compassion, je vis le moment où, contre la volonté de Madame de Montcal, j'allois lui rendre l'espérance de revoir Mademoiselle Fidert. L'envie que je me sentois de lui rendre ce service devint encore plus pressante, lorsque m'intéressant par l'amitié & la reconnoissance, il me conjura au nom de l'une & de l'autre, de ne lui pas cacher plus long-tems où Mademoiselle Fidert s'étoit retirée. Vous n'avez pû l'ignorer, reprit-il, & c'est à sa priere que vous me l'avez cachée si soigneusement. Je me fis une violence extrême pour lui répondre qu'il me croyoit trop bien avec elle, & que loin de me choisir pour ses confidences, elle

m'avoit donné des marques de haine qui auroient dû me la faire traiter comme une mortelle Ennemie. Cette réponſe équivoque me ſauva, mais il m'en reſta le regret d'avoir trompé un illuſtre & fidel ami. Ma peine redoubla lorſque paſſant à ſes projets militaires, il m'eut expliqué les vûes qu'il avoit ſur moi pour la Campagne ſuivante. Ne doutez pas, me dit-il, que je ne répare avantageuſement le tort que je vous ai fait. Mais je me flate que pour m'en donner l'occaſion, vous reprendrez près de moi le poſte où vous étiez l'année derniere, & je ſçaurai vous le rendre plus agréable que jamais par les diſtinctions que j'y veux attacher. Je n'eus que mon inclination à ſuivre pour m'engager à le ſervir inviolablement. Le jour de ſon départ étant déja fixé, il me conſeilla de ne pas remettre trop loin les meſures que j'avois à prendre pour le mien.

Fin de la ſeconde Partie.

VAH
1523(10)